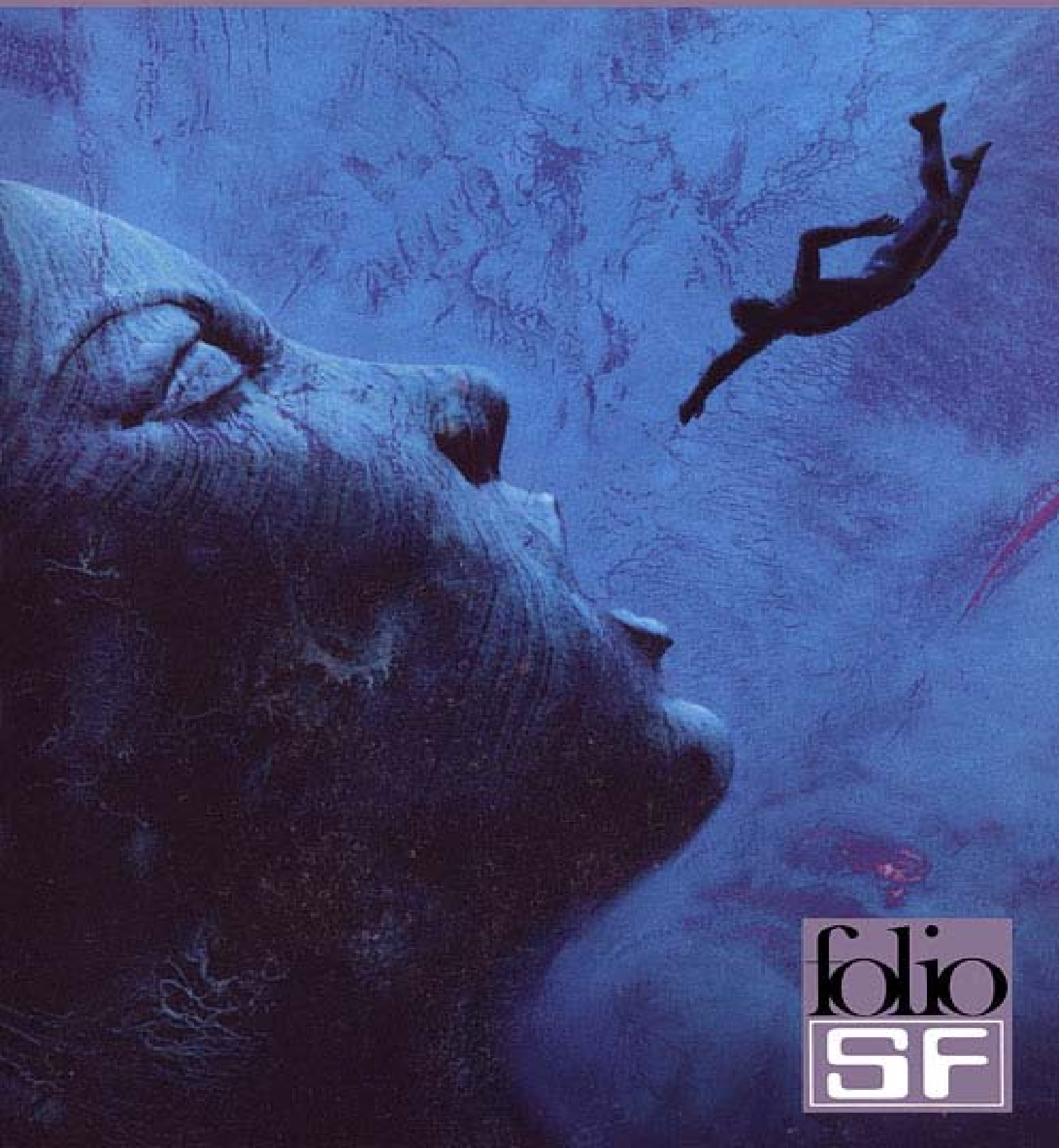


# Serge Brussolo

Le syndrome  
du scaphandrier



folio  
SF

Serge Brussolo

# Le syndrome du scaphandrier



Denoël

Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection  
Présence du futur aux Éditions Denoël.

© *Éditions Denoël, 1992.*

## ***Cambriolage en eau profonde***

... La voiture longue, noire, huileuse, collée le long du trottoir. Quelque chose comme une énorme sangsue caoutchouteuse et mouillée agrippée au bas de l'immeuble, pompant le sang de la façade, se gorgeant doucement du fluide vital irriguant le marbre rose du bâtiment... La maison allait-elle dépérir, se ratatiner ? David eut un geste pour s'assurer que le métal des portières ne s'amollissait pas. Il se réfréna à la dernière seconde. Ne pas permettre au fantasme de se développer à partir d'une impression éphémère, c'était la règle de base. Si l'on passait outre, l'image en profitait aussitôt pour s'enraciner, proliférant avec une incroyable rapidité, telles ces plantes des pays chauds qui repoussent à peine coupées, tiges dégoulinantes de sève, amputées et pourtant déjà renaissantes...

... et pourtant la voiture, longue, noire, huileuse, avait quelque chose d'un squalé aux aguets. Les phares comme des yeux inquiétants de fixité, les chromes du pare-chocs comme des dents énormes, capables de broyer n'importe quelle proie. David sentait la texture du véhicule changer autour de lui au fur et à mesure que l'image gagnait en matérialité. L'habitacle empestait le poisson, le cuir des sièges se couvrait peu à peu d'écailles. Il y avait une odeur de varech dans l'air, de l'écume moussait dans les caniveaux...

« Problème de stabilité, lui murmura Nadia sans tourner la tête. Tu es trop nerveux. » L'odeur de poisson devenait insoutenable. David se pencha à la portière. Le coffre et les ailes de la voiture étaient en train de se modifier pour prendre l'aspect d'une grande nageoire caudale. Le métal de la carrosserie se hérissait de minuscules écailles coupantes, une sorte de cuir mouillé qui irritait les doigts dès qu'on faisait mine de l'effleurer. « C'est idiot, se contraignit à penser le jeune

homme. Cette voiture n'a pas du tout l'allure d'un requin. Pas du tout. » Il devait se ressaisir très vite car la perspective de la rue se modifiait elle aussi, s'alignant sur la métamorphose du véhicule. La grande façade blanche du musée ressemblait de plus en plus à une falaise de craie, et les statues massives bordant l'escalier d'accès... à des récifs. Montant du caniveau, des vagues timides venaient lécher les premières marches en clapotant, entraînant avec elle des algues, des débris de bois flotté. David battit des paupières. L'escalier de marbre se défaisait lentement, les marches s'affaissaient, prenant la consistance du sable. Elles coulaient les unes après les autres, formant une petite plage très blanche qu'éclairait la lumière pâle de la pleine lune.

« Corrige la stabilité », répéta Nadia de sa voix rauque, perpétuellement voilée. David dut accomplir un effort terrible pour se retourner vers la jeune femme. Elle avait caché la masse de ses cheveux rouges sous une casquette de voyou et relevé le col du blouson de cuir pour se donner une allure masculine, mais sa grosse bouche à la moue toujours lasse trahissait son sexe. « Arrête de faire le con, grogna-t-elle, d'ici deux minutes je vais me changer en sirène. Je ne sens déjà plus mes pieds... » Elle essayait de rire mais la peur perçait sous la plaisanterie. Elle jeta un coup d'œil égaré à David. « Qu'est-ce que tu as ce soir ? C'est pourtant un coup facile, non ? »

Le jeune homme bougea la langue sans parvenir à formuler un mot. Si la voiture se changeait en requin, ils allaient tous les deux se retrouver enfermés dans son estomac, ne risquaient-ils pas d'être dissous par les sucs gastriques du prédateur ? « Une voiture, psalmodia-t-il, *seulement une voiture.* » Et pour s'en convaincre il se mit à réciter les caractéristiques figurant sur la fiche technique : la consommation en ville et sur route, la vitesse de pointe, les...

Les écailles refluèrent, le coffre perdit son allure de nageoire. Une voiture, une bonne vieille voiture de sport surbaissée, capable de filer au ras du pavé à la vitesse de l'éclair avec la fluidité d'un requin qui passe à l'attaque... *Non ! Ne recommence pas !*

Il reporta son attention sur la rue, vide, déserte à cette heure avancée de la nuit. Les statues du musée montaient la garde au bord du trottoir, sentinelles fossilisées par la fatigue. La haute façade recouverte de marbre blanc amplifiait désagréablement la lumière des réverbères. La bijouterie se trouvait de l'autre côté de la place, petite boutique cossue enchâssant une vitrine au verre épais de plusieurs centimètres, capable de résister à toutes les explosions. David plongea la main dans la poche de son manteau de cuir, en tira un grand mouchoir empesé et essuya ses paumes moites. Quelle heure était-il ? Il regarda sa montre de plongée, elle clignotait, indiquant en lettres digitales : *Profondeur / 1 000 mètres*. Mille mètres c'était assez pour agir avec de bonnes chances de réussite. Il ne descendrait pas plus profond, pas ce soir, il le devinait, il était trop léger. Il n'avait pas sauté à l'eau avec assez de force. Il ne ressentait pas au bout des pieds cette impression d'être chaussé de semelles de plomb qui annonçait les descentes vertigineuses des grands jours. Mille mètres c'était tout de même bien. Machinalement il se pencha vers le pare-brise pour observer le ciel, s'attendant presque à y voir monter des colonnes de bulles d'air. « Tu y vas ? » s'inquiéta Nadia. Il hocha la tête. Le profondimètre indiquait déjà *998 mètres*, cela signifiait que la remontée était entamée, plus il attendrait plus les conditions de travail se détérioreraient. Il fallait agir sans tarder. « Prends une pilule de cohérence », suggéra la jeune femme en lui tendant un tube de laiton gris sans marque d'identification. David fit sauter le bouchon de l'étui. Un cachet bleu tomba au creux de sa paume. Il l'avalait. « Rappelle-toi, chuchota Nadia, pas plus de trois. »

Il ne répondit pas, il connaissait parfaitement les doses. Il aspira une bouffée d'air, saisit la mallette métallique sur le siège arrière et sortit. Il n'émergea pas de la gueule d'un grand poisson, la voiture avait bel et bien repris son aspect premier. Pendant que Nadia se glissait au volant, il traversa la place, s'efforçant de faire claquer ses talons sur les pavés. Mais le son manquait de dureté, trahissant l'affaiblissement matériel de l'univers qui l'entourait. C'était une conséquence directe de la remontée. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la surface, les bruits s'estomperaient, les potiches se briseraient en silence,

les explosions les plus terribles se mueraient en éternuements... Il jeta un coup d'œil inquiet au profondimètre : *997 mètres*. Remontée lente mais irrémédiable. Il en avait nettement perçu les différents symptômes au moment de plonger : la nervosité dans les jambes, les globes oculaires trop secs que les paupières râpent douloureusement, les mains moites qu'on essaye d'essuyer à la surface des draps...

Ses talons ferrés heurtaient les pavés sans produire autre chose qu'un lointain écho de clochette. Il fut tenté de frapper du poing sur le ventre rebondi de la mallette métallique pour la faire sonner comme un gong, mais il renonça, non par peur de signaler sa présence mais parce qu'il redoutait de n'entendre qu'un son dérisoire, alarmant. Il leva encore une fois la tête vers le ciel... vers la surface. La lune découpait son disque argenté dans la nuit. Une fois, il avait aperçu non loin d'elle la coque d'un navire à l'ancre... et des poissons aussi. Des poissons nageant entre les cheminées des immeubles, au-dessus de sa tête. Il ne fallait pas penser à toutes ces choses, cela ne faisait qu'accélérer la remontée. Il marcha d'un pas décidé vers la bijouterie dont la devanture luisait d'un éclat glauque dans l'obscurité. Les perles, les tiaras, exposées derrière le rempart de verre blindé, paraissaient à demi enfoncées dans la vase. David battit des paupières. Non, pas de vase, des coussins, seulement des coussins de velours vert. De toute manière la pilule de cohérence n'allait plus tarder à faire effet. Il faudrait profiter de cette brève parenthèse pour opérer. Il s'approcha de la porte donnant accès au sas où l'on retenait un instant les clients avant de leur permettre d'accéder à la boutique. Une fois qu'on avait pénétré dans cette étroite cabine, un physionomiste vous examinait de la tête aux pieds à travers la vitre, déterminant à de menus signes votre « surface financière ». Des chaussures de qualité, mais hélas trop neuves, suffisaient à vous condamner, même chose pour les bijoux ou les diamants aux carats insuffisants. On s'entendait alors déclarer par l'entremise d'un petit haut-parleur : « Désolé, monsieur, mais nous pensons que vous faites erreur, il n'y a rien dans ce magasin que vous puissiez acquérir. » Honteux, humilié, on n'avait plus alors qu'à rebrousser chemin et à s'extirper du réduit comme un débris

indigeste rejeté par un organisme sain. David fouilla dans sa poche, cherchant la grosse clef à découpe compliquée qui ouvrait la serrure de la première porte. Celle-là ils n'avaient pas eu de mal à l'obtenir car franchir le seuil du sas ce n'était pas à proprement parler entrer dans la boutique. Les choses sérieuses commençaient une fois qu'on avait posé le pied dans la cabine d'examen, et seulement à ce moment-là. La clef s'enfonça dans la serrure en étoile avec un cliquetis huilé. Une petite lumière s'alluma sur l'encadrement de métal brossé. David posa la main sur la partie vitrée pour pousser le battant. Ses empreintes digitales s'imprimèrent sous la forme de petits visages souriants, caricatures fort ressemblantes de ses propres traits. C'était comme si l'extrémité de chacun de ses doigts agissait à la manière de ces timbres en caoutchouc qu'on utilise pour tamponner les documents administratifs. Il regarda sa main droite. Au bout de l'index il distingua une gravure en creux reproduisant fidèlement son portrait. Une gravure sur peau qui avait pris la place de ses empreintes digitales. Il haussa les épaules, tout cela n'avait aucune importance. Une simple manifestation élémentaire de culpabilité, il ne devait pas s'y arrêter, même si sa sueur devenait fluorescente dans les minutes à venir, comme cela s'était produit deux mois plus tôt. Il s'attendait à tout. Lors d'une précédente plongée ses doigts s'étaient obstinés à imprimer à l'encre noire son nom et son adresse sur toutes les surfaces qu'il avait dû toucher. Il entra dans le sas, la porte se referma automatiquement sur lui. S'il commettait la moindre erreur, il se retrouverait prisonnier de cette cabine qui servait également à bloquer les cambrioleurs battant en retraite. La nasse était inforçable, et sa cellule avait un désagréable avant-goût de prison. À l'aide de la même clef David ouvrit un panneau qui se découpait dans la paroi à sa gauche, démasquant une vitre dépolie et un œilleton qui s'illuminèrent aussitôt. Il savait qu'il s'agissait là de deux détecteurs ultra-sensibles d'identification palmaire et rétinienne. On les avait programmés pour reconnaître la main droite et l'œil gauche du propriétaire de la boutique. L'intrusion d'organismes ne correspondant pas aux schémas enregistrés aurait immédiatement déclenché tous les signaux d'alarme dont



la boutique était équipée, et verrouillé la porte du sas sur l'étranger ayant eu l'audace de se pencher sur les détecteurs. David posa la mallette métallique sur le sol, en fit jouer les fermetures, et souleva le couvercle. C'était toujours le moment délicat, celui où il lui fallait vaincre sa répugnance. Il dut faire un effort pour déplier la serviette tachée de sang qui renfermait la main tranchée du bijoutier. Nadia avait travaillé proprement, avec une science parfaite d'ancienne infirmière militaire. Elle avait coupé à hauteur du poignet, désarticulant les os sans avoir besoin d'utiliser la scie d'amputation qu'elle conservait pourtant dans sa trousse. « C'est mieux comme ça, avait-elle l'habitude de répéter, ça lui fera un moignon bien propre, et par la suite il ne souffrira pas de douleurs osseuses. » David était bien certain que si elle en avait eu le temps, elle aurait poussé la conscience professionnelle jusqu'à recoudre elle-même sa victime. Pour sa part il n'assistait jamais aux opérations. Il passait dans la pièce d'à côté, fumait un cigare en s'efforçant de ne pas prêter attention aux bruits métalliques des instruments. Nadia opérait toujours sous anesthésie... et en blouse blanche, comme si elle officiait dans un quelconque hôpital. Elle était d'une dextérité stupéfiante et aurait pu en remontrer à plus d'un chirurgien diplômé. Elle travaillait sans transpirer alors que David se couvrait de sueurs froides au simple bruit du scalpel heurtant le bord de la cuvette inoxydable...

Le carré de verre dépoli brillait d'une lumière blanche, éblouissante, exigeant qu'on observe au plus vite la première phase de la procédure d'identification. Si aucune main ne se posait à sa surface d'ici trente secondes, il déclencherait l'alarme générale. Surmontant enfin son dégoût David saisit le débris humain par son moignon gluant et en plaqua la paume sur le lecteur. La main coupée percuta la vitre avec un bruit flasque d'oiseau heurtant une fenêtre. La machine ronronna, engrangeant l'information. L'œilleton d'identification rétinienne clignota à son tour, trahissant son impatience. De sa main libre, David déboucha le bocal au fond duquel Nadia avait déposé l'œil gauche du bijoutier, énucléé une heure plus tôt avec un soin extrême. Il jura. La boule gélatineuse lui glissait entre les doigts. Il n'osait la serrer de peur de la faire éclater. À la moindre fausse

manœuvre il se retrouverait prisonnier du sas, réduit à attendre sagement l'arrivée de la police. Égrenant mentalement les secondes, il captura enfin l'œil arraché et l'éleva doucement à la hauteur de la lentille lumineuse. Il n'ignorait pas qu'il devait le présenter dans le bon sens et Nadia lui avait longuement fait répéter le mouvement, lui indiquant sur la face postérieure de l'organe les points de repère qui lui permettraient de ne pas inverser sa position. Ses doigts tremblaient quand il positionna le globe oculaire au centre de l'œilleton de caoutchouc noir. La machine ronronna à nouveau, puis la porte de la boutique se déverrouilla dans un chuintement de pistons hydrauliques. David récupéra les débris, les posa sur la serviette maculée au fond de la mallette, et entra dans le magasin. Ses jambes le soutenaient avec difficulté, et il aurait donné n'importe quoi pour un verre d'eau-de-vie. L'opération d'ouverture s'était effectuée avec une extraordinaire cohérence, sans aucun dérapage et – tout à son euphorie – il renonça à consulter son profondimètre. Le cachet lui avait empâté la bouche et insensibilisé le dessous de la langue. Pour vérifier l'action de la drogue il cogna la grosse clef sur la vitre d'un présentoir empli de colliers. Cette fois le choc produisit un tintement clair, bien formé, sans aucune déperdition ni tremblement. Parfois les bruits se mettaient à chevroter interminablement comme des bandes magnétiques défilant à une vitesse trop lente. C'était généralement mauvais signe. Il cogna à nouveau sur la vitrine, savourant le *Cling !* bien net témoignant de la solidité du monde qui l'entourait. Il traversa la boutique sans un regard pour les bijoux exposés. Ce qu'il venait chercher était toujours conservé au fond d'un coffre, loin de la curiosité des acheteurs. Cela aussi c'était une règle de base qu'il fallait admettre sans discussion. Un coffre, gros, pataud et noir, anachronique, avec une énorme molette au milieu du battant. Toujours le même. On pouvait changer de boutique mais on retrouvait le même coffre. Un cube rébarbatif qui ne sonnait jamais creux et qu'aucune grue n'aurait pu soulever ni déplacer d'un centimètre. Un coffre exemplaire... Les salons traversés, il aboutit devant une porte dont la plaque de cuivre portait la mention *Privé*. La clef suffit à la faire pivoter. Derrière s'ouvrait un salon aux lourdes tentures

rouges, encombré de bronzes et de sculptures. Le coffre occupait tout le fond de la pièce, grosse porte noire défendant l'accès de quelque citadelle interdite. David sortit le stéthoscope de la valise et entreprit d'ausculter le battant. La molette cliqueta, amplifiée par l'appareil d'écoute. C'était le moment ou jamais d'avoir l'oreille musicienne, le jeune homme se concentra sur les claquements montant de la fonte. Tout de suite des images incongrues se formèrent dans son esprit, et il s'imagina dans un cabinet médical, penché sur l'abdomen d'un patient obèse. Comme pour lui emboîter le pas, le coffre-fort rota, faisant douloureusement vibrer la membrane du stéthoscope. « Ça suffit », songea David, comme si cette naïve formule magique allait suffire à remettre les choses en ordre. À présent un gros cœur battait sous la ferraille de la porte blindée. L'organe faisait un bruit terrible, insupportable, masquant les cliquetis de la molette. Puis le coffre se mit à dire 33... 33... 33... avec une régularité d'horloge bien décidée à ne jamais s'arrêter. David arracha le stéthoscope de ses oreilles et avala un nouveau cachet de cohérence. Il transpirait beaucoup et la sueur coulait de ses aisselles en filets continus. Machinalement il porta la main à la pochette de sa veste, là où il conservait un sachet de poudre de réalisme. Il pouvait la sniffer sur le plateau de verre du bureau, là, tout de suite, mais la poudre de réalisme, si elle endiguait la prolifération des dérives oniriques, accélérait d'autant la remontée. C'était un effet secondaire avec lequel il fallait compter. Il tâta le sachet, indécis. Trop de réalisme pouvait l'amener à décoller au beau milieu de son travail d'effraction et il n'aimait pas cette idée. Mieux valait essayer de se frayer un chemin au milieu des dérives parasites en se concentrant sur le but à atteindre. Il revint au coffre dont il reprit l'auscultation. La pastille sensible lui transmit d'abord des gargouillements intestinaux, et il dut tendre l'oreille pour percevoir les bruits ténus de la molette dans son mouvement de rotation. *Clic... clic... clac...* disait le verrou. *Tu l'auras dans l'os !* répondit le chœur des engrenages. *Remballe ta quincaillerie !* ajoutèrent les blindages. Ils chantaient en cadence, brochant d'interminables variations sur ces paroles simplettes, et leurs chants s'entrecroisaient avec beaucoup

d'harmonie comme un opéra à l'arrière-goût étrangement métallique. Chaque cliquetis de la molette était une note nouvelle sur laquelle s'alignaient les choristes de fer. David recula, le visage huileux. À l'aide du mouchoir empesé il s'essuya le front et les paumes. Un crissement en provenance du bureau le fit se retourner. Avec une certaine angoisse il vit que la main tranchée du bijoutier s'était échappée de la mallette. Rampant sur le buvard garnissant le dessus du meuble, elle avait saisi un stylo et écrivait en grands caractères tremblants : *Mon pauvre ami vous n'arriverez à rien ce soir. Fichez le camp avant que la police n'encercle la boutique...* L'œil flottait dans les airs, examinant les bronzes et les statues, par moments il descendait en piqué et s'immobilisait au-dessus des livres de comptes, tel un hélicoptère en vol géostationnaire. David appuya son front contre le battant glacé du coffre-fort. Il ne pouvait pas reculer, c'était un coup facile, Nadia l'avait dit. Et puis il était hors de question qu'il remonte les mains vides, ces dernières semaines il avait déjà plongé trois fois sans rien ramener. Si la période de déveine s'éternisait on l'accuserait bientôt d'incompétence. On irait même jusqu'à prétendre que son pouvoir s'épuisait. « Je suis en train de remonter », pensa-t-il tandis que la panique s'infiltrait en lui. *Oui, oui, nous montons*, écrivit fiévreusement la main tranchée sur le buvard. *5<sup>e</sup> étage : lingerie pour dame, articles de soie... 6<sup>e</sup> : Tout pour l'enfant...* David empoigna frénétiquement la molette. La porte du coffre-fort respira bruyamment. *Vous avez les mains glacées, docteur !* ricana la serrure. « Je suis trop léger, pensa le jeune homme, je file vers la surface. C'est comme si mes pieds ne touchaient plus terre. J'ai des bulles d'air dans les poches. » Comme pour faire écho à cette dernière pensée, un lourd encrier de cristal s'éleva au-dessus du bureau, dérivant doucement entre les livres et la pendule. Le phénomène d'apesanteur signifiait que l'univers où il opérait était en train de perdre sa densité première. Les objets devenaient creux, friables, d'une fragilité de papier mâché. Un gros livre à reliure de cuir prit son vol à son tour, rejoignant l'encrier. À l'intérieur du coffre les rouages faisaient silence. David caressa le battant. La texture du métal avait changé elle aussi, elle évoquait à présent quelque

chose qui tenait le milieu entre la terre cuite et le stuc. « Profites-en, s'ordonna le jeune homme. Mais qu'est-ce que tu attends, bon Dieu ? » Fermant le poing, il ramena le bas en arrière, puis frappa le coffre de toute sa force musculaire, comme s'il essayait de terrasser un géant dans un combat inégal. Il y eut un craquement de coquille écrasée quand son poing creva le battant blindé. Déséquilibré, il s'affaissa contre le cube, le bras enfoncé jusqu'à l'épaule à l'intérieur du coffre. Ses doigts explorèrent en aveugle les étagères, bousculant des sacs crissants, pleins de pierres en vrac, non montées. À chaque cambriolage, il tombait sur des sacs, c'était négatif lui avait dit la psychologue. Il aurait mieux valu des objets aux formes précises, même tortueuses. Les sacs annonçaient rituellement une prise de faible importance. Malgré cela il s'en empara.

Son cœur battait beaucoup trop vite. Les veines de son bras gauche devenaient douloureuses, une cloque de souffrance pulsait à l'emplacement précis du pouls, sur son poignet. Il s'appuya au bureau pour reprendre son souffle. Il devait rester froid devant le cauchemar sinon le rêve l'éjecterait sans respecter les paliers de décompression. Il disciplina sa respiration. S'il cédait au cauchemar le trop-plein d'angoisse provoquerait un réveil brutal ; sa conscience chercherait à fuir les images insupportables par un retour précipité au réel. S'il n'y prenait pas garde, il décollerait à la verticale, littéralement aspiré par la surface. Il s'élèverait dans les airs, s'arrachant de ses vêtements, de ses chaussures, il crèverait le plafond, traverserait l'immeuble dans toute sa hauteur comme une pointe de flèche creusant son chemin au milieu d'une motte de glaise... Il avait vécu cela à une ou deux reprises et en conservait un souvenir atroce. L'impression d'être tout à coup changé en homme-canon, de se ruer la tête la première à la rencontre des obstacles les plus effrayants : murs, planchers, plafonds, toits, poutrelles... Chaque fois il avait la certitude que son crâne allait éclater au prochain impact, et même si la chose ne se produisait jamais, la traversée des immeubles gluants restait en elle-même une expérience répugnante. Quand le rêve tournait court, la structure des choses s'affaiblissait, les matières les plus dures prenaient une consistance ectoplasmique proche du blanc d'œuf

cru ou de la gelée de méduse. Il fallait percer son chemin au cœur de ce cloaque, les bras le long du corps pour adopter un profil aérodynamique propice à la remontée, et surtout fermer la bouche pour ne pas risquer d'avaler la substance gélatineuse du rêve en décomposition...

Le cauchemar vous éjectait sans tenir compte des impératifs de la mission, vous soustrayant au stress au moyen d'une procédure d'urgence qui vous laissait les mains vides. Chaque fois que cela se produisait la remontée était trop rapide pour qu'on puisse se cramponner au butin. Immanquablement les sacs de pierrerie, les liasses de billets, les bijoux, vous étaient arrachés des mains par la pression. Vos vêtements craquaient aux coutures, vos articulations malmenées vous donnaient l'illusion d'être écartelé par plusieurs chevaux... et puis il y avait le frottement de l'eau sur votre corps, d'abord agréable comme une caresse soyeuse, puis de plus en plus douloureux au fur et à mesure que la vitesse augmentait. On émergeait du sommeil la peau rougie, comme passée au papier de verre, avec des plaques de chair à vif aux principaux points de frottement.

David s'obligea à respirer lentement. Serrant les sacs de diamants contre sa poitrine, il tâtonna en aveugle pour extraire du tube une nouvelle pilule de cohérence. Il la glissa sous sa langue, actionnant ses glandes salivaires pour accélérer la dissolution du médicament. Trois cachets, il avait atteint la dose maximale. Au-delà il risquait ce qu'en jargon de scaphandrier on surnommait « l'effet du pied de plomb ». Une pesanteur extrême qui ralentissait les gestes et vous obligeait à effectuer d'innombrables calculs avant d'oser le moindre mouvement. David avait commis cette erreur à une ou deux reprises, tout au début ; il s'était alors retrouvé littéralement paralysé par l'obsession maniaque des mesures. Assis dans un fauteuil, il avait été tout à coup assailli par le besoin forcené de déterminer sans attendre la résistance du siège au poids de son corps, puis il lui avait fallu établir l'équation régissant le mouvement de translation qui le mènerait du fauteuil à la porte. Il avait ensuite calculé avec frénésie la pression qu'exerceraient ses doigts sur chaque centimètre carré de la poignée de porcelaine. Pour finir il s'était abîmé dans l'estimation du périmètre et du volume de

la chambre, essayant de déterminer la résistance des matériaux la composant. Il s'était réveillé au moment où il entamait une nouvelle série d'opérations pour établir avec le plus de précision possible le nombre d'années – de siècles ? que mettrait la pluie pour éroder les murs et les réduire à l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette... Le « pied de plomb » c'était l'horreur. Une sorte de vertige mental qui vous précipitait dans un puits de formules mathématiques et d'équations. Trois cachets c'était vraiment le maximum si l'on ne voulait pas voir son cerveau se changer en calculette prise de folie.

Son cœur battait presque normalement. Le coffre-fort crevé ne chantait plus. Seule la main coupée continuait à s'activer sur le buvard. Tout à coup elle bondit en direction de David, essayant de le griffer au visage, peut-être de l'énucléer. Le jeune homme la chassa d'un revers du bras et sortit du bureau au pas de course. Ce ne fut qu'en s'approchant du sas qu'il se rappela qu'il avait besoin des débris organiques pour procéder à l'ouverture du battant blindé. Il chercha des yeux l'emplacement du coffret métallique dissimulant les lecteurs optiques. S'il voulait quitter le magasin il devait répéter très exactement la cérémonie qui lui avait permis d'entrer dans la bijouterie. Pour cela il avait besoin des pièces prélevées par Nadia sur le joaillier anesthésié. Une image le traversa : l'homme renversé dans son fauteuil de barbier en cuir clouté (une fantaisie d'homme riche), avec son bras bizarrement raccourci enveloppé dans une serviette, et son tampon de gaze enfoncé dans l'orbite vide comme un bouchon incongru... « Il n'a rien senti, avait dit Nadia. Je lui ai laissé des instructions pour le réveil, et un tube de comprimés analgésiques. » Mais où était la main à présent ? Et l'œil ?

David revint sur ses pas. La main coupée griffait le buvard comme une bête en colère, soulevant un nuage de poussière rose. L'œil flottait très haut entre les pendeloques du lustre. « Viens là ! » ordonna bêtement le jeune homme en faisant un pas en avant. Aussitôt la main sauta du bureau et courut se réfugier sous une commode. David tenta de grimper sur une chaise pour capturer l'œil, mais celui-ci, naviguant au ras du plafond, demeurait hors d'atteinte. Le jeune homme fit un

nouvel essai mais les pieds de la chaise devinrent caoutchouteux, et le siège s'affaissa sous son poids, le jetant à terre. Sa nuque heurta l'angle du bureau sans qu'il éprouve la moindre douleur, le meuble avait pris lui aussi la consistance de la guimauve. La dissolution s'aggravait. Il consulta sa montre, le cadran lumineux indiquait une profondeur de 500 mètres. Il devait sortir de la bijouterie, à tout prix, cela faisait partie du cérémonial. S'il se réveillait avant d'avoir pu prendre la fuite, le butin lui échapperait et il ferait surface les mains vides. Des coups violents ébranlèrent la vitrine dans son dos. Il pivota nerveusement : c'était Nadia qui tapait des deux poings sur le verre blindé pour attirer son attention. « Je ne peux pas sortir, cria-t-il en articulant exagérément de manière qu'elle puisse lire sur ses lèvres. J'ai perdu l'œil et la main. » La jeune femme arrondit la bouche, souffla de la buée sur la vitrine et écrivit quelque chose à l'envers. Elle peinait, inversant certaines lettres, mais David put bientôt déchiffrer : *Pour toi ça n'a plus d'importance. Le rêve se défait. Tu peux passer. Tu es plus solide que moi.*

David se palpa instinctivement. Elle avait raison, la densité du rêveur était toujours plus grande que celle de l'univers onirique où il se déplaçait. Si cette différence ne jouait guère lorsque le rêve était en pleine forme, on pouvait l'utiliser dès que l'heure de la débâcle avait sonné.

« Tu peux passer, criait Nadia de l'autre côté de la vitre. Tu es plus solide que l'obstacle ! Vas-y ! »

David esquissa un mouvement pour se jeter contre la paroi vitrée, mais la peur de se blesser l'arrêta net. Une seconde il eut la vision des éclats de verre lacérant son visage, sectionnant ses carotides. Non, il ne passerait pas, il allait s'ouvrir la gorge sur les tronçons aiguisés comme des couteaux de la vitrine éclatée. Il...

Le hurlement du signal d'alarme le fit sursauter. Il comprit que c'était la main du bijoutier qui l'avait actionné. Il lui avait suffi de presser un bouton dissimulé au fond d'un tiroir, un bouton directement relié au poste de police le plus proche. La sirène meuglait comme une vache torturée... ou un navire en partance. David ferma les yeux. À nouveau il sentait la mer, il



avait les pieds dans le sable et ses mains étreignaient des galets... *Non ! Bordel ! Pas des galets : des pierres non taillées. Des diamants bruts.*

Les coups de poing frénétiques de Nadia le ramenèrent à la raison. Le visage laiteux de la jeune femme luisait de sueur, et une mèche rousse s'était échappée de sa casquette, lui barrant le front comme une traînée de sang. David recula, jugeant la solidité de la vitrine, les montants d'acier de la porte. À première vue tout cela semblait affreusement solide, et même capable d'encaisser l'impact d'un camion lancé à pleine vitesse sans une fêlure. Mais ce n'était qu'une illusion, on était maintenant bien trop près de la surface pour que l'univers onirique puisse opposer sa matérialité au rêveur. Il suffisait de prendre un peu d'élan et la vitrine craquerait comme le coffre-fort avait craqué tout à l'heure... Oui, mais il y avait les pilules de cohérence. N'allaient-elles pas contribuer à renforcer la densité du verre blindé ? Dans ce cas il courait au-devant de la catastrophe. Nadia continuait à crier mais il ne l'entendait plus. Le vacarme de la sirène lui emplissait les oreilles. D'un mouvement nerveux il donna un coup de pied dans un canapé qui se rétracta comme une méduse. Les bijoux exposés avaient un éclat huileux, les perles semblaient fondre comme des noisettes de beurre exposées à une trop forte chaleur. Cette fois il n'était plus question d'attendre. Serrant les sacs de pierres contre sa poitrine, David banda ses muscles et plongea la tête la première dans la vitrine, passant en vol plané au-dessus des écrins. Dans la vie il aurait été bien incapable d'exécuter une telle prouesse sans finir chez un kinésithérapeute, mais dans le rêve son corps le trahissait rarement. C'était une bonne machine, fidèle, sur laquelle on pouvait toujours compter. Enfin presque...

Le verre blindé explosa au moment même où son crâne en touchait la surface. Les éclats n'avaient rien de coupant, et ils cascadèrent sur le trottoir sans aucun bruit. David roula aux pieds de Nadia, les cheveux couverts de poussière cristalline. Il cracha les débris de verre qui lui emplissaient la bouche en notant que la vitrine avait un arrière-goût de menthe, peut-être à cause de sa couleur verte ?

Nadia l'aida à se redresser et le tira vers la voiture. Il sentait à peine la main de la jeune femme sur son biceps. Il se demanda si le véhicule supporterait son poids, ou s'il allait se retrouver assis sur le trottoir. Avec la différence de densité il fallait s'attendre à tout. « Tu es lent, gémit Nadia, tu as pris toutes tes pilules ?

— Oui », avoua-t-il en s'asseyant prudemment sur le siège du passager.

C'était toujours Nadia qui tenait le volant au moment de prendre la fuite. À cause de sa densité trop élevée de scaphandrier en phase de réveil il craignait de voir la colonne de direction se tordre entre ses doigts au premier virage.

La jeune femme mit le contact, démarra tandis que des gyrophares rouges faisaient leur apparition au bas de l'avenue. « Les flics ! » dit-elle d'une voix blanche. David se ratatina sur le siège, n'osant bouger tant il avait peur de crever le véhicule. Heureusement la voiture tenait encore le coup et le métal n'avait pas pris cette apparence gélatineuse annonçant l'imminence du réveil.

« Ils nous ont pris en chasse », dit Nadia en jetant l'automobile au moteur gonflé dans une rue étroite. Les pneus fondaient à chaque virage et l'habitacle s'emplissait d'une odeur de caoutchouc brûlé.

« Ce sera juste, murmura encore la femme rousse. Tu as mis trop de temps, tu m'as fait peur. Tu t'es laissé déconcentrer. J'aurais dû venir avec toi.

— Ce n'est pas possible, tu sais bien, fit doucement David en posant la main sur la cuisse de la conductrice. Le cérémonial ne souffre pas le moindre changement. Il faut toujours que j'y aille seul.

— C'est pour ça que c'est de plus en plus difficile. Ton sentiment de culpabilité se renforce. En fait tu souhaites obscurément échouer, revenir les mains vides.

— Non, c'est faux.

— Allons ! »

On tirait sur eux. Des rafales brèves qui heurtaient durement la carrosserie comme une pluie de billes de fer.

« Ça va aller, dit Nadia en relâchant son souffle, à quelle profondeur sommes-nous ?

— Deux cents mètres, dit David, réveil imminent.

— Tu feras attention là-haut ? chuchota la jeune femme. Je veux dire : dans le monde réel. Ici tu t'en sors toujours, mais là-haut... J'ai peur chaque fois que tu t'absentes. Quand redescendras-tu ?

— Je ne sais pas. Si je suis en forme d'ici une semaine.

— C'est long. Quand tu n'es pas là je n'arrête pas de penser à tous les dangers qui te guettent là-haut : les maladies, les accidents, les voitures qui renversent les gens. Ça paraît tellement affreux ce monde.

— C'est affreux », confirma David tandis que le pare-brise volait en éclats sous les projectiles. D'une main Nadia ouvrit la boîte à gants, se saisit de la grenade qui s'y cachait, la dégoupilla avec les dents et la jeta par la fenêtre ouverte.

« Ce sont les maladies qui me font le plus peur, répéta-t-elle. La... comment dis-tu ? La grippe ? »

La grenade explosa, soulevant le véhicule de police qui retomba lourdement en travers de la rue, crachant des volutes enflammées.

« La grippe ce n'est pas grave, corrigea David. Sauf quand on est vieux, il ne faut pas t'inquiéter pour ça. »

Il regarda par-dessus son épaule. Des policiers luttèrent pour s'extraire de la carcasse déformée. Ils couraient dans la nuit en agitant frénétiquement les bras, torches vivantes où seule la bouche dessinait un trou noir.

« Même en restant chez toi tu risques la mort, reprit Nadia. Tu pourrais glisser sur ta savonnette en prenant ton bain, te casser la tête en cognant le bord de la baignoire. Tu me promets de ne pas trop te laver ? Ce n'est pas grave si tu es sale. Dans le rêve on ne sent pas les odeurs. »

Personne ne les poursuivait plus. Nadia roula pourtant le pied au plancher jusqu'à la sortie de la ville. « On a réussi, dit-elle en tournant vers David son éternel sourire douloureux.

— Ce n'était qu'un coup facile, dit tristement le jeune homme, il faudra faire mieux la prochaine fois. On ne peut pas continuer comme ça éternellement.

— Ne te laisse pas monter la tête par les gens de la surface, objecta aussitôt la rouquine. Pour descendre en dessous de mille mètres il faut tenir la grande forme, ne tente pas le diable. Regarde, ce soir, si je n'avais pas été là... »

La voiture roulait maintenant dans un paysage de terrain vague encombré d'ombres non identifiables qui se découpaient sur l'horizon comme des décors taillés dans du contre-plaqué. Nadia freina. C'était la fin de la course. « Jorgo va venir me prendre, murmura-t-elle. Les flics ne pourront pas remonter jusqu'à nous, même s'ils découvrent la voiture, je l'ai volée ce matin. »

David ouvrit la portière, descendit. Le sol lui parut trop mou, gélifié. Nadia se précipita contre sa poitrine et posa sa bouche sur la sienne. Elle avait toujours les lèvres brûlantes, habitées par une chaleur malade, une sorte d'inflammation chronique qui effrayait un peu. David voulut la serrer dans ses bras mais ses muscles se liquéfièrent, perdant leur volume avantageux. D'un seul coup ses vêtements flottaient sur lui et il songea qu'il devait avoir l'air d'un enfant affublé de l'imperméable de son père. Il essaya de cambrer le torse mais ses pectoraux avaient bel et bien disparu. La surface se rapprochait et le mécanisme était irréversible. Il savait que s'il plongeait la main dans sa poche à la recherche de son revolver (*un énorme Kass-Wrengler 357 magnum à bande ventilée, en métal bleuté et dont la puissance de feu à la bouche atteignait...*) il en retirerait un objet incongru, peut-être ridicule : un pistolet à eau ou à fléchette-ventouse, comme en utilisent les gosses. Ou encore une banane à demi épluchée. Ou rien qu'un peu de sable. Ou une très petite bête, très fragile et presque morte. Une sorte de chaton sans poil, aveugle et sourd... Aveugle et sourd.

« Je décolle, haleta-t-il en saisissant Nadia aux épaules. Retiens-moi ! » Mais ses doigts s'enfoncèrent dans la chair de la jeune femme sans rencontrer de véritable résistance. Il n'entreignait plus qu'un fantôme. « Rappelle-toi ! cria Nadia dont le visage rapetissait, les accidents, les maladies... Ne reste pas là-haut trop longtemps ! »

Il voulut lui répondre mais l'aspiration en provenance de la surface le souleva dans les airs au moment où la moto de Jorgo

traversait le terrain vague. Il ferma les yeux. Il était en train de se réveiller, et cela ne le rassurait pas du tout.

## ***Surface. Point zéro/ calme apparent***

David suffoquait sous le drap qui le recouvrait entièrement. Il eut un mouvement convulsif pour l'écarter. Il détestait revenir à la réalité sous un suaire, cela lui donnait chaque fois l'impression d'être un enterré vivant qui se réveille en sursaut pour se cogner la tête au couvercle solidement vissé de son cercueil.

La bouche dilatée, les muscles du cou noués sous l'effort, il ne parvint qu'à émettre un vagissement à peine audible. Il battait des bras et jambes au milieu du lit, esquissant de grossiers mouvements de brasse, tel un naufragé qui tente désespérément de se maintenir à la surface. « Nage ! lui criait une voix au fond de sa tête, nage ou tu vas couler. » En sueur, il brassait draps et oreillers, redoutant la crampe qui pouvait le saisir d'une minute à l'autre. Non, il ne voulait pas se noyer, il ne voulait pas couler à pic au sein du matelas dont les profondeurs cotonneuses le terrifiaient.

Ses paupières étaient collées, comme cousues sur ses joues par le catgut<sup>1</sup> des cils. Il dut se servir de ses doigts pour les relever. Sa vision demeurait floue et il ne perçut les contours de la chambre qu'au travers d'un brouillard tremblotant. Les murs uniformément bleus, les meubles, les draps de même couleur, installaient une atmosphère de fonds sous-marins, et, durant une seconde, il se crut toujours *en bas...* Il s'échoua sur le dos, en travers de la couche, les jambes pendantes, nageant encore faiblement, par instinct. Les draps bleus empestaient la sueur... et autre chose aussi. Une odeur indéfinissable. *Électrique*. C'était idiot mais c'était la seule comparaison qui lui venait à

---

<sup>1</sup> Catgut : (*Anglicisme*) (litt. : tripe de chat) En chirurgie, fil de suture résorbable, fabriqué à partir d'intestins d'animaux. (*N.d.Scan.*)

l'esprit. Une odeur électrique. Quelque chose qui évoquait le cuivre, l'ozone, le passage de la foudre. C'était le signe évident qu'il avait réussi à ramener une part du trésor. Cette fois il était remonté sans lâcher le butin des profondeurs. Il voulut se redresser mais il ne put que rouler sur le flanc. La tête lui tournait. La chose était là, au pied du lit, prisonnière des draps froissés, elle palpitait faiblement sans qu'on puisse déterminer sa forme exacte. David tendit la main pour la toucher, mais elle était trop loin. Il soupira. Il parvenait rarement à les voir. C'était lui qui leur donnait naissance et pourtant elles éprouvaient toujours le besoin de se cacher sous les draps, les couvertures, comme des bêtes peureuses. Qu'est-ce qui les effrayait ? La lumière ? Il avait pourtant soigneusement peint la chambre en bleu profond, du sol au plafond. Même la table de chevet, même l'armoire, la moquette, étaient bleues. Quand le soleil transperçait les rideaux on évoluait dans une grotte marine. C'était très reposant, propice au sommeil. *ILS* auraient dû normalement s'y sentir bien...

« Vous êtes réveillé ? dit sèchement Marianne en ouvrant la porte. Il était temps, il n'y avait presque plus rien dans le réfrigérateur. »

Comme d'habitude elle avait tiré ses cheveux noirs en un chignon sévère d'institutrice et planté ses grosses lunettes d'écaille sur son nez droit. Elle était encore jeune et sans cette bouche dont elle crispait perpétuellement les lèvres, comme si elle avait peur d'avaler quelque chose par mégarde, elle aurait pu être jolie. Elle s'approcha du lit, un gros roman à la main. David nota qu'elle avait glissé son doigt entre les feuillets pour ne pas perdre sa page. Non, ce n'était pas un roman, plutôt une étude technique ou un rapport clinique. Marianne ne lisait jamais de romans. Elle se pencha sur le jeune homme, lui prit le pouls en posant l'index sur sa veine jugulaire. David la repoussa. « Comment est-il ? murmura-t-il en désignant l'objet qui se débattait sous les draps. Dites-moi ? »

Marianne haussa les épaules et saisit une boîte métallique sur le sol. Cela ressemblait à une cassette blindée conçue pour les transports de fonds. Une serrure compliquée en fermait le

couvercle. « Décrivez-le-moi..., supplia David en essayant encore une fois de se redresser sur un coude.

— Je vous en prie, coupa sèchement Marianne, cessez de jouer les jeunes accouchées. La seconde phase de l'opération ne vous regarde nullement. Vous savez bien qu'il est déconseillé au médium d'entretenir le moindre lien affectif avec sa production. Fermez les yeux et laissez-moi faire mon travail. » Fort habilement elle souleva le drap, saisit la chose et la glissa dans la caisse de fer dont les verrous claquèrent avec un bruit de culasse. Lorsqu'elle laissa retomber l'étoffe, David put voir qu'elle portait des gants de caoutchouc chirurgical. Il tendit l'oreille pour tenter de surprendre un cri, un pleur, une plainte infime en provenance du caisson, mais il n'entendit rien. On prétendait que c'était muet, que ça ne parlait ni ne chantait, mais comment savoir réellement ? Marianne vint s'asseoir à son chevet pour l'ausculter. « Vous avez saigné, dit-elle froidement en lui essuyant le tour de la bouche et la poitrine. J'ai l'impression que la matérialisation devient de plus en plus pénible. Pourtant c'est un objet de petite taille.

— Est-il beau ? interrogea David en repoussant la compresse maculée.

— Je n'ai pas autorité pour évaluer la cote artistique des objets rêvés, répliqua aussitôt la jeune femme. Je ne m'occupe que de la partie médicale du travail. Détendez-vous et laissez-moi dresser votre bilan. Avez-vous éprouvé une impression pénible au moment du réveil ?

— Non, mentit David, la remontée n'a pas été plus difficile que d'habitude. » Marianne crispa les lèvres avec agacement, elle détestait l'argot des scaphandriers. Des termes comme *remontée*, *décompression*, *grande profondeur*, la mettaient en fureur. De sa petite écriture pointue, elle entreprit de noter la tension, le pouls du patient, l'état de ses réflexes. En haut de la fiche médicale on pouvait lire :

*David Sarella. Médium matérialisant des ectoplasmes à durée persistante. Date d'entrée en fonctions...*

Combien de jours avait-elle passés dans l'appartement, à attendre qu'il veuille bien se décider à sortir du sommeil, à... « remonter » ? Chaque fois que David décidait de plonger, elle



débarquait avec son bagage, son imperméable strict, pour camper sur les lieux mêmes de l'opération. Oh ! cette petite valise noire, bien cirée, David l'avait en horreur. Une valise de pasteur, de bonne sœur en civil. Il savait qu'elle y transportait une paire de draps, ne se fiant pas à la propreté de ceux qu'elle trouverait sur place. Elle débarquait, avec sa pendulette de voyage désuète, probablement héritée d'une quelconque tante de province, son nécessaire de toilette, ses petites mules rangées dans une pochette brodée. Elle s'asseyait du bout des fesses sur les chaises, mangeait à l'aide de son couvert personnel, buvait dans un gobelet en argent marqué à ses initiales. David avait le plus grand mal à l'imaginer dormant dans la chambre d'amis. Tournait-elle une heure autour du lit avant de se décider à se coucher, épiant du coin de l'œil les microbes qui rampaient dans les plis de l'oreiller ? Pendant qu'il perdait conscience, lui, le rêveur professionnel, elle était libre d'aller et venir à son gré à travers le vieil appartement, d'ouvrir tous les tiroirs, de feuilleter les vieilles lettres, de scruter les photos. Sans doute effectuait-elle cette perquisition sournoise du bout des doigts, les mains soigneusement gantées de caoutchouc chirurgical, de peur de réveiller quelque virus assoupi au coin d'une étagère ?

Comme de coutume David commença à raconter d'une voix morne les péripéties du rêve que Marianne notait sur la traditionnelle feuille de rapport. Il parlait, l'esprit ailleurs. La blouse entrebâillée de la jeune femme laissait deviner un gros pull informe et une jupe grise élimée. Il avait à peine prononcé une dizaine de mots qu'elle l'interrompit avec un claquement de langue agacé.

« Je vous ai déjà demandé de ne pas employer ce jargon avec moi, dit-elle en piquant le carnet de la pointe de son crayon comme si elle voulait lui faire mal. Les pilules de cohérence, les cachets de réalisme, n'existent pas, ce sont des inventions de votre inconscient, des signaux d'alarme symboliques. Vous savez très bien que vous n'avez absorbé aucun cachet. Essayez de toujours conserver à l'esprit que ce qui se passe « en bas » n'a aucune existence réelle. Il n'y a pas d'en bas. Ne donnez surtout aucune épaisseur à ces fantasmes ou vous finirez schizophrène. La police qui vous poursuit n'est qu'une

manifestation de votre culpabilité. Cette... Nadia, au contraire, est le symbole de vos pulsions négatives, elle vous donne le mauvais exemple, elle vous pousse à faire le mal. Elle est le chef occulte d'une bande que vous croyez diriger, et cela ne vous déplaît pas, car, en vous sentant forcé de lui obéir, vous vous sentez dégagé des obligations morales courantes. En quelque sorte elle vous blanchit à vos propres yeux, vous n'êtes plus dès lors qu'un exécutant irresponsable.

— Mais Nadia..., voulut objecter David.

— Ça suffit ! siffla Marianne en piquant une nouvelle fois le dos du carnet. Si vous continuez comme ça vous finirez par confondre le rêve et la réalité, c'est ce qui arrive aux vieux plongeurs. Entre vous, vous surnommez cela « le mal des caissons », vous voyez, je connais votre argot. Soyez vigilant David, je vous le répète : *il n'y a pas d'en bas*. Ce scénario de hold-up n'est qu'un cérémonial, quelque chose qui vous aide à faire votre travail, une sorte de formule magique qui vous permet de vous concentrer. D'autres plongeurs s'imaginent participant à un safari au cours duquel ils doivent capturer une bête fabuleuse... D'autres encore escaladent une montagne vierge pour découvrir à son sommet un minéral inconnu. Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. Il y a ceux qui traversent l'espace dans une fusée pour atterrir sur une planète inconnue... Tous ces schémas proviennent directement d'une imagerie infantile. Il ne faut nullement les valoriser. »

David ferma les yeux. Ces sempiternels conseils le fatiguaient. Il devait les subir à chaque remontée, et chaque fois Marianne les débitait avec la même voix grondeuse d'institutrice fatiguée de s'adresser à des élèves débiles. Ces sermons répétitifs ne parvenaient pas du reste à affaiblir dans sa conscience la réalité du monde d'en bas. Comment Marianne qui n'avait jamais plongé pouvait-elle être aussi catégorique ? David avait encore sur les lèvres le goût de la bouche de Nadia, il conservait le souvenir précis du dessin des taches de rousseur sur ses joues. Comment aurait-il pu inventer tous ces détails ? La déchirure mal suturée qui fendait le blouson de sa complice à la hauteur de l'épaule gauche. Et la moto de Jorgo, toujours la même ; son bouchon de réservoir récupéré sur une vieille

Rolls... Les rêves, les simples rêves n'observaient pas une telle constance dans le détail. Dans un simple rêve Nadia aurait été tantôt blonde, tantôt brune. Elle aurait changé de nom et de visage au cours de l'aventure, elle aurait été plusieurs femmes en même temps. Elle... Marianne pouvait continuer à piquer méchamment son carnet, jamais elle ne saisirait cette différence de texture, cette... peau du rêve qui faisait que les images oniriques des plongeurs n'avaient aucun rapport avec celles du commun des mortels. Marianne rêvait, bêtement, comme tout un chacun ; David, lui, s'en allait ailleurs, se glissait sous les barbelés d'une mystérieuse frontière pour pénétrer dans un pays seulement connu d'une poignée de privilégiés.

« Vous ne m'écoutez pas, constata la psychologue. David, vous me faites perdre mon temps. Il y a déjà cinq jours que je campe ici à attendre que vous sortiez de votre transe, si vous croyez que c'est une situation agréable.

— La préparation du coup a été longue, plaida le jeune homme. Il a fallu que Nadia détermine l'emploi du temps du bijoutier pour...

— Mon dieu ! Mais vous le faites exprès ou quoi ? C'est par provocation, c'est ça ? Vous voulez me rendre folle ? Il n'y a pas eu de « coup », pas de « bijoutier », tout cela c'est du vent, de la fumée, des images sans consistance. »

David renonça à discuter. Insister aurait été maladroit, les assistantes psychologues étaient obsédées par la schizophrénie. Elles avaient la bouche pleine de formules comme « perte de la notion de réel, constructions oniriques obsessionnelles ». Il ne fallait pas leur mettre la puce à l'oreille si l'on ne voulait pas se retrouver en clinique sous perfusion, des électrodes plein le crâne.

« Je plaisantais », s'excusa prudemment le jeune homme. Marianne lui jeta un regard méfiant. Elle avait une tache de sauce tomate sur le revers de sa blouse médicale. Qu'avait-elle fait durant cinq jours, pendant qu'il dérivait en transe profonde ? Il essaya de l'imaginer, remontant de son pas de souris prudente les couloirs tortueux du grand appartement malcommode dont il avait hérité à la mort de ses parents. C'était un vieil immeuble, si humide que le bois des fenêtres

avait gonflé, rendant leur ouverture impossible. L'oxyde de carbone montant de la rue avait peu à peu tapissé les vitres d'une peluche grise qui filtrait la lumière avec avarice. Il y régnait une odeur de renfermé, mélange de poussière et de vieille friture à laquelle David avait fini par s'habituer. La pénombre permanente ne le gênait pas, pas dans son métier. Il avait tout badigeonné à la peinture bleue : les étagères de l'immense bibliothèque, le vieux piano droit, les buffets Henri II, et même le plancher des couloirs, là où l'absence de moquette laissait les lattes à nu. Un appartement aquarium. Bien sûr les pièces étaient bizarres, contournées, difficiles à meubler. Leur plafond trop haut leur donnait un peu l'allure de couloirs maladroitement transformés en logement ; mais c'était son territoire et il l'aimait. Pendant cinq jours Marianne avait déambulé à travers les pièces, avec sa petite bouche pincée. Elle avait jugé la décoration de mauvais goût, les collections infantiles. Toutes ces revues d'espionnage bébêtes enveloppées dans du papier cristal avec un soin maniaque, comme s'il s'agissait de pièces de valeur !

La bibliothèque de David devait, plus que tout le reste, plonger Marianne dans un abîme de consternation car c'était là, sur ces étagères ployant sous la surcharge, qu'il conservait tous les livres et magazines dont il s'était repu depuis qu'il savait lire. Les fascicules étaient classés de manière chronologique, non par ordre de parution, mais selon la date à laquelle David avait découvert les œuvres amassées au long des rayonnages. Au-dessus de chaque nouvelle rangée se trouvait punaisée une petite étiquette précisant la tranche d'âge englobée par les cinquante centimètres de planche de l'étagère : *Huit ans... Dix ans...* Au chiffre douze commençaient à apparaître les collections policières avec leurs couvertures violemment bariolées, leurs femmes aux épaules nues, à la moue affreusement salope, un fume-cigarette dans une main, un revolver dans l'autre. Les agents secrets avaient remplacé les détectives poussiéreux du romantisme noir américain. Premiers aventuriers de l'ère technologique, ils n'avaient pas la fatuité de s'en remettre à leurs seuls poings pour affronter le danger. Hommes-bazar, représentants en électroménager du crime, ils

arpentaient le monde, les poches, les chaussures, le chapeau, la cravate, truffés de stylos lance-torpilles, de stylo-chalumeau, de stylo-émetteur, de... Ils conservaient des poisons dans leurs dents creuses, des bombes dans leurs talons évidés, des bazookas dans leurs prothèses. Tout chez eux n'était que duplicité. Un soulier-radio permettait d'entrer directement en contact avec le Président des États-Unis, une paire de lunettes traitée aux rayons X donnait à son propriétaire la faculté de voir à travers les murs... David avait adoré ce monde fictif, prodigieux support des rêveries du mercredi. Il n'avait qu'à effleurer les petits romans écornés dont les pages de papier recyclé jaunissaient affreusement dès qu'on les exposait au soleil pour se revoir à douze ans, ratatiné sur le tapis du salon, derrière le rempart d'un fauteuil qui l'isolait du monde réel, ses mains moites étreignant les aventures de l'agent BZ-99 surnommé « le Liquidateur » qui, à cette seconde même, s'embarquait pour Hong Kong en compagnie d'une Asiatique *trop bridée pour être honnête*. Le fauteuil n'avait pas bougé de place en dépit des années. La portion de tapis qui s'étendait dans son ombre resterait pour toujours poisseuse des miettes de gâteaux incrustées dans sa trame, des flaques de soda renversé. David évitait soigneusement ce coin de la pièce et se faisait même un devoir de ne jamais regarder derrière le siège. Quelque chose l'en empêchait, une angoisse diffuse et magique... la peur... La peur de se trouver nez à nez avec lui-même, peut-être. De découvrir un vieux petit garçon, une sorte de double affranchi de l'écoulement temporel, et qui vivait là depuis toujours, passager clandestin de sa propre vie, lisant furieusement sans jamais prendre de repos ?

Marianne devait tirer mille interprétations peu flatteuses de cet amoncellement de littérature populaire, que pouvait-elle comprendre à la magie de ces couvertures brossées par des tâcherons n'utilisant que des couleurs brutes directement puisées au tube pour peindre des femmes aux seins en forme d'obus ?

Sans doute finissait-elle par se persuader qu'elle ne perquisitionnait que dans l'intérêt de son patient ? Pour accumuler du « matériel d'interprétation » ? Il se la

représentait : ouvrant les tiroirs, le souffle court, transpirant d'excitation sous sa petite laine. Elle plongeait ses doigts aux ongles rongés dans les paquets de lettres, capturait les albums de photos. Documentation... simple enquête de routine, rien de personnel là-dedans.

Avait-elle déjà mis la main sur les cartes d'espion que David se fabriquait à douze ans avec des morceaux de carton découpés dans des boîtes à chaussures ? Et le code d'honneur rédigé à l'encre rouge de la société secrète fondée l'année de son entrée en sixième ? Le Club des bourreaux écarlates... Trois membres, avec leurs noms de code, leurs mots de passe, une écriture cryptée qu'aucun professeur ne pouvait déchiffrer. Oui, Marianne avait dû exhumer ces souvenirs désuets, poignants, ces autorisations solennelles délivrées par un quelconque président de la République qui faisait des fautes d'orthographe. Elle n'en avait pas été émue, et sa vilaine petite bouche avait juste esquissé une crispation de mépris devant ces enfantillages. Elle avait pensé qu'à douze ans les garçons sont très niais comparés aux filles qui...

Et le cimetière des vieux jouets ? L'ancien placard aux liqueurs sur lequel il avait posé un cadenas. Mais c'était un cadenas de Prisunic, et Marianne devait probablement posséder tout un jeu de fausses clefs. On devait leur donner ça à l'hôpital, des outils de cambrioleur, les rossignols faisaient partie intégrante de la panoplie, avec le stéthoscope et tout le fourbi des calmants.

À chaque réveil il découvrait qu'il détestait un peu plus la jeune femme, avec ses certitudes et son chignon. Il était certain qu'elle ne se lavait que le visage et les mains. Elle avait une odeur. Une méchante petite sueur aigre qui mijotait à l'étouffée sous ses lainages. Où vivait-elle lorsqu'elle ne squattait pas les appartements de ses patients ? Nulle part sans doute. Elle n'avait pas de maison à elle, perpétuelle nomade, elle allait d'un immeuble à un autre, campant une semaine ici, trois jours là. Elle ne possédait rien que cette valise usée, soigneusement cirée. David l'imaginait, dormant dans sa valise, en rabattant le couvercle sur sa tête et suçant son pouce comme une vieille

petite fille. Ils n'étaient pas si différents l'un de l'autre après tout... et c'était pour cela qu'il la détestait.

Il n'aurait pas aimé qu'elle mette le nez dans le cimetière des vieux jouets, qu'elle farfouille dans les panoplies bon marché, les étoiles de shérif ayant perdu toute dorure, éteintes. Les couteaux indiens dont la lame à ressort avait fini par rouiller et ne rentrait plus dans le manche qu'en émettant un crissement rendant l'illusion impossible.

« Vous avez encore craché du sang, dit-elle en examinant l'intérieur de sa bouche à l'aide d'une lampe. Il faudra faire une fibroscopie.

— C'est courant chez les médiums, objecta David, vous le savez bien. Cela signifie que la texture de l'ectoplasme est de bonne qualité, c'est tout. »

Marianne haussa les épaules et nota rapidement quelque chose sur son carnet. « Il faudra peut-être que vous vous reposiez un moment, dit-elle. Vous adhérez un peu trop au rêve à mon goût. Vous refusez de comprendre que cette Nadia n'est qu'un substitut d'image maternelle. Les termes que vous employez trahissent cette obsession. La « plongée », cet univers aquatique où vous devenez une sorte de scaphandrier, comment ne pouvez-vous pas lire dans tout cela les composantes classiques d'un univers fœtal, vos rêves traduisent le désir d'une régression intra-utérine typique. Apprenez à ne voir en eux que des rêves, des images projetées par votre inconscient et qui s'effacent dès que vous ouvrez les paupières. Ne devenez pas comme ces vieux plongeurs qui croient que les personnages de leurs rêves continuent d'exister « en bas » pendant leur absence, et qu'ils se languissent d'eux. Tenez, regardez ce que j'ai trouvé dans votre bibliothèque... »

Elle brandissait un roman d'espionnage tout écorné des éditions du Chat-Hurlant sur la couverture duquel une jeune femme affublée d'une casquette de voyou jaillissait l'arme au poing d'une longue voiture noire dont la carrosserie paraissait huileuse. « Elle a fouillé ! Elle a fouillé ! Elle avoue ! » pensa David avec une exultation mauvaise sans prêter la moindre attention au dessin.

« Allons ! couina Marianne d'une voix que l'agacement rendait désagréablement aiguë, ne soyez pas de mauvaise foi. Regardez cette fille... elle correspond exactement au portrait que vous me faites de cette Nadia. La casquette, les cheveux roux...

— Pas du tout, rétorqua David. Nadia est bien plus jolie. »

Marianne jeta le livre avec mépris et se dressa, deux taches rouges sur les pommettes.

« Oh ! glapit-elle, il devient impossible de travailler avec vous. Si vous croyez que c'est amusant pour moi d'attendre que vous ouvriez les yeux. Cet appartement est sinistre... et ces fenêtres qui ne s'ouvrent plus ! Et ce bleu ! ce bleu partout ! J'ai l'impression d'être enfermée au fond d'un sous-marin échoué. Et pourquoi cette insonorisation ? On n'entend même plus les bruits de la rue. Il y a des moments où je donnerais n'importe quoi rien que pour entendre la chasse d'eau des voisins ! Vous n'avez ni la télévision ni la radio, rien que ces livres stupides, même pas une vraie bibliothèque... Oh ! Je... »

Elle sortit de la pièce en courant et s'enferma dans la salle de bains. David ne fit pas un geste pour la retenir. Il fut un instant tenté de mettre son absence à profit pour ouvrir la boîte de métal posée au pied du lit mais il renonça en songeant qu'elle était sans aucun doute verrouillée au moyen d'une combinaison. « En bas » la serrure n'aurait pas résisté plus d'une minute à ses palpations, mais ici il ne jouissait plus de cette science étrange qui s'effaçait de son cerveau dès qu'il ouvrait les yeux.

Marianne revint. Elle s'était passé de l'eau sur le visage.

« Je vous colle un examen complet, annonça-t-elle comme une sanction, présentez-vous au centre médical des Beaux-Arts dès demain. Il est plus que temps de faire un bilan de santé. Je ne plaisante pas, si vous faites la mauvaise tête, le musée prendra des sanctions. Il se peut qu'on vous retire votre carte de travailleur artistique. »

Sans un salut elle quitta la pièce et David l'entendit qui bouclait sa petite valise en marmonnant des mots incompréhensibles. Elle réapparut engoncée dans un manteau bleu râpé, saisit la boîte de fer comme on confisque un jouet à un enfant et tourna les talons.



« J'achèterai une radio, lui cria David au moment où elle sortait sur le palier, mais c'est bien parce que c'est vous. »

Il se rallongea, ne pouvant détacher son esprit de la boîte métallique que Marianne allait s'empresse de porter au centre de stockage du musée d'Art moderne. Qu'avait-il créé cette fois ? Un bibelot ? Il ramenait toujours des bibelots, du menu fretin pour étagère ou dessus de cheminée. Ses œuvres trônaient sur les télévisions, jamais dans les musées ou les caves hérissées de signaux d'alarme des grands collectionneurs. Son dossier le décrivait comme un sculpteur « populaire », un artiste « grand public ». Il ne savait pas trop s'il devait s'en inquiéter ou s'en réjouir. On prétendait que les plongeurs célèbres des riches galeries d'art souffraient le martyre, et même que certains finissaient par y laisser leur peau.

Il se releva doucement et posa les pieds sur la moquette avec précaution. Après la plongée les choses d'en haut, de la surface, lui paraissaient d'une matérialité excessive, insupportable. La moquette lui irritait la plante des pieds comme du papier de verre, la robe de chambre en soie pesait sur ses épaules telle une chape de béton. Tout l'agressait, les objets lui faisaient la guerre. Même la mousse à raser lui écorchait les joues. En bas tout était si fluide, si souple... Il hésita à passer dans la salle de bains. La douche serait acide, il était prêt à le parier, quant à la nourriture contenue dans le réfrigérateur – en admettant qu'il y en eût – elle aurait pour lui la saveur d'une pelletée de graviers aromatisés au goudron. Mieux valait ne pas insister.

Il s'habilla au ralenti, comme un opéré récent qui craint de faire craquer ses sutures par un geste trop vif. Il se sentait faible. Cinq jours de diète. Marianne l'avait branché sur glucose mais cela ne remplissait pas l'estomac. Il décida de descendre au *Café des Plongeurs*, un établissement strictement réservé aux membres de la profession où l'on se nourrissait de lait et de crèmes à la vanille en attendant de se réacclimater à la rugosité du réel. C'était une salle basse, un « boyau » disaient ses détracteurs, baignant dans une pénombre bleutée de bassin aquatique, et où chacun chuchotait sans se soucier d'être écouté. Les monologues s'entrecroisaient ainsi, récits oniriques sans cesse recommencés, descriptions extatiques, bredouillis

somnolents. C'était comme un sauna où l'on s'efforçait de suer les dernières gouttes du rêve pour se réadapter à la vie normale, un sas qui vous protégeait pour quelque temps encore de la confrontation affreuse avec la lumière du jour. Les plongeurs s'y précipitaient à peine tirés du lit, enveloppés dans d'épais lainages, les yeux cachés par de grosses lunettes noires qui faisaient d'eux des aveugles tâtonnants. Ils se gavaient de lait à la grenadine, de crème au miel, de mousse au chocolat, de bouillie vanillée...

David n'aimait pas trop fréquenter les autres médiums, il avait très vite compris que dans ce milieu confiné le dialogue n'existait pas, chacun soliloquait sans prêter attention à ce qui se passait autour de lui, se grisant du son de sa propre voix, sombrant dans l'autohypnose et le vertige narcissique, racontant à n'en plus finir sa dernière descente et les prodiges qu'il avait accomplis en bas. Il ne se risquait au *Café des Plongeurs* qu'au retour d'une expédition difficile... Car ç'avait été une expédition difficile, inutile de mentir plus longtemps. Tout à l'heure il avait crâné devant Marianne, mais il ne se faisait aucune illusion, le coup s'était mal passé ; sans l'aide de Nadia il serait resté coincé dans la boutique et les flics l'auraient pris la main dans le sac. Il en éprouvait une sorte de peur rétrospective qui lui retournait l'estomac. Il s'en voulait d'avoir décollé trop vite, abandonnant Nadia au beau milieu du terrain vague avant d'avoir pu la regarder s'éloigner avec Jorgo, ce gamin au visage ravagé par la petite vérole, mais pour qui les acrobaties à moto n'avaient pas de secret. Que faisaient-ils en ce moment ? Avaient-ils rejoint la planque, cette vieille fabrique de poupées en Celluloïd dont ils avaient fait leur quartier général ? Nadia fumait nerveusement en regardant le ciel, dans l'espoir de voir David s'y matérialiser. Elle allumait cigarette sur cigarette. Tout à l'heure elle aurait mauvaise haleine et la langue en carton. Jorgo bricolait l'une des douze motos encombrant l'atelier. Il ne cessait d'inventer de nouveaux carburants, des systèmes de compression diaboliques, des... C'était une bonne bande, sûre. Des gens sur lesquels il pouvait compter. Des amis comme jamais il n'en avait connus à la surface. « Quand crois-tu qu'il va revenir ? demandait Nadia pour la dixième fois, ça

paraît si dangereux là-haut. » Et elle s'accoudait à la fenêtre, près de la caisse de grenades qu'on laissait là en prévision d'une descente de la police.

« Quand tu en auras fini avec ta moto, disait-elle à Jorgo, tu jetteras un coup d'œil sur la feuillure de la mitrailleuse, elle a tendance à s'enrayer.

— C'est parce que tes rafales sont trop longues, grommelait l'adolescent, je te l'ai déjà dit. Il faut tirer des salves courtes et régulières sinon le métal chauffe et se déforme. »

Oui, c'était une bonne équipe avec quelques beaux coups à son actif. Oh ! pas encore des célébrités, mais ça viendrait, c'était à lui, David, de donner le coup de pouce nécessaire, de déclarer un jour : « Fini de mégoter, on s'attaque au gros gâteau » car c'est ainsi que parlent les voyous depuis qu'ils regardent les feuilletons policiers à la télévision.

Habillé comme pour affronter l'hiver il s'arrêta au seuil de l'appartement bleu, avait-il réellement envie de sortir ? Marianne avait déclaré qu'il n'y avait plus rien dans le réfrigérateur, maintenant qu'il était remonté, il fallait bien qu'il recommence à manger. À chier, et à pisser aussi... C'était drôle, en bas on ne pensait jamais à ces choses-là, et on ne s'en portait pas plus mal, preuve qu'il suffit d'un peu de volonté pour se débarrasser des mauvaises habitudes. Ou alors c'est parce qu'on avait moins le temps de s'écouter... de s'ennuyer. Ici, finalement, pisser et chier ça occupait. C'était une espèce de cérémonie, de petite messe intime.

Il descendait l'escalier en s'accrochant d'une main à la rampe. Oui, il avait crâné devant Marianne. En fait le coup avait réussi de justesse, et sans Nadia... Mais il était inutile d'évoquer tout ça avec Marianne, d'ailleurs ce n'était même pas une vraie psychologue, tout juste une infirmière spécialisée recrutée par le musée d'Art moderne, elle essayait d'apprendre dans les livres sans parvenir réellement à donner le change. Elle n'avait pas la foi, elle ne l'aurait jamais. Elle ne pourrait jamais comprendre le mécanisme de la plongée. « Vous parlez trop de la plongée, disait-elle, pas assez de la remontée, or c'est la remontée qui intéresse surtout le musée. C'est elle qui justifie vos droits

d'auteur. C'est elle qui vous permet de « ramener » quelque chose du fond du sommeil. »

David haussa les épaules et grimaça. Il se sentait dolent, les articulations douloureuses. « C'est la pression, pensa-t-il, il aurait fallu mieux respecter les paliers. »

Dehors la rue lui parut affreusement bruyante, lumineuse et encombrée. Il dut faire un effort pour ne pas reculer précipitamment sous le porche.

## ***Le lendemain/ Visite au zoo triste***

Très tôt le matin il se rendit au service de santé du musée d'Art moderne. Il était moins difficile pour lui d'affronter l'extérieur dans le demi-jour de l'aube quand la nuit tachait encore le ciel et les rues de son encre à peine pâlie. Il rasait les murailles, sautant d'une flaque d'ombre à une autre. Chaque fois qu'il devait traverser une zone trop éclairée, il retenait sa respiration sans même en avoir conscience. On accédait au service de santé par l'arrière du bâtiment. Les caves et les anciens ateliers de réfection avaient été réaménagés pour accueillir les œuvres et leurs créateurs. Pour cela il avait fallu faire de la place et l'on avait soldé en vrac les croûtes et les sculptures des maîtres du passé. Brocanteurs et chiffonniers s'étaient ainsi succédé pendant des semaines, emportant dans leurs camions dégingués des toiles de Picasso, de Klee, d'Hartung, vendues pour une bouchée de pain. Qui s'intéressait encore à cette forme d'art totalement dépassée ? Les conservateurs avaient été heureux de voir enfin les écumeurs de poubelles décrocher de leurs mains sales les tableaux poussiéreux que personne ne venait plus contempler depuis longtemps. Même les antiquaires ne se dérangeaient plus quand on les conviait à une liquidation tant ils jugeaient ce moyen d'expression totalement barbare. « De la peinture étalée sur un morceau de toile avec un bâton couronné de poils ! » avait ricané l'un d'eux lors d'un cocktail, « c'est d'un grossier ! Pourquoi pas des excréments barbouillés avec les mains sur une peau de bête ? » David franchit le contrôle en exhibant sa carte tricolore de travailleur artistique et se faufila dans le labyrinthe des couloirs humides conduisant à la zone médicale. Un médecin ensommeillé, aux joues bleuies de barbe, lui fit subir les tests d'usage en bâillant, un mégot mouillé de salive planté

au coin de la bouche. Le dernier encéphalogramme enregistré, David s'éclipsa pour s'enfoncer au cœur du bâtiment. Les corridors aux cloisons rapprochées, au plafond terriblement haut, paraissaient avoir été construits pour des êtres très grands et filiformes. « Des personnages sans épaisseur, songea-t-il. Des silhouettes capables de se glisser dans la fente d'une boîte aux lettres. » Il remonta la galerie à pas lents, se demandant si c'était par là qu'avaient fui les grandes figures peintes des tableaux géants jadis exposés dans la salle d'honneur. Il imaginait sans peine les personnages à deux dimensions se détachant des toiles, enjambant les cadres dorés et s'en allant honteusement, tête basse, luttant contre les courants d'air. C'est par là qu'elles étaient parties pour l'exil, l'oubli, par cette sortie des artistes au bout de laquelle les attendait la terrible lumière du soleil. Une lumière qui allait dévorer leurs couleurs jadis protégées par une pénombre soigneusement étudiée. Elles étaient parties, les unes après les autres, au fur et à mesure que la peinture devenait une activité obsolète, dérisoire, dont se détournait le public. Les paysages, les sacres, les grandes batailles, les descentes de croix, les allégories, s'étaient vidés de leurs sujets, de leurs foules, de leurs nymphes. Seuls les objets, les arbres étaient restés figés sur la toile, trop bêtes pour se rendre compte que leur heure de gloire était passée. Ou trop orgueilleux pour l'envisager. À peine sortis du musée, les figures n'avaient plus su que faire, elles s'étaient mises à tourner en rond, cédant aux poussées des bourrasques. Celles dont le vernis était encore intact avaient bien résisté à la pluie, les autres avaient rapidement commencé à moisir, à se défaire. Pour résister au vent qui soufflait sur l'esplanade, elles s'étaient entortillées autour des bancs, grandes oriflammes claquantes aux jambes nouées. Le soleil s'était alors acharné sur elles, pâlisant leurs couleurs, rôtiissant les vernis, durcissant les fibres des vieilles toiles. Les visages des madones, des christs, des généraux d'Empire, s'étaient doucement effacés, les roses avaient tourné au gris, les pigments épuisés par des siècles de survie s'étaient évanouis. Les yeux, les bouches, s'étaient progressivement estompés et il n'était plus resté sur le parvis que des lambeaux de toile blanche, vaguement

anthropomorphes, qu'on prenait pour des morceaux de bâche arrachés à quelque échafaudage par le vent. Oui, c'est ainsi qu'avaient fini les habitants du musée, les locataires des tableaux célèbres, victimes d'une consommation à laquelle personne n'avait prêté la moindre attention. David avançait pas à pas, comme un voleur qui s'attend d'une minute à l'autre à se retrouver épinglé par le faisceau d'un projecteur. Il frissonnait au moindre bruit, guettant les fantômes des œuvres de jadis. Les spectres ici ne se cachaient pas sous des draps de lit comme leurs ancêtres des romans gothiques, mais sous des toiles peintes. Ils se glissaient derrière une caisse, s'infiltraient dans les déchirures du revêtement mural pour se donner l'illusion d'être toujours suspendus, objets de toutes les attentions...

David s'ébroua pour se débarrasser de la fantasmagorie qui l'envahissait. Il n'y avait aucun fantôme, aucune image errante. Si les cadres étaient vides c'est parce qu'on avait abandonné les toiles exposées à la rapacité naïve des brocanteurs. Rien de plus !

Il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Il n'avait pas le droit de se promener dans cette portion du bâtiment. Ici commençait le secteur de la mise en quarantaine, seuls les vétérinaires pouvaient s'y déplacer en toute liberté.

Au bout du couloir un gros homme boudiné dans une blouse de laborantin plus très propre montait la garde en équilibre sur un tabouret. Il avait croisé les bras sur sa poitrine et se dandinait d'une fesse sur l'autre, essayant vainement de trouver une position confortable. Ses yeux rouges témoignaient qu'il mourait de sommeil et n'aspirait plus qu'à retrouver son lit. C'était sur cette fatigue générale de l'équipe de nuit qu'avait misé David. La relève n'aurait lieu que dans une heure et la longue veille nocturne avait fini par émousser les vigilances. Il devait profiter de ce relâchement.

« Ouais ? » grogna l'homme en découvrant tout à coup le visiteur émergeant du tunnel d'ombre du corridor. « C'est pour quoi ? » David sortit un billet de sa poche, le roula dans le sens de la longueur et s'amusa à souffler dedans comme s'il s'agissait d'une flûte indienne. Le gros le regarda sans faire montre d'impatience. « Hier, dit enfin le jeune homme. On a dû vous

apporter un rêve. Un petit rêve. Sur le coup de vingt heures. Une fille du service de psychologie, avec un chignon et une bouche pincée.

— Ouais, ricana le gros. Cul-de-poule ? C'est comme ça qu'on l'appelle ici. Une fille pas marrante. Sûrement une mal baisée, y a pas que la bouche qu'elle doit crisper. »

Empoignant le registre des entrées, il fit courir son doigt sale sur la colonne. David aplatit le billet et le glissa entre les pages. « Ouais, fit l'homme. Vous y jetez juste un coup d'œil, pas plus, sinon j'aurai des ennuis. C'est le rêve n° 338, il était un peu faible, le toubib de service l'a placé en couveuse. Vous voulez vraiment le voir ? » David essaya de prendre une expression suppliante. Le gardien soupira en se redressant. « J'y comprends rien, maugréa-t-il, vous êtes tous pareils, vous les vendez, et ensuite vous pleurnichez pour venir les regarder. Bon, amenez-vous, je suis forcé de vous accompagner. Si on rencontre quelqu'un je vous présenterai comme mon beau-frère. »

Tirant une clef imposante de sa poche, il déverrouilla la grande porte fermant l'ancienne galerie d'exposition. On avait occulté les fenêtres, installant du même coup une pénombre trouée de rais de soleil où s'agitait une poussière dense et dorée. Sur les piédestaux qui avaient jadis supporté les chefs-d'œuvre de l'art grec, se trouvaient juchées des cages, petites ou grandes. Simples assemblages de grillage ou solides geôles munies de barreaux. D'emblée David identifia l'odeur des rêves. Cette odeur « électrique » si caractéristique des remontées réussies. « Ceux-là vont être vendus aux enchères, marmonna le gardien, ils viennent de sortir de quarantaine. On les a photographiés hier pour le catalogue. Il y en a un ou deux pour qui les millions vont jongler ! » Il continuait à se dandiner, se déplaçant de cage en cage, une vilaine grimace sur le visage. « Je ne comprends pas pourquoi vous voulez tous les regarder, répéta-t-il. Ça n'a pas d'yeux, pas de bouche, rien. Moi je les appelle *les œufs brouillés*, c'est bien trouvé, hein ? Y a comme une ressemblance. J'ai des collègues qui les surnomment "les fausses couches", mais c'est pas correct. » David osait à peine bouger. Comme chaque fois qu'il parvenait à s'infiltrer dans la salle de stockage,



il était frappé de paralysie physique et mentale. « C'est même pas de vrais animaux, grommela le gros homme. Ça pisse pas, ça chie pas. J'ai été gardien de zoo dans le temps, je sais de quoi je parle. Ces trucs-là ça paraît vivant, et on ne sait même pas comment ça peut vivre. Mince ! J'ai nourri des lions, des tigres, fallait pas leur en promettre. La bidoche au bout de la pique ils l'avalent vite fait, mais ça... ? C'est quoi au juste ? On dirait de la chair, de la peau, et en même temps ça n'appartient pas à notre monde. Ça n'a pas de poils, pas d'écailles. Vous savez qu'il y a des collègues qui les piquent pour essayer de les faire crier ? Mais ils ne se plaignent jamais. Qu'est-ce que c'est ?

— Des rêves, murmura David dans un souffle. Des rêves volés au sommeil.

— Des objets volés ? grogna le bonhomme. Tout ça m'a l'air d'un foutu trafic. Si on m'avait dit que je deviendrais préposé aux objets volés ! »

David ne l'écoutait plus. Il était comme ces gosses qu'on amène pour la première fois au jardin zoologique et qui découvrent tout à coup qu'un rhinocéros ce n'est pas seulement un animal rigolo qui porte une corne en équilibre au bout du nez et des culottes de cuir trop grandes pour lui, mais bel et bien quelque chose de vivant, d'énorme, et de monstrueusement impossible. Il n'osait passer la main entre les barreaux de la grande cage, d'ailleurs le gardien aurait probablement retenu son geste, et pourtant il y avait là quelque chose d'incroyablement fragile, une architecture organique (?) à la peau plus fine qu'un pétale. Une sorte d'être indéfinissable, roulé en boule et touchant à peine terre. Des volumes harmonieusement agencés mais sans fonction vitale précise. Cela évoquait une épaule. Une énorme épaule si douce, si fragile, qu'on n'aurait pu l'effleurer du bout des doigts sans la marbrer immédiatement d'hématomes. Un ventre ? Un sein peut-être. Ou bien tout cela à la fois, imbriqué, interchangeable, mais à peine ébauché. Dès qu'on commençait à tourner autour de la cage, les images affluaient, corrigeant sans cesse l'impression première. Non, ce n'était pas un sein, plutôt un ventre, un ventre de jeune fille... ou une joue, une joue rosie par un éclat de soleil... Non, non, c'était un dos. Le dos

merveilleusement lisse d'une femme occupée à sa toilette. C'était... C'était tout et rien à la fois. Des volumes dont la fragilité vous nouait la gorge et suspendait toute ébauche de geste. Une précarité d'existence qui faisait de vous un barbare, un pachyderme aux mouvements gauches et pesants. Un soupir en instance de matérialisation, hésitant encore entre l'existence et la dissolution. « Des œufs brouillés, grommela le gardien. Dire qu'il y a des gens qui passent leur vie en extase devant ces machins-là ! »

David frissonna, mal à l'aise. S'il ressentait toujours le besoin viscéral de voir les rêves auxquels il avait donné naissance, il n'éprouvait pas à leur vue l'extraordinaire exaltation dont parlaient les esthètes. « C'est normal, lui avait déclaré Marianne sans aucun ménagement, les rêveurs ne peuvent tirer aucun plaisir de la contemplation du rêve. La vision de votre corps nu dans un miroir ne vous excite pas sexuellement, n'est-ce pas ? Eh bien, il en va de même pour les rêves que vous avez matérialisés. D'autres en tireront un plaisir certain, mais entre vous et votre rêve, il existera toujours une sorte de tabou de l'inceste. Vous comprenez ce que j'essaye de vous expliquer ? » Oui, il comprenait, il était comme ces mineurs qui extraient l'or au fond de la terre pour le compte d'une grande compagnie. Il travaillait, d'autres caressaient les lingots...

« Le vôtre est beaucoup plus petit, dit le gardien en le tirant par la manche. Et puis il n'a pas encore passé tous les tests. Si ça se trouve il crèvera avant d'être mis dans le commerce. »

Il disait cela sans méchanceté, plutôt en homme habitué aux ruades vicieuses de l'existence. Poussant David avec familiarité, il le fit pénétrer dans une pièce où bourdonnaient des couveuses. Il régnait là une touffeur de serre qui vous faisait immédiatement venir la sueur au front. Comme partout ailleurs la luminosité était réduite au strict nécessaire et il était difficile de se faire une idée exacte de ce qu'on avait entreposé au sein des incubateurs. Le gros homme lut la fiche et entreprit de s'orienter au milieu des travées. « C'est là, chuchota-t-il, le vétérinaire ne lui a pas encore injecté tous les vaccins. » David se pencha vers la cloche de verre d'où s'élevait un halo de moiteur. La quarantaine obligatoire était une épreuve terrible

pour la plupart des rêves. Beaucoup d'entre eux ne résistaient pas aux multiples injections et prélèvements que les garçons bouchers du laboratoire se croyaient forcés de leur infliger. « On ne sait jamais », énonçait doctement Marianne chaque fois que David laissait éclater son indignation. « Les rêves sortent directement du sommeil, ils pourraient véhiculer la maladie du même nom. On a observé quelques cas troublants de ralentissement des fonctions organiques chez des collectionneurs qui passaient de nombreuses heures à contempler leurs acquisitions. Oui, des cas d'autohypnose et de perte de mémoire. Les rêves ne sont pas aussi inoffensifs que vous le prétendez, il convient d'être très prudent. » Être prudent c'était piquer cette peau merveilleuse avec de longues aiguilles, l'entailler à l'aide de fins scalpels, scarifier ces organismes jusqu'à ce qu'ils finissent par se ratatiner et se dissoudre. « S'il crève avant d'avoir franchi les portes du labo, demanda le gardien, ça vous rapporte quand même quelque chose ?

— La prime de création, répondit machinalement David, c'est pas grand-chose, ça permet juste d'attendre la prochaine plongée.

— Et s'il est vendu aux enchères ?

— Dix pour cent du prix obtenu. »

Le gros homme fronça les sourcils et se pencha sur la couveuse. « Il est pas bien gros, observa-t-il, c'est pas avec ça que vous deviendrez riche. C'est un truc pour petits épargnants. Ma belle-sœur qui est charcutière est folle de ce genre de machins, elle en colle sur toutes ses cheminées. »

David battit des paupières, mais la buée qui couvrait intérieurement la cloche l'empêchait de bien distinguer les contours du rêve. Il se rappelait les deux sacs de pierres non taillées qu'il avait tirés du coffre, en bas dans la bijouterie, et le crissement des diamants bruts contre sa poitrine... cela c'était l'image symbole qui permettait de focaliser l'énergie captatrice du rêveur. Une sorte de cible fictive sur laquelle on se concentrait avant de lancer son filet. Au fond de la couveuse il y avait quelque chose de rose et de rebondi aux courbes douces et molles. Un petit magot chinois peut-être, une sphère énigmatique et béate d'où émanait une sorte de satisfaction

harmonieuse, de rayonnement apaisant. Non, ce n'était pas ça du tout, plutôt... Oh ! À quoi bon ? On n'arrivait jamais à décrire les ectoplasmes oniriques de toute façon. Personne ne les voyait de la même manière. Un bouddha ? Rond, élastique. Un chat nu, dormant en boule, un... Zut ! Fallait-il voir un lien quelconque entre sa morphologie et l'image symbolique des sacs arrachés au coffre ? Les psychologues refusaient tout rapprochement, mais les psychologues raisonnaient sur des théories, des rapports cliniques, pas un seul d'entre eux n'était capable de plonger au fond du sommeil pour en ramener quelque chose de solide, de... vivant. Aucun d'entre eux n'avait *le pouvoir*, et c'était cela même qui les rendait hargneux. Cette jalousie impuissante. « Allez, venez, ordonna le gardien, faut pas traîner sinon on va se faire pincer. Vous l'avez vu maintenant, et ça vous a rapporté quoi ? C'est pas comme si c'était un enfant... Si ? Vous avez l'air d'un jeune papa qui s'en vient lorgner sa progéniture en cachette de sa femme, c'est bizarre vous trouvez pas ? Vous z'êtes pas tout à fait normaux, vous les médiums. Vous prétendrez pas le contraire ! » David ne prétendit rien. Il pensait au petit rêve prisonnier de sa couveuse. « Ne dites pas *rêve*, soulignait Marianne chaque fois qu'il employait ce terme. C'est une définition impropre et stupidement sentimentale. Il ne s'agit pas d'un rêve mais d'une production ectoplasmique matérialisée par un médium endormi à partir d'une image onirique hantant son cerveau. Le rêve vous a permis de créer cet *objet* en stimulant votre imagination, c'est tout. » Était-ce vraiment tout ? David n'en croyait rien. Les *objets* étaient découpés dans la peau du rêve, ils étaient pour lui la preuve qu'en bas la chair des femmes était plus douce que partout ailleurs. La chair des femmes... et celle de Nadia. Surtout celle de Nadia.

« Et ne revenez pas avant un moment, hein ? » lui souffla le gros homme en le raccompagnant à la sortie, « moi je crois que ça ne vous fait pas de bien. Dites-vous que c'est comme un gosse mal formé que vous seriez forcé d'abandonner à l'Assistance. Finalement c'est mieux comme ça, non ? »

## ***L'après-midi/ Promenade dans les déserts antiseptiques***

En quittant le musée, David prit conscience qu'on était dimanche, jour qui, dans son esprit, était depuis longtemps associé à des pratiques comme les visites rituelles aux cimetières, aux hôpitaux ou aux jardins publics peuplés de retraités prenant le soleil. Âgé d'une dizaine d'années, il avait décrété un beau matin que le mot *dimanche* signifiait en langage crypté « jour des morts » parce que les rues vides semblaient témoigner d'une embolie soudaine de la cité, parce que les boutiques se cadenassaient derrière leur rideau de fer, parce que les rares survivants qu'on croisait çà et là avançaient d'une démarche de convalescent fort différente de celle qui, en semaine, les faisait galoper vers les bouches de métro comme si une alerte aérienne les poussait soudain à chercher refuge dans les souterrains ferroviaires. David détestait le dimanche, jour de langueur anémiée où les rues paraissaient soudain manquer de sang, ne plus charrier que de rares automobiles, ou pis encore : des vélos.

Il erra sur l'esplanade. Par bonheur il ne faisait pas très beau et la ville restait enveloppée d'un vague brouillard qui rendait ses angles supportables. Il décida de marcher jusqu'à la clinique où l'on soignait les rêveurs victimes d'accidents du travail. L'établissement se tenait de l'autre côté du pont, dans l'enceinte de l'ancien dépôt des marbres où les sculpteurs venaient jadis chercher la matière première de leurs œuvres : les blocs de pierre extraits des carrières d'État. On avait sommairement aménagé la grande salle du rez-de-chaussée, la subdivisant à l'aide de paravents et de rideaux coulissant sur d'immenses tringles comme dans les hospices du Moyen Âge. C'était une installation « provisoire » qui s'éternisait depuis plusieurs

années. Au ministère des Affaires culturelles personne ne se souciait vraiment des plongeurs hors d'usage dont les maux étranges désespéraient le corps médical et agaçaient profondément les médecins.

David traversa le pont, déjeuna dans un bistrot étroit comme une loge de concierge où un gros homme cuisinait une énorme soupe à l'oignon sur un petit réchaud. Il essayait de ne pas trop penser à la salle de quarantaine vétérinaire et à son rêve prisonnier de sa couveuse moite. Il se demanda s'il ne serait pas possible de graisser la patte au gardien pour obtenir qu'il veille personnellement sur la croissance de la petite chose trop faible achevant de s'épanouir sous la cloche de verre. Ne pourrait-on pas lui épargner un certain nombre de tests en cachant sa fiche... ou en la falsifiant ? Cela coûterait cher, bien sûr, mais David se répétait que la survie de son œuvre était à ce prix. Ses derniers rêves étaient morts durant la période de quarantaine, empoisonnés par des vétérinaires à la main lourde qui croyaient encore travailler sur des chevaux de labour et vaccinaient les rêves comme on pique un hippopotame.

Il lapa sa soupe en remâchant cette idée, but deux bols d'un café noir très sucré, et prit le chemin du dépôt des marbres. La vaste cour du bâtiment était encore encombrée de blocs inutiles que personne ne viendrait plus chercher désormais, et ces masses salies par les pluies avaient fini par constituer une sorte de chaîne montagneuse en réduction solidement enracinée dans la boue du sol. La grille à peine poussée, on se trouvait jeté dans ce labyrinthe de mégalithes abandonnés sur lesquels les pigeons fientaient d'abondance. C'était comme un jardin de pierre, une cathédrale païenne de blocs dressés vers le ciel. Les restes d'un désastre inconnu, effacé des mémoires. En déambulant au milieu de ces menhirs oubliés, David finissait par se persuader qu'il traversait les ruines d'une cité bombardée dont ne subsistaient plus que les assises. L'énormité des blocs l'effrayait un peu et il pressait toujours le pas sur la fin du parcours pour sortir plus vite de cette enclave étouffante. En pénétrant dans le bâtiment il montra sa carte à un infirmier maussade qui lui fit signe de continuer en étouffant un bâillement. « Je viens voir Soler Mahus, précisa David, on ne l'a pas changé de place ? »

L'infirmier leva les yeux au ciel comme si on lui posait une question particulièrement idiote et se replongea dans son journal. David hésita au seuil de la salle ; au labyrinthe de pierre succédait un dédale de rideaux frissonnant dans les courants d'air. C'était comme si l'on venait de mettre à sécher une gigantesque lessive... ou les voiles d'un navire. David parcourut du regard l'étendue des pièces de toile, essayant de reconnaître en elles une misaine, un foc... Il s'ébroua. Il ne s'agissait pas de voiles mais de simples rideaux épais et rêches sur lesquels on avait peint des numéros permettant de s'orienter. Quand perdrait-il cette fâcheuse manie de toujours voir les choses derrière les choses ?

Une fois par semaine il venait voir Soler Mahus, un vieux plongeur victime d'un grave accident de décompression et dont le cerveau se détériorait au fil des mois. C'était un homme prématurément blanchi, dont l'alitement prolongé avait fait fondre les muscles, réduisant son corps à une épure squelettique emballée dans la cellophane d'une peau qu'un rien déchirait. David n'avait rien à lui dire, mais Soler aimait monologuer devant un auditeur complaisant. L'accident l'avait privé de son pouvoir et il ne faisait plus rien pour lutter contre la maladie. Les médecins le visitaient irrégulièrement, ne sachant quel remède prescrire, et se contentant de le bourrer de calmants en attendant que son électroencéphalogramme devienne tout à fait plat.

David remonta la travée centrale. Le pavé usé, poreux, avait été aspergé d'un désinfectant laiteux qui stagnait encore dans les fissures des dalles. Après s'être trompé à deux reprises il trouva enfin la cellule de Soler dont il écarta le rideau. Le vieil homme n'eut pas un geste, pas un clin d'œil pour saluer son entrée. Depuis deux mois les muscles de son visage étaient presque paralysés et il parlait d'une curieuse voix de ventriloque, sans remuer les lèvres. Dès que David se fut assis à son chevet il reprit son soliloque, comme si le jeune homme ne s'était absenté qu'une minute. Mais peut-être ne percevait-il plus l'écoulement du temps et croyait-il que son visiteur n'avait fait que se lever pour aller aux toilettes ?

« Je t'ai raconté mon safari au Bengale ? murmura-t-il sans que son visage trahisse la moindre expression. C'était le prince de Rajahpour qui l'avait commandé. Douze éléphants, une armée de rabatteurs. Le tigre c'était un gros mâle mangeur d'enfants qui ravageait les villages de la contrée. On essayait de le coincer depuis un an mais c'était une bête vicieuse, sacrément maligne, orange comme une flamme, avec des zébrures de camouflage qui le rendait indétectable à l'œil nu. Mais son haleine était atroce et... »

David n'écoutait pas vraiment. L'imaginaire de Soler ne recoupait pas ses propres fantasmes mais il savait que chaque rêveur hantait son propre territoire. Soler Mahus avait été nourri durant sa jeunesse de récits d'aventures et de grandes chasses. Lui aussi avait jadis possédé une bibliothèque emplies de fascicules à deux sous. À partir de ces souvenirs livresques il avait bâti un monde constitué de jungles et de fleuves gigantesques partageant par le milieu des pays brûlés de soleil, de savanes, de déserts dévorants, à travers lesquels il traquait des bêtes fantastiques, des animaux de légende dont les peuplades primitives se racontaient les exactions avec des chuchotements craintifs. Mahus traquait le rhinocéros blanc, le gorille blanc, le tigre blanc... des bêtes fantomatiques réduites à un seul et unique exemplaire. Des fauves dont la blancheur de neige contrastait bizarrement avec le vert des forêts gluantes de sève. *En bas*, il avait été un grand chasseur bardé de cartouchières, coiffé d'un chapeau en peau de python. Un redoutable coureur de savane qui fabriquait lui-même ses cartouches et dont la devise – quel que soit l'adversaire – restait « Mes enfants, ne tirez que lorsque vous leur verrez le blanc de l'œil ! ». Il avait fait front aux pires prédateurs, foudroyé à bout portant des éléphants rendus fous par une sagaie empoisonnée. Il avait eu toutes les maladies des tropiques, toutes les fièvres, toutes les véroles. Il avait mangé de la quinine à pleines poignées, recousu ses blessures de sa propre main. Son corps (son corps d'en bas) n'était qu'un tissu de cicatrices, une anatomie affreusement ravaudée qu'aucune femme blanche ne pouvait contempler sans aussitôt se cacher les yeux. Seules les négresses léchaient ses plaies du bout de la langue, sachant



qu'elles témoignaient d'un courage indomptable et faisaient de lui un grand guerrier. Mais Soler se souciait peu des femmes. Il allait et venait, se satisfaisait le temps d'une halte d'une vierge offerte par un roitelet indigène, puis redevenait le chasseur ascétique des traques interminables. Le moine au fusil chargé de balles sciées en croix. Il cherchait la bête blanche, celle qu'il lui fallait abattre à tout prix et charger sur son dos s'il voulait remonter avec un trophée...

« Je t'ai raconté l'histoire du lion de Magombo ? Et celle de la panthère de Fijaya ? » Ses monologues commençaient toujours de la même façon. Il n'attendait pas de réponse et entamait aussitôt son récit, interminable, compliqué, plein de retours en arrière et de contradictions. Il lui arrivait de chasser avec succès le tigre en Afrique, sans que cela lui pose le moindre problème de vraisemblance.

« Et le safari du Rajah de Shaka-Kandarec ? Et la grande tuerie des gorilles fous ? Et l'histoire du léopard aux griffes d'or ? »... des histoires, tant d'histoires. En bas il était Majo-Monko, Celui-qui-tue-comme-l'éclair. Il avait ses amis, son chef porteur : Némayo, un prince des savanes, seul survivant d'une tribu anéantie par une terrible querelle intestine. Némayo, un athlète long comme une sagaie, au visage scarifié, au corps couvert de tatouages hermétiques. Némayo connaissait tous les repaires des bêtes légendaires, ne se laissait effrayer par aucun tabou ; il restait là, seul, fidèle, quand toute la troupe des porteurs se débandait dans la nature au premier rugissement.

« Petit, chuchotait Soler. J'étais heureux en bas. Je traquais les bêtes blanches, c'était dur, parfois terrible, mais c'était la vie, la vraie vie, tu comprends ? »

David comprenait, Soler avait été longtemps emballleur au sous-sol d'un grand magasin, cachant son pouvoir par peur des persécutions. La mode l'avait délivré de cet enfer, faisant de lui une vedette du jour au lendemain. Les bêtes blanches... Il en avait tué beaucoup. Des gorilles monstrueux, plus hauts que des arbres, et qui, une fois ramenés à la surface, étaient devenus de magnifiques œuvres d'art. Des ectoplasmes oniriques (comme disaient les psychologues) d'un volume suffisant pour être exposés sur une place publique. Car Soler rêvait grand,

majestueux. Il avait été dix ans durant l'enfant chéri de tous les musées et de tous les collectionneurs. Ses rêves étaient trop charnus, trop charpentés pour avoir quelque chose à redouter de la mise en quarantaine. À son seul nom les enchères s'envolaient, les acheteurs devenaient frénétiques...

« Je m'ennuyais à la surface, répétait-il sans cesse, en haut tout était moche, laid. Ma vraie existence se trouvait en bas. Tu comprends ce que je veux dire toi, tu es comme moi. Et puis dès que je m'attardais trop en surface les choses se détérioraient dans mon Afrique personnelle, les tribus se battaient, les braconniers massacraient le gibier à la mitraille. Némayo me disait : « Tu ne dois pas t'en aller, patron. Dès que tu remontes le malheur s'abat sur nous, tout se met à aller de travers, les épidémies ravagent la savane. » Et puis ça me tuait de ne pas avoir de leurs nouvelles. Tu as aussi cette impression-là, n'est-ce pas ? L'envie subite de leur passer un coup de fil. Parfois j'ouvrais machinalement ma boîte aux lettres avec l'espoir d'y découvrir une enveloppe terreuse, salie, chiffonnée, portant le timbre de la poste africaine. Mais il n'y avait jamais rien. Ils ne peuvent pas nous écrire. C'est ça qui est terrible : cet exil. Ma santé se détériorait, les médecins voulaient m'empêcher de plonger. Ils disaient : « Vous restez trop longtemps en bas, monsieur Mahus, c'est mauvais pour le cerveau. Il faut restreindre vos incursions dans le rêve, votre dernier scanner n'est pas très bon, il y a des ombres... » Je me foutais de leurs ombres. Je leur répondais : « Mais c'est le bordel dès que j'ai le dos tourné, on voit bien que vous ne connaissez pas les colonies. Il y a cette tribu ; les Mongo-Mongo, des cannibales qui descendent des montagnes et razzient les enfants parce qu'ils sont plus tendres que les animaux. Tout le monde a peur d'eux sauf moi, sauf moi et Némayo. Mais Némayo ne fera rien si je ne suis pas là, ces grands sauvages sont d'un fatalisme indescriptible... » Je parlais en pure perte. Ils m'ont donné des médicaments qui empêchaient de rêver. Des trucs qui vous remplissaient la cervelle de plomb, de ciment, et qui vous faisaient tomber au fond d'un sommeil désertique, sans image, un sommeil de plante... Oui, les salades doivent dormir comme ça, et les choux aussi. Et les pommes de terre. Un sommeil de

crétin. Ne les laisse jamais te droguer, petit ! Jamais ! Même s'ils te racontent que tu es malade, même s'ils te disent que tu as le syndrome du scaphandrier. C'est comme ça qu'ils appellent le besoin de redescendre. Ils prétendent que les plongeurs accros souhaitent en réalité s'endormir au fond et ne jamais remonter. Des conneries. Des jalousies. »

Par moments il s'interrompait pour reposer les muscles de sa gorge. On le croyait endormi, vaincu par la fatigue, mais il reprenait bientôt son discours, maudissant médecins et psychologues.

« Les médicaments sont des poisons. Quand j'ai plongé à nouveau, après un an de cure, j'ai été terrifié par ce qui m'attendait en bas. Les médicaments avaient empoisonné les fleuves, les plantes. Les bêtes avaient crevé. Au fond du Pandaya on voyait passer les crocodiles le ventre en l'air. Même les vautours refusaient de manger la charogne des hippopotames décomposés. La jungle entière était pourrie, intoxiquée par les calmants. Némayo faisait peine à voir. Je l'ai trouvé installé au sommet d'une colline. Quand j'ai voulu l'approcher il m'a jeté des pierres. Il avait la lèpre. La lèpre des tranquillisants. Il avait mangé la chair avariée du rêve, et il s'était mis à pourrir lui aussi. Il pleurait, cachant son visage mutilé sous une peau de zèbre. « Les bêtes blanches sont mortes les premières, sanglotait-il, et leurs carcasses ont infecté toute la jungle. La terre s'est décomposée. Tu es parti trop longtemps, il fallait revenir, patron. Dès que tu n'es plus là, nous nous affaiblissons, nos corps deviennent débiles, ils ne sont plus capables de se défendre contre la maladie. Le découragement nous prend, et la lassitude. Nous restons inertes, vautrés sur le sol à fixer le ciel en espérant t'y apercevoir. Les hommes ne font plus l'amour aux femmes, et les fauves n'ont plus assez d'appétit pour dévorer les proies, et l'herbe n'a plus la force de pousser, et les fruits viennent sans chair et sans saveur. C'est toi qui nous donnes la volonté de vivre, seulement toi. Pourquoi es-tu resté si longtemps là-haut, à la surface ? T'y offre-t-on de plus belles femmes ? As-tu droit à de meilleures parts de chasse ? Le tabac y est-il plus parfumé ? » C'était un sauvage, petit, mais son désarroi faisait peine à voir. Je lui ai dit : « Je vais rester,

Némayo, et tu guériras, et la terre guérira, et tout sera comme avant », mais il a continué de pleurer. Il a dit : « C'est trop tard, toutes les bêtes blanches sont mortes, le malheur est sur nous, et même les fillettes ne naissent plus vierges. »

« Je me suis enfoncé dans la jungle avec mon fidèle Gambler-Wimbley à canons superposés, de la mitraille plein les cartouchières et des vivres pour une semaine, mais il avait raison, les bêtes blanches étaient mortes, et leurs cadavres imprégnaient la terre comme une gelée pourrissante. Une neige gluante, tu imagines cela ? De la neige comme de la guimauve. C'est tout ce qu'il restait des bêtes fabuleuses. Alors j'ai eu si peur que le cauchemar m'a arraché au rêve et que je suis remonté à la verticale, sans respecter les paliers de décompression. J'ai cru que ma tête et mes poumons éclataient. J'ai bien essayé de me retenir aux arbres, aux roches des montagnes, mais le cauchemar avait fait son office, me forçant à remonter. J'ai crevé la surface en hurlant.

« À l'hôpital ils ont dit que j'avais un épanchement de sang dans l'un des lobes cervicaux, que des vaisseaux avaient explosé. Je leur criais : « C'est parce que je suis remonté trop vite », ils répondaient : « C'est le surmenage. » C'est peu de temps après que mon cerveau a commencé à durcir. Je sais que c'est à cause des drogues, des médicaments. Les rêves morts se sont racornis, desséchés à l'intérieur de ma tête. Les cadavres de Némayo et des autres ont ossifié ma cervelle. Ils sont là, je les sens. Ils pèsent de plus en plus lourd, ils tirent ma nuque au fond de l'oreiller. Ce n'est pas une tumeur, c'est un pays mort, une jungle avec ses animaux, ses tribus. C'est tout le monde d'en bas qui s'est nécrosé, avec ses fleuves empoisonnés par les tranquillisants. Ne te laisse jamais soigner, jamais. S'ils te donnent des drogues, crache-les. Ils prétendent vouloir nous guérir mais en réalité ils font la guerre à notre peuple, à notre terre. Une guerre infecte dont tu n'aperçois pas les dommages tout de suite. Si tu as en bas des gens qui te sont chers, protège-les. Ne fais pas la même connerie que moi. »

Chaque fois que Soler se taisait, David ne pouvait s'empêcher de regarder la tête du malade profondément enfoncée dans l'oreiller. On disait que le cerveau des rêveurs victimes du mal

des caissons se calcifiait progressivement, prenant l'aspect de la porcelaine. Un jour Marianne avait tenu à lui montrer un échantillon de cervelle pathologique flottant dans un bocal pour le persuader de la réalité des risques qu'il encourait en s'obstinant à accorder trop d'importance au monde onirique. « On dirait un fragment de soupière », avait-il ricané en essayant de faire bonne figure, mais ce cerveau durci se cognant aux parois du bocal avec un bruit d'assiettes entrechoquées l'avait terrifié.

« Il aurait fallu qu'ils m'écrivent, marmonnait Soler, qu'ils me préviennent de ce qui se passait en bas. Mais Némayo ne connaissait pas la langue des Blancs. Il a peut-être essayé de m'appeler au moyen du tam-tam ? J'ai sûrement confondu les battements de mon cœur avec le roulement des tambours de jungle. Ah ! j'aurais dû faire davantage attention. C'est ça qui est terrible. Cet exil. Cette impossibilité d'entretenir un semblant de dialogue... »

David se leva lentement. Une infirmière venait d'écarter le rideau et de lui faire signe que c'était l'heure des soins. Quels soins prodiguait-on à un homme dont le cerveau se changeait en porcelaine ?

Il s'éloigna doucement sans que Soler Mahus lui adressât le moindre au revoir. « Et maintenant je ne peux plus retourner en bas, lui avait déclaré une fois le vieil homme. Quand j'essaye de plonger je ne distingue qu'un trou noir sans fond, et qui me fait peur. Alors le vertige me prend et je reste assis au bord de mon plongeoir, dans la réalité. »

David quitta le dépôt des marbres en fixant la pointe de ses chaussures pour ne rien voir des blocs enlisés. En rentrant chez lui il ouvrit machinalement la boîte aux lettres pour s'assurer que Nadia ne lui avait pas écrit. Il referma aussitôt le casier en se disant que c'était idiot.

Oui, effectivement, c'était idiot... mais il n'avait pu s'en empêcher.

## ***Les jours suivants (?)/ La farine du rêve***

Il fallait manger. Dans la cuisine le grand réfrigérateur dévasté par le passage de Marianne béait comme une armoire vide. David qui le remplissait chaque fois que la jeune femme devait l'assister dans une plongée restait stupéfié par le formidable appétit dont faisait preuve la psychologue. Comment un corps si sec, où les veines et les tendons dessinaient des arborescences qu'un aveugle aurait pu lire du doigt comme une planche d'anatomie en braille, parvenait-il à engloutir une telle quantité de nourriture sans prendre un gramme de graisse ? Car David était bien certain que, nue, Marianne devait offrir le spectacle d'une nonne confite en macérations. Une chair dure, réduite au minimum, une chair de machine conçue pour assurer un travail précis. Des muscles secs enroulés serrés sur les bâtons des os, le tout emballé dans une peau cousue au plus juste, costume étriqué taillé par un couturier avaricieux rognant sur la matière première, David, lui, se défiait des aliments cadavériques. La viande rouge, le poisson, la chair blême des volailles, lui faisaient horreur. Le plus souvent il se nourrissait de tartines et de café au lait. Il avait empli ses placards d'un nombre prodigieux de sacs de café aux arômes délicats ou violents. Dans son réfrigérateur il conservait une motte de beurre d'un jaune d'or ancien dont il détachait de fins copeaux au moyen d'un petit fil de fer relié à deux morceaux de bois. Il s'attablait comme pour une cérémonie, usant d'un gros bol paysan, épais, lourd, au vernis craquelé. Son grand plaisir consistait à couper le pain à l'aide d'un couteau plus tranchant qu'un rasoir. Il aimait voir tomber les tartines, il aimait entendre crisser et craquer la croûte. D'abord la lame peinait sur cette gangue brunie, puis l'obstacle cédait et l'on plongeait dans la divine moelle de la mie, serrée, spongieuse. Sérieux

comme un spécialiste, il exigeait des tartines qu'elles aient la densité d'une éponge, qu'elles soient capables d'absorber une grande quantité de liquide. Il détestait par-dessus tout les mies pleines de trous, trop tourmentées par l'effervescence de la levure. À peine mouillée cette chair se changeait en charpie, ne tenait pas à la bouche. Deux coups de dents la délitait, l'anéantissant alors qu'on n'en était encore qu'aux prémices du plaisir. Grand prêtre des petits déjeuners, David observait un rituel à la fois gourmand et austère, bannissant la confiture, les croissants ou les brioches, qui pour lui représentaient la pointe extrême d'un sybaritisme dépravé, décadent. Un temps il avait essayé de faire lui-même son pain, obéissant en cela à l'étrange obstination qui le poussait à vivre en autarcie, en dépendant le moins possible des autres. La fermentation des levures lui avait posé trop de problèmes et il s'était vu contraint de renoncer. Cela l'avait d'abord contrarié car il avait beaucoup de mal à se procurer chez les boulangers un pain conforme à ses souhaits. Aujourd'hui les gens se contentaient de n'importe quel sous-produit et le fournil de jadis s'était transformé en usine automatisée où la main de l'artisan, à peine tachée de farine, se contentait désormais d'appuyer sur des boutons. Il errait de boutique en boutique, maussade, désespérant de découvrir ce pain éponge qui constituait son unique nourriture, quand il avait rencontré Mme Antonine.

Antonine était rose et dodue. Charcutière on l'aurait crue nourrie de jambon parisien, boulangère on était forcément conduit à comparer sa peau à la pâte d'amande de ses gâteaux. Antonine régnait sur une boutique bleu et doré, que l'haleine des fours emplissait d'un parfum de levain chaud. Elle était veuve. Veuve, petite, avec des épaules de lutteuse qui, s'étant détournée des rings, laissait le muscle s'enrober doucement. Tout de suite David l'avait imaginée, se battant à mains nues avec la pâte crue, collante, rebelle. Il savait que le pétrissage réclamait une grande force physique et vous faisait rapidement des bras d'acier. Antonine était une guerrière des fournils qui se laissait grossir pour ne pas effrayer ses clients. Elle portait son embonpoint comme un déguisement aimable mais un seul de ses coups aurait terrassé un chien hargneux. Ses mitrons la

craignaient et on disait qu'elle n'hésitait pas à battre son pâtissier. Lorsqu'on contestait son autorité, elle se dressait au-dessus de la cuve, terrible, la figure disparaissant sous la farine, et vous expédiait en plein visage une boule de pâte crue, collante, qui vous coupait la respiration et menaçait de vous étouffer. Antonine sentait la farine, David s'en était aperçu la première fois qu'elle l'avait entraîné dans son lit. Son corps en était comme entièrement poudré et glissait sous la main avec quelque chose de soyeux, de talqué. Elle aurait pu broyer David entre ses bras de lutteuse, mais elle se laissait faire, s'abandonnant à la dérive, se laissant malaxer avec docilité. « Je veux que tu me pétrisses, disait-elle, vas-y. Sers-toi de tes doigts. » David obéissait, s'emparant avec délices de ses gros seins blancs, de son ventre épais. Il la malaxait comme si au terme de cette opération elle allait changer de forme, renaître sous un autre aspect. Antonine avait la peau laiteuse, les cheveux blonds. Par une inexplicable coquetterie elle se rasait le pubis. Elle partageait avec son amant la passion des petits déjeuners. Comme lui, elle détestait les gâteaux, les crèmes, les glaçages, les fruits confits, leur préférant la noblesse austère d'un pain de campagne et d'un beurre additionné de sel de mer. Dans le minuscule appartement qui dominait la boutique elle confectionnait un café à l'ancienne, à la manière de sa mère. « Un café passé à la chaussette », terriblement fort, qui après deux bols vous abattait en travers du lit, le cœur bondissant à l'intérieur de la poitrine. « Tu es mon artiste », roucoulait-elle niaisement en coupant d'épaisses tartines dans le pain qu'elle avait spécialement confectionné pour David. Celui-ci aimait la prendre au-dessus de la boutique brûlante, dans l'odeur des fournées, quand la chaleur exaltait le parfum de la levure et le mêlait à celui du sexe de la boulangère. « Il n'y a que moi qui sache faire le pain que tu aimes, murmurait-elle, sans moi tu mourrais de faim. »

Elle avait un peu raison, car en dehors de ses éternels petits déjeuners David n'arrivait qu'à avaler un peu de soupe. « À la campagne la soupe fait partie du petit déjeuner », lui assurait Antonine, essayant de lui démontrer par là qu'il ne dérogeait nullement à son étrange éthique en acceptant cette nourriture.



Elle adorait le servir au lit, tapoter ses oreillers, déposer le grand plateau de bois brut sur ses genoux. Elle s'asseyait ensuite au pied de la couche et beurrerait les tartines avec religiosité, grosse geisha aux gestes étonnamment gracieux. David se gavait, mordant dans la mie spongieuse, gorgée de café au lait. Ensuite ils faisaient à nouveau l'amour au milieu des miettes et Antonine jouissait avec un petit glapisement gracieux car cette femme au corps plantureux était fort discrète dans l'expression de son plaisir. Elle jappait, le nez enfoncé dans l'épaule de David, pétrissant la laine du matelas entre ses doigts courts. Échoué sur le ventre de sa maîtresse, David s'endormait alors d'un sommeil superficiel tandis que la chaleur du fournil en éruption traversait le plancher, menaçant de les cuire tous les deux.

Quand elle ne vendait pas de pain Antonine collectionnait les rêves. David avait découvert cette passion la première fois qu'elle l'avait fait monter à l'appartement. Sur la cheminée de l'étroit salon il avait soudain aperçu l'une de ses dernières œuvres. Un rêve de moyenne importance qui avait connu un succès d'estime lors des enchères. Antonine était une fervente collectionneuse, dès qu'une exposition était annoncée elle en commandait le catalogue et s'absorbait des heures durant dans la contemplation des œuvres proposées. Ce goût pour l'art l'empêchait de faire des économies, mais elle ne s'en plaignait pas. Le premier soir, prenant David par la main, elle lui avait fait parcourir toutes les pièces, lui montrant les rêves amassés sur les étagères et les commodes comme des bibelots. Les ectoplasmes montés sur socle numéroté, comme le voulait la loi, avaient quelque chose d'un peu mièvre au milieu de cet ameublement où fleurissaient la dentelle, les napperons et les abat-jour roses à pompons. « Celui-là est de toi également ! » claironnait Antonine en virevoltant. « Et celui-là ! » David s'était senti gêné. Un instant il eut l'impression d'être un mari longtemps absent devant lequel sa femme fait défiler une progéniture qu'il n'est plus capable de reconnaître comme vraiment sienne. « Celui-là est de toi. » Oui, on aurait dit qu'elle faisait le tri dans la couvée. « Celui-là est de toi, mais celui-ci du facteur... » Elle étalait ses infidélités avec un petit sourire navré.

« Tu vois, murmura-t-elle à la fin de la visite, on pourrait presque dire que je suis une de tes fans. » David bredouilla quelque chose d'incompréhensible. Il se rappelait parfaitement les circonstances qui avaient présidé à la capture de chacun des rêves exposés. Celui-là, sur la cheminée près de la petite bergère en céramique maternant un mouton à nœud rose, il avait fallu le conquérir de haute lutte. Nadia avait été blessée à la cuisse par le vigile sorti de l'arrière-boutique, et David avait dû la porter sur ses épaules tandis que Jorgo couvrait leur retraite en arrosant la devanture au fusil à pompe. Oui, il avait encore dans les oreilles le vacarme effroyable des explosions. Il voyait les grosses douilles jaunes éjectées par la culasse rebondir sur la carrosserie de la voiture. Et cet autre, niché contre une boîte en coquillages où un pinceau laborieux avait tracé l'inscription *souvenir de Sainte-Amine*. Celui-là il avait fallu l'extraire d'un coffre piégé crachant des jets d'acide. David conservait l'image du blouson de Nadia, grésillant sous la morsure du liquide corrosif...

« Je dépense sans compter, expliquait Antonine. Au début j'avais peur de lever la main aux enchères, j'avais l'impression que tout le monde me regardait, maintenant je n'hésite plus. Je suis tellement bien depuis qu'ils sont là, sur mes étagères, comme des petits soldats qui veilleraient sur moi. Tu ne peux pas savoir les cauchemars que j'avais avant, les insomnies, les réveils en sursaut. Et puis l'angoisse, là, entre les seins, comme un poing qui vous empêche de respirer. Je dormais mal, je n'arrivais plus à faire de jolis rêves comme lorsque j'étais jeune fille. J'avais même peur d'aller me coucher, je tournais autour du lit en inventant mille prétextes pour retarder le moment de me glisser entre les draps. »

Elle racontait la mort de son vieux mari qui l'avait tant effrayée. Victime d'une crise d'apoplexie il était tombé en avant, la tête dans le pétrin et la pâte l'avait étouffé. Par la suite on n'avait pas vraiment réussi à le nettoyer et il avait fallu l'enterrer ainsi, de la pâte à pain plein la moustache et les sourcils. Ça lui donnait l'air d'un clown mal démaquillé. Antonine ne l'avait pas trop pleuré, c'était un vieux mari aux reins fatigués qui lui avait demandé de l'épouser alors qu'elle

traversait une mauvaise passe : elle venait en effet de se casser le poignet au cours d'une rencontre de catch et... Deux semaines après l'enterrement elle avait commencé à être assaillie par des cauchemars affreux. Elle voyait une grosse miche sur la table. Une très grosse miche d'où s'élevait un curieux bruit de grignotement. Quand après beaucoup d'hésitation elle la fendait en deux, elle découvrait la tête du boulanger son mari à l'intérieur du pain, occupée à dévorer toute la mie. Alors elle s'éveillait en hurlant et restait assise dans son lit sans pouvoir retrouver le sommeil.

Cette situation ne pouvait pas durer sans mettre l'existence de son commerce en péril. D'abord méfiante, elle avait acheté un rêve sur les conseils d'une voisine. C'était un bel objet, pas plus grand qu'un bibelot, monté sur un joli socle... mais qui ne signifiait rien. Antonine avait été déconcertée par cet aspect *abstrait* de l'œuvre, et un peu gênée. Elle n'aimait que les choses qu'on pouvait comprendre sans avoir fait d'études. L'art véritable, quoi, pas les prétextes à branlette intellectuelle sur lesquels s'extasiaient les riches. Elle avait hésité, tournant et retournant le bibelot entre ses mains grasses. « Il ne faut pas trop les toucher, lui avait expliqué le vendeur avec une grimace, ça abrège leur temps de vie. » C'était cher, et en plus c'était fragile ! Ah, oui, elle avait hésité.

« Vous avez tort, lui avait chuchoté sa voisine en la poussant du coude, ça vous fera un bien fou. Moi aussi j'étais comme vous au début. Maintenant toute ma pension y passe, mais c'est terminé, plus de somnifères, plus de calmants. Je dors comme un bébé, des nuits de douze heures ! Vous vous rendez compte, à mon âge ! Mes douleurs ne me réveillent plus, je m'allonge et je fonds, comme un sucre. Oui, c'est l'effet que ça fait. On fond, le corps disparaît, le cerveau s'engourdit, c'est comme une béatitude. Les saints et les vraies religieuses – celles d'avant – devaient éprouver quelque chose de semblable. » Antonine s'était laissée fléchir. Dans les revues féminines on parlait des rêves comme de merveilleux régulateurs du tempérament. « Avec quelques bibelots ectoplasmiques soigneusement disposés à proximité de votre chambre à coucher vous bénéficierez d'une véritable cure de jouvence à domicile. Votre

corps s'épanouira, votre peau deviendra plus douce, *vos rides s'effaceront*. » Tout le monde chantait les bienfaits des rêves, et l'on affirmait qu'il n'était point besoin d'acheter d'œuvres d'art coûteuses pour voir sa vie se transformer. Dormir comme un bébé... Antonine n'en demandait pas plus ; se débarrasser de ces affreux cauchemars, de cette tête qu'elle retrouvait chaque nuit au cœur des boules de pain, la bouche pleine de mie. Oh ! si cela continuait elle allait y laisser sa santé, d'ailleurs elle avait maigri et elle n'avait plus envie de rien, pas même de faire l'amour, elle qui par le passé...

Elle aurait préféré que le bibelot soit un véritable objet d'art. Une petite marquise par exemple ; elle n'aimait pas trop les statues grecques, avec leur zizi et leur feuille de vigne. La feuille de vigne c'était bête, et d'abord ça tenait comment ? Avec une ficelle ? Un point de colle ? Un zizi c'est mignon, surtout en marbre, tout rose comme un escargot sans coquille. Les rêves c'était autre chose, on ne savait pas de quel côté les regarder, ça n'avait ni devant ni derrière, chacun y apercevait ce qu'il voulait : l'un une tête d'enfant, l'autre une fleur, le troisième un nuage souriant. Elle avait tout de même acheté l'objet. « Madame commence une collection ? » avait interrogé le vendeur. Alors il y a des règles qu'il faut respecter. » Elle avait dû apprendre les règles. Surtout ne jamais toucher ni caresser les rêves, même si l'envie vous en prenait, car le contact avec les humains abrégait la durée de leur existence, et ils se fanaient plus vite. Naïve, elle avait demandé comment se traduisait ce phénomène, et le vendeur avait baissé la voix pour souffler de manière évasive : « Oh ! c'est un peu comme les fleurs. Sans danger. Vous n'aurez qu'à regarder dans le mode d'emploi. » Elle avait ramené le bibelot chez elle pour le poser sur le dessus de la cheminée, dans sa petite chambre. Cette nuit-là elle décida de laisser la lumière allumée pour mieux l'observer. Elle ne parvenait pas vraiment à y distinguer quelque chose de précis. Un oiseau ? Un gros pigeon assoupi...

Elle dormit comme un bébé, pour la première fois depuis la mort de son mari. Un sommeil comme une longue traversée duveteuse, mais sans images, sans aucune de ces péripéties absurdes qui vous assaillent dès que vous baissez les paupières.

Lorsqu'elle s'éveilla elle se sentait bien dans son corps, elle avait faim, envie d'un énorme petit déjeuner, envie de courir au fournil pour pétrir la pâte et gronder les mitrons. Elle bouillonnait d'énergie contenue. C'est à partir de ce jour qu'elle commença à collectionner les rêves, hantant les ventes aux enchères quand elle avait assez d'argent, se contentant des petites « boutiques d'art » ou même du rayon décoration des Grands Magasins quand elle était fauchée. « Tu n'as jamais eu envie d'acheter un Soler Mahus ? lui demandait David. Tu as vu celui du musée d'Art moderne, le grand rêve exposé dans la rotonde ? » Elle protestait, oh, non, Soler Mahus c'était prétentieux, trop monumental, ça impressionnait et même ça faisait un peu peur. Elle n'aimait que les petites choses, fragiles, délicates, comme David en produisait. « Pour rien au monde je ne voudrais d'un Soler Mahus, décréait-elle en ébouriffant les cheveux du jeune homme, mais par contre j'adore tes roudoudous. C'est vrai, c'est mignon, ça ne prend pas trop de place et ça dure assez longtemps. Quand ça fane on n'est pas malheureux parce qu'on s'en était lassé avant. »

David s'obligeait à sourire. Antonine était bonne fille, pour elle aucune œuvre d'art ne vaudrait jamais un gros pain bien chaud, et peut-être avait-elle raison. Elle n'avait nullement conscience de peiner son amant lorsqu'elle affublait ses rêves du surnom de roudoudou. Elle voyait en David une sorte de guérisseur naïf, « ayant le don mais pas la science ». Elle appréciait les rêves pour leurs vertus thérapeutiques, pas pour leur beauté intrinsèque. Elle devenait carrément incrédule quand on lui affirmait que certains amateurs enfermaient leurs collections dans des salles munies de signaux d'alarme. Les rêves pour Antonine, c'était comme les fleurs, ça embellissait le décor et la vie, quand ça fanait on en achetait d'autres.

Elle dormait comme un bébé, ses rides s'effaçaient, ses genoux ne craquaient plus... et surtout elle n'avait plus toutes ces mauvaises idées qui l'assaillaient jadis : les maladies sournoises qui vous poussent dans le ventre à votre insu, et les guerres, les attentats. La peur d'être attaquée le soir dans la boutique. Toutes ces ombres s'étaient évaporées. Désormais elle n'avait qu'à s'allonger sur son lit pour fondre comme un sucre.

Parfois elle avait envie de tendre la main pour caresser l'un des bibelots. « On dirait de la pâte à pain, murmurait-elle lorsqu'elle essayait d'expliquer ces impulsions. Mais une pâte à pain magique, irréelle. Une pâte terriblement légère, presque lumineuse. Peut-être une pâte pour fabriquer des hosties ? Tu vois ? » Dans ces moments d'extase elle posait les doigts à la surface de l'objet mais les retirait aussitôt « parce que ça avait l'air vivant ». Tiède et mou aussi, comme une peau, pas comme une statuette de marbre ou d'ivoire. C'était un objet et c'était presque un animal en même temps. « C'est la peau du rêve, lui expliquait David, c'est pour ça que personne ne se lasse jamais de la regarder.

— Et c'est toi qui la fabriques, mon doudou, disait-elle en l'emprisonnant dans ses gros bras. Finalement tu es une sorte de sorcier. »

Sorcier ? Non, médium, oui, artiste peut-être. Mais David n'avait aucune envie de se lancer dans une explication compliquée. Il mangeait le pain d'Antonine et lui faisait l'amour. C'est ainsi qu'il survivait entre deux plongées, prisonnier consentant d'un éternel petit déjeuner.

## ***Un jour sans courrier***

Le plus difficile entre deux plongées c'était l'attente sourde et aveugle que vous imposait l'imperméabilité entre les mondes. David, comme tous les scaphandriers, redoutait ces moments de dérélition<sup>2</sup> qui le faisaient se ratatiner au creux d'un fauteuil, l'œil fixé sur le téléphone. Car il ne pouvait s'empêcher d'espérer une sonnerie, une lettre. Parfois, n'y tenant plus, il descendait l'escalier quatre à quatre pour aller inspecter sa boîte aux lettres. Qu'attendait-il ? Une lettre mouillée en provenance d'en bas ? Un message que Nadia lui aurait expédié au moyen d'une bouteille ? Chaque fois qu'il ouvrait le casier de fer il se préparait à sentir une odeur de vase, à enfoncer la main dans un paquet d'algues, mais rien ne venait jamais. Comment Nadia aurait-elle pu lui écrire ? Ils étaient séparés par des kilomètres d'eau, privés de toute communication radio. David se faisait souvent l'effet d'un sauveteur penché à la proue d'un navire de renflouage ; un sauveteur essayant de distinguer tout au fond des eaux la silhouette d'un sous-marin échoué. S'il ne redescendait pas au plus vite, le monde d'en bas allait manquer d'oxygène, il en avait l'inexplicable conviction. Nadia et Jorgo commenceraient à suffoquer, leur visage deviendrait bleu et ils s'effondreraient en se griffant la poitrine. Torturé par cette crainte, il guettait leur S.O.S., mais la boîte aux lettres restait vide, le téléphone muet. N'y avait-il donc aucun point de passage, aucune fuite, aucune brèche entre les univers ? Lui seul pouvait leur rendre visite et repartir, eux restaient prisonniers, détenus à perpétuité d'une dimension qui ne disposait d'aucune porte de sortie. De temps à autre, au comble de la solitude, il remplissait son lavabo et se mettait à fixer cette eau morte avec l'espoir insensé de créer un passage, d'ouvrir une voie. Il se répétait qu'en se concentrant il parviendrait peut-être à

---

<sup>2</sup> Dérélition : sentiment d'abandon, de solitude (*N.d.Scan.*).

transformer la stupide conque de porcelaine blanche en une sorte de miroir magique. Il fixait la bonde une heure durant, s'attendant à voir apparaître le petit visage de Nadia levé vers lui, comme celui d'une femme regardant passer un avion au-dessus d'elle, très haut, et qui se protège les yeux du soleil derrière sa main en visière. « Manquez-vous d'air ? » lui crierait-il. Pourrait-elle l'identifier ? Quelle tête aurait-il vu d'en bas ? N'y aurait-il pas quelque chose d'un peu effrayant dans ce visage crevant tout à coup la peau bleue du ciel pour hurler des mots que le vent déformerait ? Mais la question de l'oxygène l'inquiétait réellement. Soler Mahus avait dénoncé l'usage des médicaments, David, lui, allait plus loin. Il était persuadé qu'en l'absence des scaphandriers le monde d'en bas dépérissait lentement, se nécrosait comme un membre que le sang n'irrigue plus ou mal. Chaque fois qu'il descendait, il apportait avec lui de l'oxygène, et cet oxygène revivifiait les personnages du rêve, rosissant leur peau. Le sous-marin échoué refaisait provision d'air. Les naufragés cessaient enfin de haleter, les lèvres de Nadia perdaient leur vilaine teinte bleuâtre pour redevenir d'un beau rouge. Ah, si seulement il avait pu savoir ! En attendant il arpentait l'appartement, les mains dans le dos, capitaine faisant les cent pas sur le pont de son navire ancré en morte-eau. Rien ne bougeait à la surface, et les trottoirs étaient trop opaques pour qu'on puisse distinguer ce qui se passait là-bas, très loin en dessous de leur croûte bitumeuse. On avait beau se pencher au balcon, on ne voyait rien. Le regard butait sur l'asphalte comme sur l'eau d'un étang très sale. Rien ne remontait jamais, pas le moindre débris, pas la moindre tache d'huile. Aucune bouée. Et pendant ce temps les naufragés du submersible perdu suffoquaient lentement. David supportait très mal ces périodes de latence, mais il n'était pas en son pouvoir de décider de la fréquence des plongées. Le phénomène nécessitait une certaine accumulation d'énergie qui se faisait à son insu. Tant que le « réservoir » n'était pas plein il était inutile de tenter une nouvelle incursion dans le rêve. On usait inutilement les batteries sans parvenir à s'enfoncer réellement sous la surface. La pénétration ne pouvait s'effectuer que lorsque le système nerveux était parfaitement rechargé. C'était seulement à ce



moment qu'on voyait s'ouvrir les profondeurs bleues du rêve, qu'on se sentait aspiré par le fond, qu'on tombait comme une pierre. Et David savait que l'heure n'avait pas encore sonné d'enjamber le bastingage ; ses nerfs ne crépitaient pas, ils lui paraissaient détendus, flasques, comme les cordes d'une vieille raquette de tennis. Lorsqu'il touchait les objets, il n'éprouvait pas ce petit crépitement d'électricité statique au bout des ongles annonçant que sa batterie interne était à nouveau prête à produire un court-circuit magistral. Il était mou, vidé, condamné à attendre, et cela le rendait fou. Certains plongeurs avaient recours aux drogues pour accélérer le processus ; David ne croyait pas à ces techniques fleurant trop le charlatanisme. Et puis Soler Mahus l'avait bien dit : les substances chimiques se déversaient directement dans le monde d'en bas, dans les fleuves, les ruisseaux. Elles coulaient des robinets, elles stagnaient au fond des bouteilles de soda, empoisonnant tout. Non, il fallait se contenter d'attendre. Et c'était long. Terriblement long.

## ***Les jours enfuis/ Voleurs somnambules et visiteurs nocturnes***

Seul dans l'appartement, David ressassait interminablement ses souvenirs. Cela montait du fond de sa tête comme un bourdonnement lointain, un vol d'abeilles convergeant vers une cible. C'était flou, indistinct, et soudain ça se précisait, c'était là, envahissant, refusant de réintégrer sa boîte. C'était en grande partie pour fuir les souvenirs que David s'attardait chez Antonine, toutefois la boulangère finissait toujours par le mettre gentiment dehors car elle redoutait les commérages néfastes au commerce. Alors il rentrait, un gros pain fariné sous chaque bras, comme un funambule soucieux d'assurer son équilibre, et il retrouvait les souvenirs. Oh, il essayait bien de lire, mais les bribes de passé le guettaient, embusquées entre les pages des vieux romans. Là c'était le ticket d'entrée d'un cinéma aujourd'hui démoli, l'emballage d'une marque de bonbons disparue. Ces marque-page improvisés fonctionnaient comme autant de pièges. Chacun d'eux se révélait soudain lourd d'images incroyablement nettes, d'une précision frôlant l'hallucination. Il feuilletait le numéro 9 des aventures de l'agent spécial XBY-OO, et soudain tout lui était restitué, les couleurs, les odeurs... Il revoyait Hugo, l'ami de ses douze ans ; celui qu'en classe on surnommait Hugo-Gros-Mollo' en raison de ses mollets de coureur cycliste. Hugo, petit centaure des banlieues, qui vivait soudé à sa bicyclette, le pantalon retroussé pour ne pas se « flanquer du cambouis ». Oui, Hugo venait en premier, avec sa grosse figure rendue luisante par l'effort, et son cycle bichonné, retouché, mille fois démonté et huilé. Longtemps David avait nourri la conviction que Hugo devait dormir avec son vélo, les mains crispées sur le guidon, pédalant dans le vide sous les couvertures. Hugo s'entraînait pour devenir

professionnel. Avec un masochisme étonnant chez un enfant si jeune il entassait des cailloux dans ses sacs et se lançait à l'assaut des côtes les plus rudes. On le disait « gosse d'alcoolique », un peu taré. C'est en grande partie grâce à lui que David pouvait s'adonner aux joies louches du vol. Cela lui était venu comme ça, sans préméditation. Un jour il était passé devant la cour encombrée de Merlin le brocanteur et il avait pensé : « Il faut que je vole quelque chose. » Une fulgurance, une révélation pascalienne. Dès lors il n'avait plus cessé de penser aux objets tordus, cabossés, hétéroclites, qui encombraient l'ancre du chiffonnier. Il avait commencé d'en parler à Hugo, lançant les bases de ce qui devait bientôt devenir les razzias du mercredi.

« Tu resteras à l'entrée, sur ta bécane, les pieds sur les pédales, chuchotait-il, prêt à t'arracher dès que je sortirai en cavalant.

— Heu, pas les deux pieds, objectait Hugo, sinon je vais me casser la gueule. Les deux pieds c'est pas possible.

— C'est une façon de parler, s'impatientait David. Je sauterai en croupe et tu lanceras le biclo dans la descente. Personne ne pourra nous rattraper. »

Leurs yeux brillaient. Dans leur imagination le vélo prenait soudain l'aspect d'une curieuse monture mi-ferraille mi-cheval qui les entraînait dans un nuage de poussière vers la toile peinte de l'horizon. « Ouais, c'est super, approuva Hugo, mais pour que je puisse pédaler comme un champion il faudrait que je prenne des forces. Tu ne veux pas aller m'acheter des suppositoires aux radiations nucléaires ? »

Les suppositoires aux radiations nucléaires constituaient sa seconde marotte. Elle provenait de la lecture obsessionnelle d'une bande dessinée américaine pendant une forte angine qui l'avait tenu cloué au lit plus d'une semaine. Dans le délire de la fièvre Hugo avait curieusement amalgamé le super-héros dont les pouvoirs découlaient directement d'une irradiation accidentelle, et les suppositoires antibiotiques prescrits par le médecin de famille. Hugo était gentil mais un peu taré, David en prenait conscience de temps à autre... notamment quand il lui fallait entrer dans une pharmacie pour réclamer des

suppositoires aux radiations nucléaires. Il aurait bien aimé se défilier mais Hugo restait planté derrière la vitrine pour lire sur les lèvres de son ami. Pas question de mentir ou de le rouler, il fallait bel et bien accepter de passer pour un idiot et balbutier sa requête en essayant de ne pas devenir rouge comme une pivoine. Rituellement, David sortait de la boutique les mains vides. « Alors ? » haletait Hugo frémissant d'impatience. « C'est uniquement sur ordonnance, mentait David, ils n'ont pas voulu m'en donner.

— Zut ! grommelait le cycliste, ça fait rien on essaiera ailleurs, un jour ça finira bien par marcher. » Et il rayait le nom de la pharmacie sur l'interminable liste d'officines recopiée dans l'annuaire.

Les adultes étant contre eux, ils avaient dû se résoudre à entreprendre leur première razzia sans l'aide des suppositoires nucléaires, en se fiant aux seuls mollets de Hugo. David était entré en trombe dans la cour du père Merlin qui digérait son deuxième litre de vin quotidien, avait cramponné une vieille pendule au cadran brisé et avait aussitôt tourné les talons pour sortir du territoire ennemi avant que le brocanteur n'émerge de sa transe. Le seuil à peine franchi il avait sauté sur le porte-bagages de Hugo comme on enfourche la croupe d'un cheval au sortir d'une banque qu'on vient de dévaliser... c'est-à-dire en se meurtrissant affreusement les couilles. La vitesse acquise par la bicyclette dans la descente de la rue du Commerce leur avait paru prodigieuse et avait fait courir le long de leur échine un véritable frisson de terreur sacrée. Au moment de rentrer chez lui David avait jeté la pendule dans une poubelle, il ne savait pas ce qui l'avait poussé à agir ainsi. Une crise de folie ? Peut-être la dinguerie de Hugo était-elle contagieuse ? Allait-il devenir zozo à son tour, courant les pharmacies de la ville pour réclamer des suppositoires aux radiations nucléaires ?

La semaine suivante ils avaient effectué une nouvelle razzia, et la semaine suivante aussi, et... C'était comme une malédiction, un engrenage dont David ne comprenait pas le fonctionnement. Il passait devant la brocante du père Merlin et un déclic se produisait, une brusque gourmandise pour ce tas de vieilleries informes imbriquées les unes dans les autres, ces

montagnes de pneus, de poêles de fonte tout gris de cendre, ces tuyaux évoquant des douilles d'obus au terme d'une bataille. Sur tout cela flottait une odeur indéfinissable, l'odeur du passé, des choses si vieilles qu'elles ont tout vu du monde et de ses secrets. David se ruait vers ces merveilles, les mains en avant, tendues comme des serres. Il pénétrait en territoire ennemi, filant au ras du pavé, le poil raidi par l'épouvante, ne songeant plus qu'à la proie et à la volte-face. Désormais Hugo ne se contentait plus d'assurer la retraite, il devenait exigeant, montait la barre d'un cran à chaque nouvelle expédition. « Faudra aller un peu plus loin à chaque fois, décrétait-il. Le tas de pendules c'est trop facile. Devant il n'y a que des saloperies, les choses importantes sont cachées sous le hangar. Y a pas à tortiller, faudra plonger plus profond mon vieux. » Plonger plus profond ? David avait relevé le défi, emplissant ses poumons comme un pêcheur de perles au moment où il franchissait le seuil de la brocante. Mais Hugo avait raison, c'était tout au fond du hangar que le père Merlin cachait ses meilleures trouvailles, les choses anciennes qu'il revendait aux antiquaires. Le butin ? On ne le conservait jamais. À peine avait-on porté les doigts dessus qu'il perdait toute valeur, cessait de briller comme de l'or brusquement changé en plomb. On l'abandonnait dans une poubelle ou au coin d'une rue. Hugo prenait goût aux expéditions. Décidément ils étaient sacrément forts, jamais le père Merlin ne réussirait à les coincer ! David volait maintenant des chandeliers, des bronzes, des statuettes de marbre écornées. Mais les objets qu'il avait soigneusement repérés à l'aide des jumelles de son père, si fiévreusement convoités lui paraissaient laids et sales dès qu'ils avaient franchi les limites de la brocante. C'était comme si un charme magique régissait le territoire du gros Merlin. « Tu comprends ? murmura un jour David, c'est pour ça qu'il n'essaie pas de nous arrêter. Il sait bien que tout ce que nous lui volons n'aura plus de valeur dès que nous mettrons la main dessus. C'est un sorcier.

— Tu deviens aussi dingue que moi, ricana Hugo avant d'ajouter : mais c'est vrai que ça paraît beaucoup plus beau à l'intérieur. Peut-être que tu ne descends pas assez profond, c'est tout. »

Quinze jours à peine après cette discussion David prit conscience que sa mère, elle aussi, volait dans les magasins. Cette découverte l'abasourdit. On ne manquait de rien à la maison, le père de David, représentant de commerce, travaillait pour une maison spécialisée dans l'installation des coffres-forts encastrés. Sa clientèle se composait presque uniquement de petits commerçants qu'il visitait d'un bout à l'autre du pays, ne remettant guère les pieds chez lui que deux fois par mois. M'man était grande et maigre, mais jolie, avec un visage de fouine perdu dans une broussaille de cheveux blonds qu'elle n'arrivait jamais à coiffer. Elle parlait peu et demeurait des après-midi entiers au fond d'un fauteuil, seulement vêtue d'une combinaison de dentelle, fumant cigarette sur cigarette. Autour d'elle la pièce devenait bleue, s'emplissait d'une brume suffocante. Lorsqu'elle ouvrait la bouche pour parler, des volutes âcres s'en échappaient, comme de la gueule des dragons au repos dans les contes. Elle s'ennuyait un quart d'heure, mâchouillait ses ongles dont le vernis s'écaillait, puis se replongeait dans les revues de cinéma qui constituaient son unique lecture. Dès que David essayait de lui parler, elle lui ébouriffait les cheveux et murmurait gentiment : « Mon pauvre chéri, j'ai la migraine, tu choisis mal ton jour, on discutera de tout ça une autre fois. » Elle n'était jamais méchante, ni maussade, ne criait ni ne grondait. Mais chaque fois qu'on essayait d'établir le contact elle se rétractait avec une grimace espiègle et triste, comme si la proximité des gens lui écorchait la peau. « Mon pauvre chéri... » commençait-elle. Elle avait toujours la migraine. Plus tard elle alla jusqu'à employer le mot « règles », parce qu'il provoquait plus sûrement la fuite effarouchée de David. Ses mains, ses vêtements, ses cheveux sentaient le tabac. Elle allait d'une pièce à l'autre, pieds nus, en combinaison de soie rose, son paquet de cigarettes et son briquet à la main. C'était un gros briquet de soldat, nickelé, sur lequel avait été gravée une inscription un peu terrifiante que David ne se lassait pas de déchiffrer :

*Madame Zara. Voyante extralucide, évocation des défunts, dialogue avec les morts.* Il avait interrogé M'man bien des fois sur l'origine de cette phrase sans obtenir de réponse. « C'est une

dame, dit-elle un jour évasivement. Une dame pour qui j'ai travaillé avant de rencontrer ton père. » Il n'en apprit pas davantage.

M'man volait dans les magasins. Elle l'avait probablement toujours fait mais David, alors trop petit, trop sollicité également par le spectacle des jouets, n'y avait jamais prêté attention. M'man volait avec nonchalance, comme en état second, sans même chercher à s'assurer d'un coup d'œil qu'aucun inspecteur ne croisait dans les parages. Elle volait en somnambule, faisant disparaître les objets dans ses manches comme une escamoteuse de music-hall. David était persuadé qu'elle se débarrassait ensuite du produit de ses larcins comme lui-même le faisait. Cette découverte le persuada qu'ils souffraient tous les deux d'une maladie héréditaire... peut-être même d'une malédiction. Il n'en parla à personne, pas même à Hugo. En observant sa mère il comprit qu'elle ne craignait nullement d'être prise la main dans le sac, et qu'elle disposait probablement d'un charme magique qui rendait ses manipulations invisibles aux yeux des vendeurs comme des flics mêlés aux clients. Il en conçut une grande fierté, et jugea idiot d'avoir un instant tremblé pour elle. Elle était forte, très forte. Elle aurait pu mettre le magasin entier dans ses poches sans que personne ne s'en rende compte. *Elle avait un pouvoir*, d'ailleurs elle agissait en état de possession, cela se devinait à l'aspect vitreux que prenaient ses yeux lorsqu'elle enfouissait un objet dans sa manche.

Chaque fois que M'man opérait, vendeurs et clients devenaient aveugles. Morillard, le chef des inspecteurs en civil, se mettait à tourner autour des rayons comme une chauve-souris attirée par la lumière. Il fallait le voir, les yeux hagards, avec ses rares cheveux collés à la brillantine et sa petite moustache perchée en équilibre au-dessus de sa lèvre supérieure filiforme, tournant tel un chien affolé par le vent et qui ne parvient plus à flairer où se trouve le gibier. Son instinct l'avertissait que quelque chose était en train de se passer, *sous son nez*, mais il ne savait pas où. David l'entendait souffler dans son dos ; il reniflait même l'odeur de soupe aux légumes sous l'après-rasage bon marché du bonhomme. Morillard tournait,

tournait, matador myope cherchant vainement le taureau... Et M'man se remplissait les poches de bagues, de bracelets qu'au demeurant elle ne mettrait jamais. David était fier d'elle. Quand il y pensait, il finissait toujours par se demander si M'man et lui ne formaient pas un de ces couples maudits dont parlaient les romans policiers. Le vertige de l'impunité le grisait. Il n'aimait rien tant que sortir lentement des magasins, sans se presser, les poches pleines de pacotille brillante arrachée aux présentoirs. Le grand luxe, le suprême pied de nez, c'était de s'arrêter justement devant les flics embusqués au seuil du magasin, de prendre le temps de nouer son écharpe autour de son cou, comme des honnêtes gens qui n'ont rien à se reprocher. Le vol à l'étalage c'était juste un début, il en avait l'intuition, bientôt M'man et lui passeraient à la vitesse supérieure, ils mettraient la ville en coupe réglée. Ils deviendraient des maîtres du crime. Tout leur serait bon : le chantage, l'assassinat... Personne ne connaîtrait leurs visages. Dans la journée ils se promèneraient dans les rues, se tenant gentiment par la main, mais la nuit, ah ! la nuit... Dissimulés sous des cagoules écarlates ils sèmeraient la terreur, éventrant les coffres-forts des rentiers, et les rentiers eux-mêmes si ces vieux bougres faisaient mine d'appeler au secours.

Ils écumerait la ville, lui faisant rendre gorge, et personne ne saurait jamais rien. Ce serait là leur secret. En attendant ils se faisaient la main, M'man dans les magasins, David chez le brocanteur. En fait ils étaient très proches l'un de l'autre, même s'ils se parlaient rarement. Leur connivence se situait simplement sur un autre plan, plus mystérieux, plus profond, où les paroles ne servaient à rien. Il se demandait quelquefois où M'man avait appris à voler aussi habilement. Avait-elle jadis fait partie de ces enfants pickpockets formés dans des écoles secrètes par des maîtres aux doigts plus habiles que ceux des prestidigitateurs ? Il avait lu un roman sur le sujet et, durant quelques jours, s'était senti une véritable vocation de voleur à la tire. En fait il ne connaissait rien du passé de M'man. Elle n'évoquait jamais ses souvenirs, elle ne disait jamais : « Quand j'avais ton âge... » Quels liens l'unissaient à cette étrange Mme



Zara dont le nom était gravé sur son briquet, qui était donc cette bonne femme spécialisée dans l'évocation des morts ?

Les choses devaient basculer subitement, lors d'une razzia chez le brocanteur. Au moment où David sautait sur le porte-bagages de Hugo le père Merlin jaillit de sa cahute pour lui jeter un vieux réveil à la tête. Le morceau de ferraille frappa l'enfant à la tempe, le désarçonnant. À demi assommé il roula sur le pavé tandis que son copain s'enfuyait en glapissant de terreur, le nez au ras du guidon pour offrir moins de prise au vent dans la descente de la rue du Commerce. Le brocanteur saisit David par la peau du cou comme un chat qu'on va noyer, lui demanda son adresse, et le ramena à la maison sans lui dire un mot. Cela tombait mal, P'pa venait justement de rentrer de tournée et s'apprêtait à jouir d'un week-end prolongé, les pieds dans ses charentaises. La confrontation fut horrible. Le ferrailleur exposa en détail toutes les incursions de la « petite fripouille ». Il avait dressé une liste impressionnante (et très exagérée) des objets raziés. Il exigea d'être dédommagé sur-le-champ si l'on ne voulait pas qu'il aille porter plainte. P'pa paya ; la chair de son visage avait pris la couleur d'une bougie. Quand le père Merlin fut parti, il s'avança sur David en défaisant lentement sa ceinture, dans l'évidente intention de l'utiliser comme un fouet, mais M'man s'interposa. « Si tu le touches, je fiche le camp, dit-elle d'une voix blanche. Je ne te le répéterai pas deux fois. Tu sais bien que ce n'est pas de sa faute, c'est à cause du don, je t'ai expliqué tout ça. » Alors P'pa parut perdre la tête et se mit à crier des choses insensées. Il traita M'man de sorcière, de détraquée, et lui dit qu'elle ferait mieux de retourner travailler dans son cirque de cinglés. M'man ne répliqua pas, elle reprit sa place dans le vieux fauteuil et ralluma sa cigarette, s'enveloppant de fumée bleue comme si elle voulait tisser un écran fumigène entre elle et le reste du monde. P'pa cria tout seul une bonne partie de la soirée puis boucla sa valise et sortit en lançant qu'il était encore plus heureux à l'hôtel que dans cette foutue baraque... et que si ça continuait il n'y remettrait plus les pieds. David avait la gorge tellement nouée par la peur qu'il ne parvenait même pas à pleurer. Quand la voiture de P'pa s'éloigna, M'man l'attira sur ses genoux et lui ébouriffa les

cheveux. « C'est pas de ta faute », dit-elle de sa voix goudronnée par le tabac et qui d'année en année devenait plus rauque. « C'est le contrecoup du don. Lorsque Dieu vous fait présent de quelque chose, d'un pouvoir, d'un talent, le Diable vous offre aussitôt un cadeau empoisonné, pour ne pas être en reste. Il faut faire avec les deux. Il faut payer le don par un vice, une tare, c'est la loi. Certains deviennent des satyres, d'autres des assassins. Il ne faut pas se plaindre, notre croix n'est pas trop lourde à porter. Voleur, ce n'est pas le pire, j'en connais qui ont dû se plier à des vices plus dégoûtants. »

David ne comprenait pas grand-chose à ce discours. De quel don parlait-elle ? Il ne dessinait pas trop mal (surtout les femmes à poil) mais il n'y avait pas de quoi en faire tout un plat. Il ne savait pas chanter, encore moins danser. En fait il n'avait rien d'un artiste. Alors ?

Comme si l'échec de la dernière razzia avait détraqué quelque chose dans l'ordre du monde, M'man se fit pincer par le gros Morillard en pleine période des soldes. David couina de terreur quand la main du flic s'abattit sur le poignet de sa mère, au rayon des bijoux de fantaisie, et, durant une seconde, il crut qu'il allait faire dans sa culotte comme un bébé. « Petite madame, rigolait le moustachu brillantiné, je crois que nous avons pas mal de choses à nous dire. Entre nous c'est une vieille histoire, n'est-ce pas ? Il y a un bon moment que vous me prenez pour un imbécile. Vous allez me suivre dans mon bureau pour une petite fouille. » David avançait comme dans un rêve. Personne ne s'occupait de lui et jamais il ne s'était senti aussi petit. Il savait qu'il ne devait pas ouvrir la bouche s'il ne voulait pas fondre immédiatement en sanglots. Morillard leur fit remonter un couloir étroit et sombre. « Toi le gosse tu plantes tes fesses là et tu ne bouges pas ! » ordonna-t-il en désignant une chaise de fer écaillée, puis il poussa M'man dans un bureau dont il referma soigneusement la porte. « Voyons cette petite fouille, claironna-t-il d'un air joyeux. D'abord on vide ses poches... et ses manches ! »

Les oreilles de David bourdonnaient trop pour qu'il entende la suite, mais à un moment le flic cria : « J'ai dit le slip aussi ! », puis il y eut des bruits confus, comme si des objets tombaient

sur le sol. M'man sortit dix minutes plus tard. Elle avait la figure toute barbouillée de rouge à lèvres et les cheveux ébouriffés. Elle prit David par la main et sortit du magasin très droite, sans presser le pas, comme si elle était indifférente aux regards des vendeuses.

« Alors, balbutia David quand ils se retrouvèrent dans la rue qu'obscurcissait la nuit d'hiver, on ne va pas en prison ?

— Non, murmura M'man, avec ce genre de type ça s'arrange toujours. Il faut accepter la punition sans renâcler. C'est à cause du don. On nous fait expier à crédit. C'est la règle. Ce sera pareil pour toi. De temps à autre on te présentera l'addition, il faudra payer sans discuter. »

Lorsqu'ils furent de retour à la maison, M'man se précipita sous la douche et resta longtemps sous le jet. Quand elle sortit enfin de la salle de bains, enveloppée dans son vieux peignoir, elle avala trois comprimés de somnifère avec un verre de rhum et partit se coucher. David resta seul dans la maison vide, incapable de dormir. Quelque chose s'était cassé, mais il ne savait pas quoi. Était-ce à cause de lui que M'man s'était fait prendre ? L'échec de la dernière razzia avait-il détraqué le délicat engrenage qui assurait jusqu'à présent leur totale impunité ? C'était de sa faute, il s'était laissé aller à l'imprudence. Le succès l'avait grisé, il avait sous-estimé le père Merlin et...

La nuit même il entendit sa mère gémir. Croyant qu'elle était malade il entrebâilla la porte de la chambre parentale. C'était quelque chose qu'il n'avait jamais fait mais l'image des somnifères lui était tout à coup revenue à l'esprit. Et si M'man s'était empoisonnée, si...

Elle reposait sur le dos, les yeux clos, de sa bouche ouverte montait une fumée blanche, presque lumineuse, qui se tordait dans les airs et s'amassait en forme de grosse pelote à la hauteur du plafond. Il crut d'abord qu'il s'agissait de la fumée d'une cigarette, mais cela ne sentait pas le tabac. Il y avait dans l'air une odeur bizarre, *électrique*. Il fit un pas vers le lit, les mains glacées. M'man dormait profondément, et la fumée continuait à s'échapper de sa bouche ouverte comme si elle était en train de prendre feu de l'intérieur. David tendit timidement l'index. La

fumée avait une consistance bizarre, collante. Elle n'était pas seulement chaude, mais aussi élastique, *matérielle*. Au plafond la pelote avait maintenant la grosseur d'un ballon et des bosses se formaient à sa surface. C'était... comme une espèce de sculpture. Une boule de pâte blanche qui se modelait toute seule. C'était... une tête. Une tête humaine...

*C'était la tête du gros Morillard.* David s'enfuit, trop terrifié pour avoir encore seulement la force de hurler. La tête blanche le suivit, aspirée par le déplacement d'air qu'avait creusé sa course. David ne savait où se cacher. La tête de Morillard flottait dans le couloir, indécise, tel un ballon soumis aux caprices des courants d'air. La face blanche, lunaire, ne paraissait pas vivante. Elle avait plutôt l'aspect d'une sculpture volante qu'un fil de plus en plus ténu reliait à la bouche de M'man. « Elle a vomi cette chose », songeait David en se recroquevillant sous la table du salon. « Ce n'est pas une vraie tête, c'est comme un masque fabriqué avec de la fumée collante. C'est un dégueulis volant, rien de plus ! »

Il essayait de raisonner pour endiguer sa peur tandis que l'affreuse bobine du flic voletait çà et là, se cognant aux portes, rebondissant. Cela dura quelques minutes puis elle éclata avec un bruit curieux, comme une bulle de savon, aspergeant David d'une matière bizarre qui évoquait la guimauve.

Cette fois il lui fallait une explication. Le lendemain il alla trouver M'man et lui raconta les événements de la nuit. La jeune femme parut surprise de son ignorance. « Mais mon chéri, s'esclaffa-t-elle, *c'est ça le don*. Je croyais que tu le savais. Ça ne t'est donc jamais encore arrivé ? Nous sommes des médiums. Nous matérialisons des ectoplasmes.

— Des quoi ?

— Des ectoplasmes. Dans le temps on croyait qu'il s'agissait de l'image des morts. En fait ce sont simplement des modelages extraits de nos rêves. Des images mentales qui se concrétisent dans les airs pendant notre sommeil. C'est comme si les rêves sortaient de la tête des gens par leurs oreilles pour bâtir des bonshommes de fumée. »

David fronça les sourcils, digérant l'information. « C'était ça ton travail chez Mme Zara ? demanda-t-il. Tu évoquais les morts ?

— Oh ! ça c'était ce que prétendait la mère Zara, pouffa M'man. En fait avant chaque séance elle me donnait la photo du défunt que la cliente voulait invoquer. Je me concentrais dessus, pour bien mémoriser les traits du visage, puis Zara m'hypnotisait pour m'endormir en me commandant de rêver à ce que je venais de voir. Alors le visage sortait de ma bouche et se mettait à flotter dans la pièce. Les clients étaient très contents, persuadés d'avoir affaire à de véritables revenants. C'était une sorte d'escroquerie, mon chéri. Je ne faisais pas vraiment revenir les morts, je me contentais de modeler leurs têtes avec de la fumée. C'est comme ça que j'ai rencontré ton père. Il venait toutes les semaines pour que j'appelle l'une de ses anciennes maîtresses morte dans un accident de voiture. Il a longtemps cru que j'étais une sorcière. Quand j'ai essayé de le détromper il a été très déçu. »

David était perplexe. Ainsi c'était ça le don ? Il allait lui aussi se mettre à vomir des visages qui exploseraient comme des bulles de savon. C'était idiot, stupide, ça ne servait rien, qu'à s'exhiber dans les cirques ! Et c'était pour une faculté aussi dénuée d'intérêt qu'on l'obligeait à voler ?

« Je n'ai jamais été très douée, monologuait M'man. Mes ectoplasmes n'ont qu'une durée de vie très courte. Ils explosent trop vite, parfois aussi ils se déforment, deviennent hideux. Cela posait beaucoup de problèmes avec les clients. Je ne parvenais pas à maintenir la cohérence des traits assez longtemps. Les nez devenaient énormes, les oreilles éléphantiques. Zara m'engueulait au réveil. Elle hurlait : Pense un peu à ce que tu fais, crénom ! mais je recommençais à la séance suivante. »

En réalité M'man ne savait pas réellement à quoi servait le don. Jusqu'à présent on avait surtout utilisé les médiums dans le secteur de l'occultisme. Un bon modelleur d'ectoplasmes, s'il travaillait pour un cabinet en vue, gagnait bien sa vie. En dehors de cet étroit créneau les débouchés restaient à peu près nuls.

« Mais je ne veux pas travailler chez des sorciers ! protesta David, même pour faire semblant. Vomir des morts c'est dégoûtant ! »

M'man haussa les épaules. Elle savait simplement que David aurait le don, comme elle-même le tenait de sa mère, et qu'il devrait vivre avec ce problème, c'était à lui seul de décider s'il comptait ou non le monnayer. David se sentit curieusement floué. En l'espace d'une seconde il avait régressé du stade de magicien à celui d'illusionniste forain, cela n'avait rien d'agréable. Dans les semaines qui suivirent ils évoquèrent deux ou trois fois ce curieux héritage, puis M'man retomba dans son mutisme habituel. P'pa ne rentrait plus guère à la maison, on chuchotait qu'il avait à l'autre bout du pays « une autre famille » où il se sentait mieux. Ce foyer parallèle plongeait David dans la perplexité, il essayait d'imaginer son père avec une autre femme, un autre enfant. Au début il avait pensé avec emportement : « mais c'est nous sa vraie famille », maintenant il ne savait plus. Il lui semblait que l'absence de P'pa, ses visites brèves et de plus en plus espacées, affaiblissaient la réalité de leurs liens et faisaient d'eux des doublures cantonnées aux coulisses. La vraie famille c'était « les autres », ces inconnus installés aux antipodes. David et M'man n'étaient que des ombres, des... ectoplasmes à la chair transparente.

C'est à partir de quatorze ans qu'il vomit ses premiers fantômes. Cela se produisait la nuit, sans qu'il en ait conscience. Au matin il découvrait les amalgames flottant au plafond comme des baudruches un soir de réveillon. À la différence de sa mère il donnait naissance à des concrétions non figuratives mais persistantes qui mettaient très longtemps à se dissoudre. « Mon pauvre petit, marmonnait M'man, ça ne ressemble à rien. On dirait... du pop corn. Et moi qui comptais te présenter à Mme Zara. » David était malheureux de sentir sa mère déçue, mais également soulagé de n'avoir pas à travailler pour un quelconque charlatan de l'occultisme. « Un médium qui ne sait pas faire ressemblant, se désespérait M'man, on n'a jamais vu ça. »

Avec une obstination touchante elle essayait de corriger son fils, lui donnant des conseils comme un entraîneur sportif. Elle

lui montrait des photos, l'obligeait à les mémoriser, mais David ne produisait jamais rien de « ressemblant », juste des formes abstraites non identifiables. « Tu vomis du Picasso, soupirait M'man, si tu arrives à dénicher des clients qui ont ce genre de gueule tu auras de la chance. » Mais David ne voulait pas mettre le doigt dans l'arnaque aux défunts. Autant il aurait aimé devenir un grand voleur, autant le statut d'escroc lui faisait horreur. Entre dix-sept et vingt ans il produisit beaucoup d'ectoplasmes, notamment lorsqu'il était amoureux ou en période de stress sexuel. P'pa revint s'installer à la maison lorsqu'il apprit que M'man n'allait pas très bien. Les médecins avaient diagnostiqué quelque chose aux poumons, une sale maladie due à l'abus des cigarettes, mais David savait qu'ils se trompaient. C'était en fait un ectoplasme qui s'était roulé en boule dans la poitrine de M'man. Quand on commençait à vieillir ces saloperies devenaient de plus en plus épaisses et refusaient de sortir. Elles se coinçaient dans les bronches et durcissaient. M'man était en train de mourir parce qu'un fantôme avorté bouchait ses poumons. P'pa revint. Il avait vieilli, comme si sa « vraie » famille, celle qui vivait aux antipodes, l'avait usé plus que de raison.

Entre vingt et vingt-trois ans David connut une période de latence et se crut débarrassé du don. Il en fut soulagé. Depuis trois ans il évitait systématiquement de passer la nuit avec une fille de peur qu'un fantôme ne s'échappe de sa bouche durant son sommeil, et cela ne facilitait pas sa vie sentimentale. Les femmes lui reprochaient de s'enfuir à peine son coup tiré, et le traitaient d'organe génital ambulant. Mais comment aurait-il pu faire autrement ? Trois ans durant il mena donc une vie normale, puis le phénomène recommença, moins fréquent mais plus élaboré. Désormais il produisait des structures étrangement belles qui, lorsqu'il lui arrivait d'en oublier une grappe dans un coin de l'appartement, paraissaient exercer un véritable pouvoir de fascination sur les visiteurs.

M'man enterrée, P'pa repartit en sens inverse pour retrouver sa vraie famille, ne laissant aucune adresse, aucun numéro de téléphone, comme si les antipodes ne jouissaient d'aucun

moyen de communications modernes. David le laissa s'enfuir sans esquisser un geste.

Ce fut cette année-là qu'on commença à parler des premières sculptures thérapeutiques. Les journaux étaient pleins d'articles vantant les mérites des statues-guérisseuses. La mode de ces curieux modelages abstraits exécutés dans un matériau jusqu'alors inconnu des plasticiens faisait fureur en Amérique. David, lui, n'avait eu qu'à effleurer les photos du regard pour savoir qu'il s'agissait d'ectoplasmes. Des ectoplasmes curieusement tourmentés comme il en produisait depuis son adolescence.



## ***Mauvaises nouvelles sur la Béatitudeplatz***

David traversa l'esplanade du musée en écoutant s'envoler le bruit de ses pas sous les arcades. L'écho lui donnait toujours l'illusion d'être poursuivi par une légion d'hommes invisibles se dissimulant derrière les hauts piliers. Il avait beau se retourner très vite, il ne parvenait jamais à surprendre ces fantômes au cours de leurs déplacements (comment l'aurait-il pu d'ailleurs, puisqu'ils étaient justement invisibles ?). La sensation d'encerclement finissait par devenir oppressante, comme un piège qu'on ne parvient pas à localiser et qu'on sait pourtant en train de se refermer. Ce matin il avait éprouvé le besoin de revoir le grand rêve majeur de Soler Mahus, celui qu'on avait exposé sur la place de la Béatitude, en plein air. Au retour il en profiterait pour rendre visite à Marianne dans son minuscule bureau de la section médicale.

Il descendit les longues marches de marbre. Le grand rêve occupait toute la surface des anciens bassins, déployant ses volutes et ses formes comme un étrange engin aérodynamique attendant de prendre son envol. Une machine vivante, un coquillage céleste, ou encore... Un nuage peut-être, un nuage échoué au sol après avoir longtemps dérivé au fil des courants aériens. Un nuage captif ? Égaré comme ces baleines qui s'en viennent mourir sur les plages, leur sonar détraqué ?

La sculpture bourgeonnait, couvrant une bonne centaine de mètres carrés. En l'observant on se demandait comment un homme seul avait pu donner naissance à un ectoplasme de cette taille sans y laisser la vie. Mais c'était sans doute pour cette raison que Soler avait vieilli prématurément, prenant peu à peu l'aspect d'une momie vivante incapable de remuer le petit doigt. Ses rêves démesurés lui avaient sucé la moelle, desséchant son corps, faisant de sa chair un cuir plus raide qu'une viande

déshydratée. Sa substance vitale s'en était allée, consumée par le rêve. David savait que les ectoplasmes épuisaient l'organisme. Chaque fois qu'il parvenait à ramener quelque chose du fond du rêve il perdait du poids, comme si l'objet expulsé par sa bouche correspondait à une portion de chair réelle. Chaque fois qu'il grimpait sur la balance au terme d'une plongée, il avait la conviction d'avoir subi une mystérieuse amputation. On lui avait enlevé quelque chose, il ne savait pas quoi, c'était indolore, et pourtant son anatomie n'était plus complète. Chaque rêve lui mangeait un organe. Cette idée prenait parfois des proportions obsédantes. Car les ectoplasmes n'étaient pas composés de fumée comme il l'avait cru tout d'abord ; des études vétérinaires poussées avaient en effet montré que leur texture se composait de cellules vivantes noyées dans un composé protoplasmique à structure extrêmement lâche. Certains journaux de vulgarisation avaient du reste comparé les ectoplasmes à des excroissances bénignes se développant réellement hors du sujet. Cet aspect peu ragoûtant du processus qui ramenait en fait le rêve aux proportions d'une simple verrue n'avait pas refroidi cependant l'enthousiasme du public. David songeait souvent à Soler Mahus, décharné, avec ses faux airs de momie égyptienne récemment déballée. Les ectoplasmes l'avaient mangé. Ses enfants s'étaient taillé un corps dans sa propre viande, ne lui laissant que la peau, les os, et tout juste assez d'organes pour mener une vie végétative se réduisant à quelques fonctions élémentaires. C'était sa chair qui en fait s'étalait là, sur la place de la Béatitude. Ses organes sublimés, épurés, débarrassés de leur horrible matérialité viscérale, mais ses organes tout de même... David ne se faisait pas d'illusions. Une galerie d'art à l'heure actuelle n'était rien d'autre qu'une monstrueuse exposition anatomique. Au-dessous de chaque œuvre on aurait pu graver l'inscription *modelé avec le foie de l'artiste* ; mais le public n'aurait probablement pas apprécié cette vérité trop organique.

Il s'immobilisa au bas des marches. La taille prodigieuse de l'ectoplasme l'effrayait. Il n'avait qu'à fermer brièvement les paupières pour voir Soler, fondant comme une bougie, se

consommant dans un grésillement de cire chaude pour donner naissance à cette monstruosité si belle, si poignante.

Le grand rêve était en fait une commande d'État. Quand on parlait de lui on disait : « La sculpture qui a arrêté la guerre », car c'était effectivement ce qui s'était passé à l'époque. Les journalistes avaient mille fois raconté comment Soler avait été transporté en hélicoptère sur la ligne frontière séparant deux nations belligérantes au bord du bain de sang. En une nuit il avait construit ce rêve dont le rayonnement bénéfique avait mis fin aux pulsions suicidaires des deux parties en présence, et tout était rentré dans l'ordre. Une trêve avait été conclue, puis des traités, enfin la paix était revenue et chacun s'était ébroué comme au sortir d'un cauchemar, se demandant avec une incrédulité teintée d'angoisse pourquoi diable on avait failli en venir au meurtre collectif...

Le grand rêve qui avait arrêté la guerre trônait depuis cinq ans sur la place de la Béatitude. S'il présentait quelques menus signes de flétrissure, il n'était pas encore fané. Sa présence avait fait monter la cote des immeubles du quartier, chacun voulant s'installer à proximité de l'œuvre pour bénéficier de ses émanations apaisantes. Les études statistiques menées par les services d'hygiène prouvaient que les habitants de la place de la Béatitude ignoraient tout des affections psychosomatiques et jouissaient d'une excellente santé. Mieux : les maladies incurables avaient totalement disparu dans un rayon de trois cents mètres autour de l'objet onirique. Les privilégiés vivaient fenêtres ouvertes, la plupart du temps nus pour offrir le plus possible leurs corps aux prodiges du rayonnement. Il n'y avait qu'à se promener dans les rues environnantes pour s'apercevoir que les gens étaient ici beaucoup plus beaux que partout ailleurs. Leur chair était saine, leurs traits souples et détendus. Aucun d'entre eux n'était ridé, quant aux cheveux grisonnants ils demeuraient une exception. Pour un étranger il était stupéfiant de découvrir en plein hiver des enfants jouant nus dans la neige sur les balcons de l'avenue, c'est qu'ici personne ne craignait plus les refroidissements, les angines, les pleurésies. Les corps ne connaissaient plus la tyrannie de ces affections appartenant à l'âge des ténèbres. Le spectacle de ces

nudistes des deux sexes évoluant toutes fenêtres ouvertes dans de luxueux intérieurs agencés par les meilleurs décorateurs, avait toujours quelque chose d'un peu onirique, mais aucun d'entre eux n'aurait voulu courir le risque – en voilant une portion de son anatomie – de voir cette partie de son individu échapper au rayonnement de la sculpture et donc vieillir plus vite que le reste de son corps. Ceux qui n'avaient pas les moyens de louer un appartement à proximité de la place de la Béatitude s'y rendaient en pèlerinage dès que leur emploi du temps le leur permettait. Le dimanche l'esplanade du musée se couvrait ainsi d'une foule muette et nue vautrée sur les marches et les pelouses. On s'exposait aux bienfaits de la sculpture comme jadis on s'était obstiné à bronzer sur les plages colonisées par les « congés payés ». Cette foule souriante et silencieuse effrayait un peu David qui, comme tous les rêveurs professionnels, demeurait imperméable au pouvoir des objets oniriques. Drapé dans son vieil imperméable froissé, il essayait de se frayer un chemin au milieu de tous ces seins, de toutes ces quéquettes généreusement offertes. Ces gens ne sentaient donc pas le froid ? « Au moins maintenant on sait à quoi ça sert l'art, lui avait déclaré une vieille femme. Dans le temps on nous disait « c'est beau ». Mais beau qu'est-ce que ça veut dire ? La beauté jusque-là ça n'avait jamais empêché les hémorroïdes, maintenant c'est différent, y a rien à comprendre, c'est comme les vitamines : on ne sait pas à quoi ça ressemble mais ça fait du bien ! »

David fit lentement le tour du rêve. S'il admirait la prouesse sportive, il ne se sentait nullement submergé par l'euphorie ou la bonne santé. Cet aspect des choses lui demeurerait interdit. Il était dans la même position qu'un ouvrier sourd fabriquant des chaînes stéréophoniques. Il connaissait tout de la mécanique, mais ne pouvait en jouir par une mystérieuse infirmité qu'aucun médecin n'était en mesure d'expliquer.

Comme il se préparait à prendre la direction du musée, il aperçut soudain Marianne qui venait à lui, un dossier sous le bras. Elle portait son éternel uniforme gris : pull et jupe informes, chaussures plates éculées. Son chignon faisait ressortir l'ossature de son visage maigre. « Je vous ai vu de la

fenêtre de mon bureau, dit-elle. Nous serons mieux ici pour parler. » David fronça les sourcils. Qu'espérait-elle ? Que la sculpture allait les euphoriser tous deux, facilitant ainsi le passage d'une pilule particulièrement amère ? Mais peut-être avait-elle besoin de cette anesthésie momentanée du stress pour délivrer ce que David pressentait déjà comme une mauvaise nouvelle ?

« Votre dernier rêve a été classé PPLQ, dit-elle d'une traite en avalant un peu les mots. Il a mal résisté aux injections antiallergiques. Les tests de non-nocivité ne sont pas encourageants. Il semblerait que vous ayez frôlé le cauchemar au cours de cette plongée. Vous avez eu peur et l'objet s'est fortement imprégné d'adrénaline, au laboratoire on craint qu'il n'ait une mauvaise influence sur son éventuel acheteur. » David grimaça. PPLQ, en argot de vétérinaire, signifiait *Passera Pas la Quarantaine*.

« Vous connaissez les préventions de la maison, murmura Marianne. Trop d'adrénaline ça revient à faire de votre œuvre un rêve vénéneux. Non comestible. Les normes de sécurité sont très strictes, nous ne voulons pas avoir sur le dos la plainte d'un acheteur traumatisé par un rayonnement chargé de stress. Vous êtes fatigué, David. Les plongées répétées vous épuisent, il faut que vous vous arrêtiez pendant un bon moment. »

Le jeune homme lui fit face, la fixant dans les yeux ; elle ne cilla pas. La proximité de la sculpture la débarbouillait de ses tics habituels. Sa bouche n'était pas crispée comme à l'ordinaire. Tout son visage paraissait détendu, abandonné. Pour un peu elle aurait semblé presque... belle ? Elle parlait d'une voix molle, qui pour une fois ne cherchait pas à dominer l'interlocuteur. « C'est elle et en même temps quelqu'un d'autre, pensa-t-il, une espèce de sœur jumelle qui viendrait de s'échapper... »

« David, dit-elle, je suis désolée, mais on va vous retirer du commerce pour quelque temps. Vos derniers rêves sont morts en couveuse. De plus vous produisez des objets de plus en plus petits dont le prix de vente couvre à peine les frais de manutention. On ne peut plus vous présenter aux enchères et vous n'êtes plus guère distribué que dans le circuit des boutiques fantaisie. Si vous ne vous ressaisissez pas ce sera

bientôt les hypermarchés, vos rêves seront vendus au rayon des désodorisants ménagers. Vous ne voulez pas en arriver là, n'est-ce pas ? » David haussa les épaules. « La quarantaine est un abattoir, grogna-t-il. Aucun rêve un peu fragile n'y résiste. Vos batteries de tests viendraient à bout d'un char d'assaut.

— Ne soyez pas de mauvaise foi », dit la jeune femme avec une agaçante patience. « Il n'y a pas que ça. La plupart des rêves sont vendus avec une garantie d'un an. Les vôtres se fanent tellement vite qu'on a dû réduire le délai à six mois. À présent il faudrait encore abaisser cette durée de couverture à 90 jours. Or les gens se défient des objets bénéficiant d'une garantie trop courte, vous le savez bien. Ils ont l'impression de mettre leur argent dans de la camelote. Vous devenez invendable. Il faut que vous retrouviez la forme. Abandonnez la plongée pendant un an, cela vous fera le plus grand bien.

— On ne commande pas au phénomène. Il s'impose, on ne peut qu'obéir.

— Allons, pas de romantisme ! Si nous ne connaissons pas très bien le processus de création ectoplasmique, nous savons au moins l'inhiber. Il suffit d'une piqûre, d'une simple piqûre, et vous serez dans l'impossibilité de plonger pendant douze mois. Évidemment nous ne pouvons pas vous forcer. Mais désormais vous ne bénéficierez plus de l'assistance psychologique à la transe. Personne ne viendra plus s'occuper de vous pendant que vous rêverez. Vous savez ce que cela signifie ? »

David hocha la tête. Plonger sans assistance, c'était courir le risque de s'enfoncer dans une transe d'une semaine, parfois plus, sans aucune surveillance médicale. Cela voulait dire pas d'alimentation glucosique, la diète totale, la déshydratation. De nombreux scaphandriers étaient morts ainsi, de faim et de soif au fond d'un rêve.

« La politique du ministère consiste à privilégier les grands rêves », murmura Marianne en se tournant vers la sculpture ectoplasmique de Soler Mahus. « Je sais que le gouvernement voudrait implanter des monuments semblables à chaque carrefour. En fait on cherche un nouveau Soler. Vous êtes un faiseur de bibelots, David, la mode est contre vous. Les bibelots appartiennent à l'époque où le public ne concevait le rêve que

sous la forme d'une pratique intime et solitaire. Aujourd'hui les gens s'assemblent pour jouir collectivement des œuvres. Ils communient dans l'apaisement.

— Ne vous censurez pas, ricana David. Allez jusqu'au bout de votre pensée. Je sais que l'armée s'intéresse aux rêves. Depuis que Soler Mahus a arrêté la guerre, les militaires ne cessent de se demander comment ils pourraient faire du rêve une arme stratégique. Je sais que certains d'entre eux ont voulu concrétiser des cauchemars capables de terrifier un éventuel adversaire...

— Ce n'est qu'une rumeur, coupa Marianne avec un clignement de paupières effrayé, je vous déconseille d'en parler à quiconque.

— La même rumeur prétend que les objets du cauchemar étaient si terrifiants qu'ils ont causé la mort des plongeurs et celle des militaires supervisant l'expérience. C'est vrai ? »

Marianne posa la main sur le bras de David. « Je sais que vous me prenez pour une emmerdeuse, dit-elle avec un sourire triste, mais je vous aime bien. Ne cherchez pas à plonger tout seul, vous savez ce qui se passera : vous sombrerez dans le coma et toutes vos fonctions vitales cesseront les unes après les autres. Laissez-moi vous faire cette piqûre qui bloquera la transe... »

Mais le jeune homme ne l'écoutait pas. Les poings enfoncés dans les poches, il observait la grande sculpture entre ses paupières mi-closes. « C'est ça qui vous plaît, hein ? gouailla-t-il. Un art pur miel, un art du bonheur, de l'apaisement... rien de tourmenté surtout, rien qui sorte d'une crise, rien qui soit alimenté par le mal de vivre. C'est à ça que sert la quarantaine : à faire le tri. Vous empoisonnez tout ce qui pourrait déranger le public.

— Ne devenez pas paranoïaque ! Certains objets rêvés sont nocifs, il y a eu des cas d'intoxication. Des gens qui sont devenus dépressifs pour avoir subi le rayonnement d'un bibelot non homologué.

— Si vous ne voulez plus de moi, je pourrai travailler pour le circuit parallèle.

— Les contrebandiers du rêve ? Vous seriez dans l'illégalité la plus totale. Les rêves commercialisés sans contrôle vétérinaire sont assimilés aux drogues prohibées de jadis. Ne mettez pas le doigt dans cet engrenage, vous vous retrouveriez en prison. Nous n'y sommes pour rien si vos rêves se fanent de plus en plus vite. Vous savez bien que la cure ne vous coûtera pas un sou, la maison de repos des rêveurs d'État vous accueillera sans que vous déboursiez un centime, c'est dans votre contrat. Vous avez droit à un séjour de six mois en établissement hospitalier tous les cinq ans.

— Quelles vacances ! siffla David. Je suppose qu'on utilise la bonne vieille thérapie par le travail musculaire ? Chacun sa pioche et sa portion de route à construire ? » Marianne demeura impassible, et même vaguement souriante. La proximité de l'ectoplasme géant l'empêchait de se mettre en colère. Son humeur demeurait égale malgré les rebuffades. « Putain ! eut soudain envie de lui crier David. Sale pute ! Pauvre conne ! Mal baisée ! » Il était certain qu'elle accueillerait ces horreurs avec le même petit sourire indulgent. Elle avait l'air d'une malade en préanesthésie. Il aurait pu l'amputer sans qu'elle pousse un seul cri ! Il tourna les talons avant de céder à un acte irréparable.

Dans un café il but trois verres de lait, puis rendit visite à Soler Mahus, mais le vieux rêveur ne le reconnut pas et n'ouvrit pas la bouche. On lui avait tondu la tête et sa peau nue révélait les bosses inquiétantes qui distendaient sa boîte crânienne. C'était comme si quelque chose se trouvait bloqué sous la banquise de ses os, essayant désespérément d'écarter les sutures pour parvenir à se frayer un chemin vers l'extérieur. David resta une demi-heure au chevet de l'artiste, puis une infirmière le chassa.

Fatigué, mécontent, il se traîna chez Antonine. Avec un petit air gêné la boulangère lui avoua qu'elle venait juste de jeter l'un de ses rêves à la poubelle. « Il a fané dans la nuit, chuchota-t-elle. Il commençait même à sentir mauvais. »



## ***Neige souterraine pour un enterrement clandestin***

Peut-être aurait-il dû se marier avec Antonine, réintégrer la normalité, abandonner cet art qui le faisait vivre en marge du monde depuis trop longtemps ? Souvent il essayait d'imaginer sa vie en compagnie de la grosse boulangère. Un simple effort d'imagination, et il s'apercevait, en tricot de corps, le visage saupoudré de farine, pétrissant le pain aux heures les plus sombres de la nuit. Il modelait la pâte élastique, la transformait en boules égales, parfaites, cocons de mie ne demandant qu'à durcir dans l'haleine du four à bois. Une existence normale, oui, qui vous laissait les reins rompus, les épaules sciées par la crampe, mais tellement satisfait. À l'aube, la fournée cuite, il serait sorti dans la cour de l'immeuble pour fumer une cigarette en regardant se lever le jour et s'allumer les fenêtres sur les façades des immeubles environnants. Antonine... ou Marianne ? Pourquoi pas Marianne ? Ne devenait-elle pas étrangement sociable dès qu'elle se déplaçait dans le halo d'un rêve ? Il aurait suffi d'emplir l'appartement de bibelots oniriques. Le soir, quand elle rentrerait, les rêves entassés au long des étagères la démaquilleraient du fard de la mauvaise humeur. En quelques secondes elle retrouverait une insouciance de petite fille, prête à glousser de tout, à s'amuser de n'importe quoi. Anesthésiée, elle devenait autre, même sa silhouette anguleuse, tout en os, paraissait s'arrondir, prendre de la chair. Oui, peut-être aurait-il dû renoncer à son statut d'artiste professionnel, ne plus rêver que pour son seul usage, dans l'unique dessein d'affaiblir la mauvaise humeur chronique de Marianne ? Peut-être... Ou bien se débarrasser définitivement de cette sale habitude, atrophier ses pouvoirs par une absence de pratique volontaire, tels ces culturistes qui voient leur superbe musculature fondre dès qu'ils cessent de manier les haltères ? S'amputer de cette part

malsaine de lui-même ; attendre que son cerveau rouille, s'ankylose et ne produise plus que des rêves communs, des rêves comme ceux qui hantent chaque nuit le sommeil de M. Tout-le-Monde ? Ah ! rêver enfin de bêtises sans conséquence, d'absurdités fumeuses qui n'exigeraient pas de sortir de son corps pour devenir des objets d'art. Rêver de choses qui s'effaceraient d'elles-mêmes à son réveil et ne s'attarderaient pas obstinément dans la réalité, comme les indices ineffaçables d'un crime absurde. Alors ? Antonine ? Marianne ? Une femme de chair et une femme d'os... c'était mieux tout de même que cette Nadia, ce fantôme qu'il ne pourrait jamais étreindre, non ?

Ce matin-là la sonnerie de la porte le tira de ses pensées alors qu'il méditait comme à son habitude les coudes sur la table, le visage penché au-dessus du bol de café, épiant son reflet dans la noirceur du liquide. Un télégraphiste mal rasé, la casquette de travers, lui remit un câble émanant des services vétérinaires du musée d'Art moderne. Le rectangle de papier bleu lui apprenait que le rêve qu'il avait déposé en quarantaine quelques jours auparavant venait de succomber aux tests médicaux décidant du visa de commercialisation. Comme son contrat l'y autorisait, il avait toutefois le droit d'assister aux opérations d'ensevelissement de l'objet.

Il ne fut pas réellement surpris. Marianne l'avait préparé à cette conclusion, mais il ne put s'empêcher de froisser le télégramme avec rage, PPLQ, il serait désormais classé comme un artiste PPLQ, un rêveur dont les objets oniriques ne supportaient pas l'épreuve de la quarantaine. Le sigle stupide, grossier, s'étalerait en lettres baveuses sur son dossier. Pour s'occuper l'esprit il se rasa méthodiquement avec le rasoir de barbier oublié par son père dans l'armoire de la salle de bains quinze ans plus tôt. C'était une opération délicate qui nécessitait toute votre attention et par là même vous interdisait de ressasser de sombres pensées. Le visage enveloppé dans une serviette chaude, il attendit ensuite que la cuisson enflammant ses joues s'apaise, puis passa son costume noir. Celui qu'il mettait de plus en plus souvent. Il demeura ensuite assis dans un fauteuil, feuilletant d'un doigt nerveux un petit roman aux cahiers décollés qui narrait les aventures du Docteur Squelette

en Patagonie. Il le connaissait presque par cœur mais s'amusait toujours du passage bien connu des amateurs où le redoutable médecin se constitue une armée de soldats kamikazes en hypnotisant les gorilles de la forêt voisine. Il finit par s'endormir, dans son costume de deuil, cravaté, les jambes étendues, comme un mort en rupture de cercueil. Il n'émergea de l'inconscience qu'un quart d'heure avant la cérémonie et dut presser le pas pour se rendre au musée. Le gros gardien à qui il avait si souvent graissé la patte l'accueillit à la porte du service vétérinaire avec une moue de circonstance. David n'écoula pas un mot du traditionnel discours apitoyé et traversa la salle de stockage pour rejoindre les couveuses. Les éboueurs étaient déjà là, dans leurs combinaisons de caoutchouc noir, gantés et bottés tels des égoutiers. David n'ignorait pas que beaucoup d'entre eux étaient d'anciens rêveurs rayés des cadres parce qu'un jour ils avaient cessé d'être rentables. L'Administration, bonne fille – et afin de leur éviter la clochardisation qui suivait habituellement cette réforme –, leur avait offert de se recycler dans ce qu'on surnommait pudiquement *le service d'enlèvement des objets oniriques fanés*. Appellation qui semblait faire d'eux des fleuristes chargés de ramasser les bouquets défraîchis au terme des cérémonies officielles. David – tout en comprenant leur détresse et l'inconfort de leur situation – ne pouvait s'empêcher de considérer ces hommes comme des traîtres, des vandales jouissant du permis de saccager les œuvres d'art en toute liberté. Il s'était juré de ne jamais accepter une pareille reconversion. En ce moment même les éboueurs du rêve, engoncés dans leur tenue caoutchouteuse, ressemblaient à d'énormes grenouilles dressées à se tenir sur leurs pattes arrière. Une cagoule percée de gros trous de vision vitrés complétait le costume et parachevait la ressemblance. David les salua. L'un d'eux, Pit Van Larsen, qu'il avait fréquenté jadis, lui répondit d'un signe de tête. Ils éteignirent leurs cigarettes, rabattirent les masques mous sur leurs visages et s'approchèrent des couveuses. Les rêves morts s'étaient affaissés sous les cloches, comme des salades fanées. Ils avaient toujours la même blancheur immaculée, mais leur densité avait changé. Leur fine texture s'était alourdie pour prendre l'aspect

d'une substance collante extrêmement difficile à manipuler. Il était fortement déconseillé de saisir un rêve mort à main nue si l'on ne voulait pas se retrouver collé au meuble qui lui servait de support. Le pouvoir d'adhérence des objets oniriques était effrayant. Dans les premiers temps de leur commercialisation on avait dû faire face à de nombreux accidents et des équipes d'urgence avaient sillonné les villes en tous sens, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour venir au secours des malheureux qui s'étaient retrouvés soudés à leur cheminée ou à leur buffet pour avoir voulu balayer le rêve fané d'un revers de la main. La substance ectoplasmique en voie de désagrégation adorait la peau humaine et durcissait instantanément à son contact, se transformant en un redoutable ciment. Chaque fois que cela se produisait on ne parvenait guère à libérer les victimes imprudentes qu'en leur entaillant l'épiderme au moyen d'un rasoir, ceci après les avoir soumises à une anesthésie locale. Le mode d'emploi joint à tout objet onirique précisait qu'il était fortement conseillé de se débarrasser des sculptures dès les premiers signes de flétrissures. La méthode préconisée était fort simple. Il suffisait de s'emparer de l'ectoplasme en ayant pris soin au préalable d'enfiler des gants de caoutchouc (les gants ménagers utilisés couramment pour la vaisselle faisaient parfaitement l'affaire) et de placer la structure flétrie dans un sac indéchirable. Dans chaque immeuble une poubelle spéciale avait été installée à la seule intention des rêves. C'était un gros cylindre de caoutchouc noir dont le couvercle s'ouvrait et se fermait automatiquement quand on appuyait sur un bouton rouge. La nature très particulière des ectoplasmes persistants avait nécessité cette mise en place, et il aurait été naïf d'y voir un luxe de précautions inutiles. En effet, rien ne venait à bout des rêves en pleine déliquescence. S'ils perdaient leur forme, leur pouvoir de suggestion, bref : leur beauté ; leur substance, elle, demeurait toujours présente, incompressible. Elle ne rétrécissait pas, ne s'évaporait pas. Devenus flasques, gluants, les rêves résistaient aux pires moyens de destruction. Au début on avait essayé de les brûler comme l'on fait des feuilles mortes, mais leur incinération avait donné naissance à une fumée

pestilentielle, terriblement toxique dont les émanations avaient causé de nombreux empoisonnements et même des décès.

Pis que tout : les rêves jetés au feu empestaient la chair brûlée. À leur contact le moindre brasero de jardin devenait un bûcher de la sainte inquisition, et cette odeur de corps humain carbonisé qui se dégageait des ectoplasmes imprégnait les vêtements de manière quasi permanente, vous obligeant à changer de garde-robe. Il avait fallu abandonner ce mode de destruction et convaincre les populations de ne plus chercher à se débarrasser des objets d'art flétris par leurs propres moyens. Un service d'enlèvement avait été alors créé, un service dont les camions noirs sillonnaient la ville à la tombée du jour pour relever les containers à ectoplasmes mêlés au bord des trottoirs aux innocentes poubelles familiales.

« On y va », dit simplement Pit Van Larsen en plaquant sa cagoule sur son visage. David recula prudemment. Une éclaboussure était toujours possible, et il ne tenait pas à voir une perle de substance gluante bondir dans sa direction pour adhérer à la surface de sa peau telle une verrue, comme cela se produisait parfois.

Si le ramassage des rêves posait un réel problème, il n'était pas question de laisser ceux-ci se décomposer à l'air libre dans des décharges à ciel ouvert comme l'on fait ordinairement des ordures ménagères, car les ectoplasmes, se délitant au fil des semaines, finissaient par s'effiloche dans le vent en lambeaux poisseux, invisibles. Éparpillés, réduits à l'état de gouttes de pluie microscopiques, ils dérivait alors au gré des courants aériens... Les malheureux qui vivaient à proximité des décharges les respiraient, les absorbant à leur insu. Et les particules affreusement collantes s'amassaient dans leurs bronches et leurs poumons, les obstruant sans remède. Oui, il avait bien fallu se rendre à l'évidence : les rêves morts étaient particulièrement polluants. Assez légèrement on avait cru un temps s'en tirer en recyclant cette étrange matière première sous une forme peu glorieuse mais fort utile : un quelconque ministre avait imaginé de vendre la masse ectoplasmique usagée à des fabricants de colle qui, après l'avoir mise en tubes, pourraient la commercialiser sous la forme d'une super-glu à la

puissance adhérente jusqu'alors inégalée. Les accidents ayant été très nombreux, il avait fallu également renoncer à ce projet et s'habituer à l'idée que l'élimination des rêves usagés, loin d'être une source de revenus supplémentaires, resterait à la charge de l'État.

David se rappelait parfaitement l'épisode dérisoire et honteux de la super-glu. Des millions de petits tubes rouges avaient envahi les rayons des magasins. Les bricoleurs s'étaient frotté les mains : enfin une colle véritablement adhérente capable de supporter toutes les tractions, et qui faisait s'accoupler définitivement les matériaux les plus disparates. De jolis tubes rouges qu'on avait plaisir à acheter parce qu'ils remplaçaient tous les types de scellements existants. L'euphorie n'avait pas duré longtemps ; bientôt les pompiers avaient dû courir aux quatre points cardinaux du pays pour tenter de dégager les bricoleurs imprudents prisonniers d'un mur, d'une charpente ou d'une canalisation. Devant l'effroyable résistance de la glu il avait fallu se résoudre à amputer quelques doigts, à tailler profondément dans la viande. Cela avait entraîné des procès sans nombre... David avait longtemps conservé dans le tiroir de son bureau l'un des tubes écarlates, pas pour s'en servir, non, mais parce qu'il y voyait le cercueil étrangement iconoclaste d'une œuvre d'art défunte.

Les éboueurs avaient ouvert la couveuse. De ses mains caoutchoutées Pit saisit le rêve étalé comme une méduse morte et le fit basculer dans son sac. L'ectoplasme tomba avec un bruit flasque, ne laissant qu'un peu de mucus sur les gants du manipulateur. L'un des préposés recopia le numéro du spécimen sur la fiche vierge fixée sur le collier de serrage de la poche indéchirable. « Correct ? » demanda-t-il en levant un œil morose sur David. « Correct », approuva le jeune homme. Les éboueurs procédèrent de la même manière pour les autres rêves décédés des suites de la quarantaine. David avait la gorge étranglée. Il chercha à se représenter le calvaire par lequel était passé le petit ectoplasme forgé quelques jours auparavant. Que lui avait-on fait subir, quels tourments imbéciles et pseudo-scientifiques ? On racontait que certains laborantins s'amusaient à injecter aux jeunes rêves des solutions de café

noir atrocement concentré, qu'ils plaçaient les ectoplasmes encore fragiles dans des chambres spéciales où retentissait en permanence la sonnerie insupportable d'un réveil électronique. Tout cela dans l'intention de tester la résistance physique de l'objet à la réalité extérieure... Y avait-il une once de vraie science dans ces pratiques ou la folie régnait-elle en maîtresse incontestée à l'intérieur du service ?

« Okay, fit Pit Van Larsen. On y va. » S'approchant de David il ajouta : « Tu fais le trajet jusqu'au bout ou tu en as assez ?

— Jusqu'au bout », dit doucement le jeune homme.

Pit cracha sur le sol. « T'es maso », fit-il en prenant la tête de la colonne. Les éboueurs se replièrent en bon ordre, chacun tenant à bout de bras un sac contenant le cadavre d'un rêve empoisonné. Leurs combinaisons de caoutchouc produisaient de curieux bruits de succion, et David se fit la réflexion qu'ils devaient atrocement transpirer au sein de cette défroque. « À la prochaine », dit le gros gardien quand David passa à sa hauteur. Il n'y avait aucune méchanceté dans ce salut, c'était la réflexion d'un homme blasé qui a fini par comprendre que quoi qu'on fasse tout va toujours de travers.

Le camion d'enlèvement des rêves attendait au bas de l'immeuble, grosse machine noire aux flancs rivetés. Les sacs furent soigneusement déposés dans des containers étanches car il n'était pas question que l'un d'eux éclate au cours du transport. David s'installa à côté de Pit tandis que les autres se regroupaient à l'arrière du véhicule pour casser la croûte. « Alors, lança l'ancien rêveur en démarrant, t'es toujours dans la partie ? Tu arrives à gagner de quoi vivre ? Il était pas gros le têtard que j'ai emballé tout à l'heure, il t'aurait pas rapporté une fortune. Moi, sur la fin j'en faisais des plus maigres encore. Je les surnommais des crottes de sommeil.

— Tu ne rêves plus du tout ? » s'enquit David en se maudissant de poser cette question.

« Non, lança Pit sur un ton faussement soulagé. Ils m'ont fait une piqûre et depuis je ne plonge plus. Je rêve, mais, comme tout le monde, des conneries sans importance qu'on oublie dès qu'on ouvre les yeux. »

Il marqua une pause le temps de négocier un virage, puis ajouta : « Tu devrais faire comme moi avant qu'il soit trop tard. Tu as jeté un coup d'œil sur les statistiques du ministère ? Tu as vu quelle est la durée de vie des rêveurs ? Pas génial, hein ? Quand on commence à vieillir les ectoplasmes ont tendance à s'épaissir, ils restent bloqués dans les poumons et vous étouffent.

— Je sais, coupa sèchement David, pas la peine de me faire un cours. » Il hésita, se mordit la langue, puis risqua : « Et quel effet ça te fait de ne plus revoir ceux d'en bas ? »

Pit haussa les épaules mais ses grosses mains gantées crissèrent sur le volant quand il crispa les doigts. « J'essaie de plus y penser, souffla-t-il. De toute manière l'injection les a sûrement tués. Je me dis que c'est comme un chien malade qu'on a piqué pour son bien. Il ne peut rien sortir de bon de ce genre de fréquentations. Et puis j'avais l'impression de tromper ma femme avec la fille d'en bas, c'était moche. »

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à l'entrée des frigorifiques. C'était là qu'on parquait les rêves faute d'une meilleure solution. Pour les empêcher de se déliter dans le vent ou de faire exploser les bidons en fermentant, on les congelait. La congélation seule permettait de les maintenir sous une forme stable sans danger pour l'environnement. Chaque fois qu'il pénétrait dans l'immense labyrinthe des frigorifiques, David était fasciné par les cristaux de glace que les courants d'air véhiculaient tels les tourbillons d'une tempête de neige ininterrompue. Il fallait s'en protéger si l'on ne voulait pas avoir les oreilles et les pommettes cisailées, et les hommes qui travaillaient dans les travées étaient tous affublés de gros passe-montagne noirs qui leur donnaient l'air de participer à une expédition polaire. Ils descendirent du camion et coururent passer des combinaisons thermiques dans un sas chauffant. C'était toujours une épreuve désagréable pour les éboueurs de s'extraire des scaphandres de caoutchouc trempés de sueur, et de se sécher à la hâte pour s'en aller affronter l'hiver des souterrains. David sortit le premier, le capuchon rabattu sur la tête pour essayer d'échapper à la morsure des tessons de glace. La parka était trop grande pour lui et il en serra furieusement le



cordon autour de sa taille. Son haleine explosait en nuage épais, lui masquant le dédale des tunnels éclairés avec avarice. Pit le devança, courbé, suivi par ses hommes. Tous étaient manifestement pressés d'en finir, leurs gros souliers antidérapants qui martelaient le sol donnaient à cet enterrement une allure curieusement militaire. David se laissa guider. Il avait déjà les lèvres gelées. Le froid infiltrait des douleurs en vrille dans le métal de ses dents plombées. Ils arrivèrent enfin devant la porte de la chambre de congélation. Une croûte de glace s'était formée sur la poignée et Pit eut quelque difficulté à la manœuvrer. À l'intérieur les rêves s'amoncelaient, bric-à-brac informe de méduses statufiées par la température polaire. « On dirait du marbre », pensa instinctivement David, mais ce n'était pas ça, pas exactement. Le marbre n'avait pas la luminescence des cristaux de glace. Les rêves solidifiés paraissaient saupoudrés de poussière de diamant, ils s'amoncelaient, épaves non identifiables sous la croûte épaisse du givre. Un cimetière, un cimetière de fantômes paralysés, réduits à l'immobilité d'une incarcération perpétuelle. Mais c'était là le seul moyen de suspendre leur agonie et la pollution qui s'ensuivait. En les congelant on empêchait leurs cadavres de se défaire davantage. La chambre était presque pleine. « Un jour on ne saura plus où les mettre, grommela Pit. Faudra les fourrer dans des fusées et les expédier dans les étoiles. Ici, bientôt on affichera "complet" comme partout ailleurs. » D'un geste rapide il fit sauter le collier de serrage du sac et jeta l'ectoplasme mort sur la croûte de glace qui recouvrait le sol. Le rêve y adhéra avec un grésillement nettement perceptible, et tout de suite sa couleur changea. Les autres éboueurs se repliaient déjà, fuyant le froid insupportable qui montait du fond de la chambre. Pit saisit David par le bras et le tira en arrière. « Qu'est-ce que t'attends ? gronda-t-il, tu veux te brûler les poumons ? On ne peut pas rester là sans masque. » David se laissa entraîner. Il n'ignorait pas qu'on avait dû installer une centrale nucléaire aux portes de la ville dans le seul but d'alimenter en courant les entrepôts frigorifiques disséminés dans le sous-sol. Le cercueil d'hiver des rêves réclamait beaucoup d'énergie, on n'osait penser à ce qui se

passerait si tous les congélateurs funéraires tombaient un jour en panne. « Ils exploseraient, avait dit Pit une fois que David lui posait la question. La déliquescence des rêves s'accompagne d'un dégagement gazeux intense qui, à ce moment-là, se trouverait automatiquement mis sous pression. Personne ne sait combien de temps les chambres pourraient retenir ce gaz. Et puis il y a les risques d'asphyxie, d'explosion... » Vrai, c'était un sacré casse-tête auquel personne ne voulait trop penser pour le moment, cela viendrait plus tard sans doute. Quand la catastrophe deviendrait imminente, comme toujours. David se débarrassa de son équipement dans le sas chauffant et prit congé de Pit. Le froid des souterrains s'accrochait à ses vêtements et il eut beaucoup de mal à se réchauffer, même lorsqu'il eut regagné la surface. Il marcha rapidement, longeant les trottoirs ensoleillés. Les menaces de Marianne trottaient dans son esprit. Une cure de repos ? Le processus de mise à pied commençait toujours par une cure de repos dans une maison pleine de rêveurs exténués et non rentables. Au terme de ce séjour on avait droit à un second essai. Un seul... Si le rêve se soldait par un échec on vous proposait alors l'injection libératoire dont avait bénéficié Pit Van Larsen. Une piqûre magique qui vous libérait de la plongée et faisait de vous un homme normal. Désespérément normal.

## ***L'appel des profondeurs***

Il rentra chez lui, les vêtements raidis par l'hiver des souterrains. Il sentait encore la morsure des éclats de givre sur ses pommettes, et ses lèvres craquelées saignaient. Il se prépara un café très sucré, tenta de se réchauffer les mains en caressant le ventre de porcelaine du bol. C'est alors qu'il traversait la cuisine en diagonale qu'il eut sa première hallucination. Il lui sembla tout à coup que le carrelage s'émiettait entre ses pieds, révélant une étendue liquide habilement dissimulée. Les carreaux se détachaient les uns après les autres, s'enfonçant dans cette mare sombre qui paraissait s'étendre sous le plancher de l'appartement. David fit un bond de côté, battit des paupières. Tout de suite l'image s'effaça. Le sol de la cuisine se révéla inentamé, intact. Il n'y avait pas de trou, pas de lac secret... Il s'assit, les jambes un peu tremblantes, et se passa la main sur le visage. L'hallucination avait été si réaliste qu'il avait eu l'espace d'une seconde l'impression de se tenir en équilibre au-dessus d'un gouffre, locataire d'une hutte sur pilotis en cours de dislocation. Il voulut boire une nouvelle gorgée de café mais fut affreusement surpris de lui découvrir un goût d'eau de mer. Des algues flottaient à la surface du breuvage. Au fond du bol, le sucre avait été remplacé par de la vase. Il sut d'instinct que s'il s'obstinait à fixer le récipient, il verrait bientôt des poissons nager autour de la cuiller. Il ferma les yeux, se plaqua les mains sur la figure. L'odeur de sel et de vase s'épanouissait dans la pièce, s'échappant du bec de la cafetière. Il s'obligea à respirer lentement. Il connaissait parfaitement ces symptômes, ils précédaient toujours la transe onirique de quelques heures. C'était le signal d'alarme déclenché par son inconscient pour annoncer une plongée profonde. Normalement il aurait dû sauter sur le téléphone pour appeler Marianne et l'avertir qu'il allait d'ici peu sombrer dans le coma du rêve. Elle serait aussitôt

venue, avec sa petite valise, ses flacons de glucose, ses aiguilles à perfusion. Elle l'aurait assisté pendant sa perte de connaissance, veillant au bon fonctionnement de son corps déserté. Il esquissa un mouvement pour se lever mais se ravisa aussitôt. Non, il ne devait pas prévenir Marianne. S'il lui annonçait qu'il allait plonger d'un moment à l'autre, elle accourrait porteuse d'une injection inhibitrice. « C'est pour votre bien », expliquerait-elle de sa voix de patiente infirmière. « Il est inutile que vous vous fatigiez puisqu'on vous a momentanément mis à pied. » Elle tuerait le rêve dans l'œuf d'une giclée de poison, et il ne pourrait rien faire pour contrarier l'expansion du venin dans son organisme.

Il respira profondément pour chasser la boule d'angoisse qui se formait à la pointe de son sternum. Ce qu'il allait faire contrevenait aux règles de sécurité élémentaires de la plongée mais il ne pouvait s'en empêcher, l'envie de retrouver Nadia était trop forte. Il ouvrit doucement les paupières. L'hallucination s'était dissipée. Le bol ne contenait plus que du café froid. Le carrelage était entier et n'ouvrait aucune perspective sur des mers clandestines astucieusement dissimulées. « C'est trop tôt, lui murmurait la voix de la raison. Tu es encore trop faible pour tenter une nouvelle descente, tu n'as pas récupéré. » Mais il n'avait que faire de ces conseils de prudence. Il se redressa. L'appartement tanguait un peu, comme un navire lancé sur une mer qui grossit. Les objets posés sur les buffets, le dessus des cheminées, allaient et venaient, obéissant aux mouvements de la houle. L'immeuble tout entier prenait le large, fendant le flot de sa proue de brique rouge. David entendait nettement le choc régulier des vagues battant les murs du rez-de-chaussée. Il savait que s'il écartait les rideaux, il verrait l'écume ruisseler sur les carreaux. La plongée s'annonçait toujours par une débauche d'hallucinations maritimes dont il ne s'expliquait pas la provenance. Il faillit perdre l'équilibre en remontant le couloir. Un peu partout les chaises se renversaient, la vaisselle tanguait dans les placards, les livres dégringolaient des étagères. Ils avaient quitté le port, maintenant l'immeuble affrontait les premières lames annonçant la haute mer. Malgré l'habitude David se sentit

gagné par une légère nausée. Il tituba vers la salle de bains. Les robinets du lavabo et de la baignoire s'étaient ouverts, déversant une eau verte, écumeuse, qui sentait l'iode. Des poissons gris barbotaient dans la cuvette des W.-C., frappant la porcelaine de leurs nageoires musclées. David sentit la tête lui tourner, la peur lui noua l'estomac. L'illusion était trop forte. Les images terriblement convaincantes, presque matérielles, annonçaient une plongée en grande profondeur. C'était l'une de ces descentes vertigineuses d'où l'on pouvait très bien ne jamais remonter. S'il cédait à la transe, il était capable de s'endormir pour deux semaines, peut-être plus... Sans assistance médicale une telle équipée équivalait à un suicide. Il se déshydraterait en quelques jours, basculerait dans le coma. Plus d'un scaphandrier était mort ainsi, pour avoir enfreint les règles de sécurité. Plonger seul équivalait à se jeter au fond d'un puits une pierre au cou. Il fallait appeler Marianne. Il fallait appeler Marianne pour qu'elle vienne... empoisonner le rêve.

Pris de vertige, il se traîna en direction de la chambre et s'affaissa en travers du lit, tel un naufragé se cramponnant à un canot de sauvetage. L'appartement paraissait affronter des creux de six mètres et les paquets de mer s'écrasaient sur les carreaux avec un vacarme de cataracte. L'odeur d'iode était partout à présent. Sous les doigts de David les draps amidonnés par le sel avaient quelque chose de poisseux. Il chercha à se rappeler où il avait caché les flacons de glucose achetés en fraude. Oh ! il pouvait bricoler une installation artisanale qui lui permettrait de survivre un moment, mais aucune de ces pauvres précautions ne parviendrait à combattre les dangers d'une plongée en eau profonde. Cette fois l'appel des abîmes était terrible. David sentait l'appartement se creuser sous les effets de ce maelström invisible. Bientôt les planchers s'effondreraient et il coulerait à pic dans les eaux bleues. Il allait descendre plus bas que jamais, il en avait l'intuition. Ses pieds pesaient des tonnes, ils le tiraient vers le fond comme ces gueuses plombées dont se chargent les scaphandriers. Tout son corps devenait lourd, inamovible. Il ne retrouverait sa souplesse qu'une fois immergé, il devait plonger, se laisser aspirer par le tourbillon.

Il haletait, terrassé par le mal de mer. Un peu partout dans l'appartement les étagères se vidaient de leur contenu, les placards s'ouvraient, vomissant assiettes et casseroles, les tables se promenaient d'un bout à l'autre des pièces, rayant le parquet ciré de leurs pieds durs. L'immeuble piquait de la proue comme s'il allait s'abîmer, puis se relevait d'un coup, naufragé qui redresse la tête pour échapper à la noyade. David fit un effort pour s'asseoir. Il devait... Il devait installer les flacons de glucose sur leur perchoir, assujettir les tuyaux au système d'horlogerie qui les mettrait en service les uns après les autres au fur et à mesure que les bonbonnes se videraient. De quoi tenir trois ou quatre jours, guère plus, en réglant le débit au minimum. Serait-il revenu dans quatre jours ? Il n'en savait rien. Plus on descendait profondément plus on mettait de temps à remonter, c'était l'une des règles de base du rêve. Les abîmes vous retenaient prisonnier de leurs eaux noires que les rayons du soleil ne parvenaient à pénétrer. La nuit liquide se refermait sur vous, plus épaisse, plus rétive que les eaux bleues et rassurantes des faibles profondeurs. Il était inutile de chercher à se faire réveiller par un quelconque procédé mécanique : timbre, cloche, sirène, stimulateur sensoriel, rien n'y faisait. Mille pendules carillonnant en chœur au-dessous du lit d'un rêveur en transe auraient déployé leur vacarme en vain. David en avait lui-même fait l'expérience. Les plus gros réveils à marteau, les couinements stridents des horloges électroniques, n'avaient jamais réussi à l'atteindre par-delà la croûte du rêve. La transe vous isolait du monde, vous enveloppant de sa carapace insonorisée. On aurait pu tirer le canon au pied de son lit, lui imprimer des marques au fer rouge sur le corps sans pour autant parvenir à lui faire ouvrir les yeux. Marianne l'avait soumis à toutes sortes de tests, allant même jusqu'à lui enfoncer des aiguilles dans la paume des mains, sans jamais réussir à accélérer le processus de remontée. Un rêveur demeurerait totalement coupé de l'extérieur, indifférent à son enveloppe corporelle, déconnecté de sa chair. Le réveil ne pouvait venir que d'en dedans, à son heure, quand la logique du rêve le provoquait. Pour toutes ces raisons il était suicidaire de plonger sans assistance médicale. Si l'infirmière ne pouvait aucunement

venir vous chercher au fond du rêve, elle était du moins en mesure d'alimenter votre corps et de l'empêcher de se déshydrater.

David se laissa glisser du lit et rampa en direction du placard où il cachait les flacons. Aurait-il la force de les installer ? La tempête n'allait-elle pas renverser le mât et fracasser les bouteilles ? Allons, c'était absurde, la tempête n'existait que dans son imagination, elle n'était que l'expression du bouleversement psychique qui s'annonçait. Il comprima fortement ses globes oculaires. Les battements de son cœur ralentirent un peu, la pression du sang sur ses tempes se fit moins forte. Il profita de cette accalmie pour installer le mât métallique, les flacons et leur système de distribution. Il se demanda avec une certaine angoisse s'il parviendrait à poser la perfusion sans trop de dégâts. Il n'avait jamais été très doué pour ce type de manipulations. L'immeuble tanguait moins mais l'eau paraissait clapoter derrière les murs et sous les lattes du plancher, enfermant le jeune homme au sein d'une prison liquide. Il s'assit au milieu du lit et se frictionna les épaules, il avait froid et pourtant il était en sueur. L'eau clapotait sous le papier peint avec de gros glouglous liquides, on l'entendait ruisseler sous les tapis dans un interminable gargouillis d'évier. David songea que les prisonniers d'une épave devaient éprouver un sentiment analogue lorsque le bateau éventré commençait à descendre sous la surface et que la pression chassait les dernières poches d'air de la carcasse. Marianne... fallait-il appeler Marianne ? Il avait peur de ce qui l'attendait en bas, mais il avait encore plus peur de se retrouver dans la peau d'un éboueur au cerveau paralysé.

Il se dévêtit lentement, arrachant ses effets comme les débris d'une mue. D'une main tremblante il déchira le sachet stérile contenant l'aiguille à perfusion et son petit tuyau transparent. Avait-il correctement réglé l'horloge du distributeur ? Son regard devenait flou et les chiffres des cadrans dansaient la sarabande autour des boutons. Il arrangea rapidement les tuyaux, brancha l'appareil et ficha l'aiguille au creux de son bras. Il se fit mal, déchira avec ses dents un morceau de pansement adhésif qu'il colla en travers du conduit, s'allongea

sur le dos. Il avait la nausée et son acuité visuelle baissait de seconde en seconde comme si la nuit était en train d'envahir l'appartement. À ce simple signe il sut qu'il s'enfonçait déjà. « C'est de la folie, pensa-t-il dans un sursaut désespéré, j'aurais dû prévenir Marianne, je peux encore me redresser, attraper le téléphone... » Mais en réalité il n'en avait pas envie. Ce serait sa plus belle plongée, il le pressentait, un voyage au cœur des abîmes, dans le trou noir des grands fonds, là où il n'avait jamais mis les pieds. Là où *personne* à part Soler Mahus n'avait peut-être mis les pieds. Il allait couler à pic, alourdi par toutes ses rancœurs, par sa peur d'être mutilé, par toute la tristesse des rêves assassinés. Il allait tomber comme une pierre, fendant les épaisseurs marines tel un scaphandrier bardé de cuivre et de plomb, et son casque rutilant tracerait dans la nuit liquide un sillage de bulles bourdonnantes. « J'arrive ! » pensa-t-il en fermant les yeux. L'oreiller clapotait sous sa nuque, l'écume des draps lui léchait les reins. Il s'enfonçait et rien ne pouvait plus le retenir à la surface.

D'un seul coup tout fut bleu.



## ***Sous-sol des océans***

Les motos de Jorgo brillaient dans la pénombre de l'atelier dressant leurs pots d'échappement comme d'étranges sculptures de chrome. David percevait cet éclat douloureux à travers ses paupières à demi closes. Il ne voulait pas bouger car son corps lui semblait encore trop fragile. Il avait peur en se redressant sur un coude de voir sa chair se déchirer, ses os transpercer l'épiderme. Il était comme ces entremets qu'on doit laisser refroidir afin qu'ils puissent acquérir une certaine consistance. Étendu sur le ventre, il attendait, persuadé que s'il tentait de s'asseoir ses organes se décrocheraient, tels des fruits trop mûrs, pour s'entasser les uns sur les autres en un effroyable pêle-mêle organique. Oui, il fallait attendre, attendre que sa viande se raffermisse, que toutes les sutures et les connexions de son mécanisme interne se solidifient. Pour l'instant il se sentait mou, fragile, instable. Des peurs bizarres le traversaient : peur de voir ses doigts se décrocher lorsqu'il saisirait un objet, peur d'éparpiller ses orteils en posant le pied par terre. Peur d'avaler ses dents en essayant de parler...

Il était couché sur le ventre, contre Nadia. Il n'apercevait pas le visage de la jeune femme car il avait la tête tournée de l'autre côté mais il savait que c'était elle. Ils étaient entortillés tous les deux, nus et moites dans un sac de couchage militaire, une espèce de grosse chenille kaki. En fait deux sacs raccordés l'un à l'autre au moyen de leurs fermetures à glissière. Il bougea doucement la main, caressant la courbe d'une hanche. Avaient-ils fait l'amour ? Il reprenait toujours conscience trop tard, une fois l'acte accompli, ne conservant jamais aucune image des ébats supposés. Cette lacune le frustrait horriblement. Mais peut-être s'était-il simplement matérialisé dans le duvet de Nadia alors qu'elle dormait ? Ses souvenirs n'étaient pas très clairs. Il faisait noir dans le hangar. Les courants d'air

véhiculaient des odeurs de graisse et d'essence. David bougea le bras pour consulter l'indicateur de profondeur fixé à son poignet. Il tressaillit en déchiffrant la mention *20 000 mètres*. C'était trop bas ! Il était tombé au fond d'un abîme. La pression devait être effrayante. Quant à la remontée, elle allait prendre une éternité. Le contact de Nadia chassa ses craintes. Il aurait voulu se retourner, la prendre dans ses bras, mais quelque chose l'obligeait à sortir du sac de couchage, à faire le tour des lieux. Un vieil instinct de survie qui n'admettait pas la mollesse. Avec d'infinies précautions il se redressa, s'attendant à tomber en morceaux d'une seconde à l'autre. C'était trop tôt, il n'était pas encore parfaitement reformé. Il allait perdre un bras, une jambe... Il posa la main sur l'épaule de Nadia. La chair était soyeuse mais différente de la peau humaine, d'un toucher radicalement étranger. Cela faisait penser à du caoutchouc... mais un caoutchouc *vivant*. C'était absurde mais c'était exactement la sensation qu'il avait au bout des doigts. Les cheveux de Nadia ressemblaient à de la fourrure artificielle... mais encore une fois à une fourrure artificielle qui aurait été vivante. David était dans l'incapacité totale d'expliquer ces paradoxes, il ne pouvait que les constater et s'en étonner. Ainsi faite, la jeune voleuse paraissait cependant plus solide que ses sœurs de la surface, à l'abri des maux habituels qui accablent la gent féminine. David suivit de l'index la courbe de l'épaule, traversa la poitrine, laissant son doigt courir jusqu'à la pointe du sein. Nadia dormait. Rêvait-elle ? Non, c'était impossible, le rêve était une maladie qui n'avait pas cours dans le monde d'en bas. David s'écarta doucement pour s'extirper du sac de couchage. Il n'avait pas froid. À son poignet les gros chiffres écarlates du profondimètre pulsaient comme un signal d'alarme. Il fit quelques pas au milieu des motos. Jorgo dormait plus loin, roulé dans un duvet maculé de cambouis. La reprise de contact s'effectuait d'une manière immuable, selon un scénario qui ne variait jamais d'un pouce : David se réveillait le premier dans un monde vaincu par le sommeil, un monde anesthésié où rien ne bougeait. Chaque fois il courait à la fenêtre pour essayer de surprendre un chien solitaire pissant contre un réverbère, un oiseau matinal traversant le ciel, mais

non... tout dormait, les chiens, les oiseaux et les réverbères. C'était comme si tout s'était arrêté durant son absence, comme si le manège s'était empoussiéré sous une bâche, immobile, laissant la rouille dévorer doucement ses engrenages. Comme si la fête foraine avait fermé ses portes, privée de son unique client. Elle n'allait sortir que très lentement de l'engourdissement, avec beaucoup de peine et de grincements, au fur et à mesure que la présence de David rallumerait ses ampoules et ses circuits. Le jeune homme marcha jusqu'au seuil du hangar. Il était nu mais n'avait pas froid. Ici son corps était plus imposant, bardé de muscles durs qui constituaient un excellent rempart contre les frissons. D'un coup d'œil circulaire il embrassa la perspective du terrain vague. Tout semblait plat, peint sur une toile par un mauvais décorateur. Les immeubles, les grues, les anciens réservoirs. Une image à deux dimensions. Cela s'arrangerait sans doute en cours de journée.

Il fit trois pas sur la plaine de détritiques qui s'étalait devant lui pour tenter de se persuader que le paysage avait réellement une profondeur et ne se réduisait pas à une simple image peinte. Il eut envie de tendre la main pour estimer la distance qui le séparait de la ligne d'horizon mais s'abstint, cédant à une brusque appréhension. Et si ses doigts butaient tout à coup sur la façade de cet immeuble en construction qui se dressait *apparemment* à deux cents mètres ?

Il leva le nez pour examiner les nuages immobiles, suspendus au-dessus de sa tête. N'y avait-il pas un oiseau là-haut ? Un oiseau inexplicablement figé dans les airs, comme épinglé sur le ciel ?

Il fronça les sourcils. Les nuages commencèrent à se déplacer, l'oiseau à battre des ailes. Le monde se remettait en marche, laborieusement, grosse machine qui grinçait et pétaradait au démarrage. La masse nuageuse progressait par à-coups, l'oiseau volait par saccades, comme si leurs mouvements étaient en fait commandés par une machinerie rétive, mal huilée. La terre du rêve reprenait sa lente rotation, dans une minute le vent allait se mettre à souffler, l'herbe raidie, à l'ossature paralysée, retrouverait sa souplesse. David battit plusieurs fois des paupières, la perspective reprenait ses droits,

le terrain vague s'étirait, la ligne d'horizon s'éloignait. Il n'avait plus l'illusion désagréable d'être planté dans la galerie d'un musée le nez à quelques centimètres d'un gigantesque tableau. L'image s'approfondissait sous ses yeux pour lui donner la possibilité d'y entrer. Il déglutit. Il avait mal aux tympans et le sang battait douloureusement à ses tempes dès qu'il esquissait un geste. Trop bas, il était descendu trop bas. Le monde du rêve allait-il résister à l'effroyable pression des eaux ? Il éprouvait une pénible sensation de pesanteur sur les épaules comme si un marteau invisible cherchait à l'enfoncer dans le sol. Il consulta la montre sur laquelle les chiffres palpaient. Dieu ! il était tombé dans la mer comme une enclume jetée du haut des étoiles. Jamais il ne se serait cru capable d'un tel prodige. Soler Mahus avait-il connu cette griserie terrifiante ? Celle d'avoir plongé plus loin que tous les autres ?

Il frémit en entendant craquer le ciel. La pression de l'eau sur la voûte céleste devait frôler le point de rupture. L'univers du rêve n'était plus qu'un sous-marin en chute libre, un vaisseau qui ne cesse de descendre toujours plus bas et dont les abîmes commencent à chiffonner les tôles, exerçant leur puissance sur le fragile assemblage de boulons qui maintient les plaques de blindage en place.

Le ciel avait gémi, et aussi les nuages. Une plainte de métal malmené, tordu. David scruta l'azur, soudain persuadé qu'une voie d'eau allait s'ouvrir entre les nuées, déversant sur la plaine des torrents d'eau salée. Il fit un effort pour reprendre le contrôle de son imagination. Il n'ignorait pas que ses peurs affectaient directement la structure organique de l'univers onirique, il convenait donc de rester calme et de discipliner ses phobies.

Il rentra dans le hangar et alluma le réchaud de camping posé sur l'établi, au milieu des outils, pour préparer du café. Maintenant que le vent s'était remis au travail il avait un peu froid. Il s'assit, attendant que l'eau frémissse au fond de la casserole. Par la porte ouverte le paysage s'étalait, avec ses immeubles aux lignes bizarrement renflées, un peu aplaties au sommet, comme si quelque chose pesait sur le dernier étage des maisons, faussant le parallélisme des cloisons. La pression.

Encore la pression. Elle écrasait les objets, leur donnant un aspect courtaud, empâté. Les réverbères, les arbres, se tenaient voûtés, souffrant de ce martèlement invisible. Un chien aplati sortit d'entre deux carcasses de voitures. Sa morphologie anormale retint l'attention de David. Son corps tassé se réduisait à une sorte de cube poilu que mouvaient des pattes minuscules. L'anatomie de la bête avait été indéniablement compressée. Dans l'incapacité de se ramifier de manière harmonieuse, elle s'était ratatinée jusqu'à prendre l'aspect d'une figurine de glaise fraîche écrasée par le poing d'un modelleur insatisfait. David aspira une bouffée d'air et fixa la bête. Il lui sembla, au bout d'un moment, que l'animal se *dépliait*, retrouvant ses proportions naturelles. Ses oreilles se dressaient sur sa tête, ses pattes s'allongeaient... Le jeune homme eut un claquement de langue irrité. Il pressentait qu'il lui faudrait procéder à de multiples mises au point s'il voulait corriger l'effet des grands fonds. Même l'horizon présentait une courbure exagérée, totalement invraisemblable. Tout cela était très contrariant. Il inspecta à nouveau le ciel. Au moins les oiseaux volaient normalement et les nuages ne s'arrêtaient plus en se tamponnant comme les wagons d'un train qui freine trop brusquement.

Il estima qu'il avait suffisamment remis les choses en place pour pouvoir réveiller ses compagnons. Saisissant la casserole, il fit doucement couler l'eau sur la mouture emplissant le filtre de papier. Il avait un peu peur de voir Nadia émerger du sac de couchage avec un corps déformé, cubique, des jambes torses, des seins carrés. Jamais il ne les avait entraînés aussi bas, à ces profondeurs abyssales, terrain de chasse des grands rêveurs. Comment allaient-ils supporter l'immersion ? L'odeur de café se répandait, supplantant celle de l'essence. Nadia bougea, puis Jorgo. Leur réveil était toujours pénible, mécanique, leurs gestes affreusement approximatifs. Chaque fois qu'ils émergeaient on avait l'impression qu'il leur fallait réapprendre à se tenir debout, à marcher, à parler. Ils étaient comme des bébés ne disposant que de quelques minutes pour faire leur apprentissage. Quoique court, ce moment était extrêmement pénible pour David qui avait chaque fois la sensation de voir

s'animer des mannequins de carton-pâte ou des débiles lobotomisés. Il décida de laisser le parfum du café agir comme un signal et partit s'habiller. Ses vêtements avaient été jetés en vrac sur la valise de métal brossé dont il ne se séparait jamais dans le monde du rêve. Il s'agenouilla et fit jouer les fermoirs. Le bagage d'acier blindé contenait tout un assortiment de drogues dont les tubes s'alignaient sur une plaque de caoutchouc noir, maintenus en place par des passants de cuir comme d'étranges munitions. Il y avait là des pilules de rationalité concentrée, des cachets de logique, de la correction de vraisemblance en solution. Et surtout un assortiment de poudres de tonalité à effet rapide qui permettaient d'infléchir instantanément la coloration d'un événement : poudre d'ironie, poudre comique, poudre de distanciation, qu'on pouvait sniffer sur le dos de la main et qui atténuait immédiatement la ligne exagérément dramatique d'une action. Ces outils chimiques, si l'on savait en user, autorisaient des corrections savantes dans le fil de l'aventure, retardant la formation du cauchemar et son inévitable corollaire : l'éjection dans la réalité.

David caressa doucement les tubes ; avec ces drogues il n'avait nul besoin d'une arme bruyante et inconfortable. Il lui suffirait de savoir jongler avec les cachets, de savoir quelle pastille prendre au bon moment.

Lorsqu'il eut fini de s'habiller il vit que Nadia et Jorgo s'étaient installés de part et d'autre de l'établi et buvaient leur café en silence. Ils avaient les yeux vagues et tâtonnaient un peu avec la tasse pour trouver leur bouche, mais ces détails mis à part tout allait bien, leur anatomie n'avait subi aucune altération visible. David s'assit au bout de la table et les observa. En fait il ne savait rien d'eux. Qui était Nadia ? Qui était Jorgo ? Il avait beau se creuser la tête, il ne parvenait pas à dénicher dans ses souvenirs la moindre bribe d'information sur leur passé, leur enfance... Et pourtant s'il les avait créés de toutes pièces – comme le prétendait Marianne – il aurait dû normalement tout connaître des secrets les plus intimes enfouis au fond de leur crâne ? Il aurait dû jouir de cette vue omnisciente des romanciers pour qui les personnages sont totalement transparents et ne peuvent rien dissimuler. Dans ce

cas pourquoi Nadia, Jorgo, se dressaient-ils devant lui comme des silhouettes opaques et taciturnes, mystérieuses ?

« Ils n'existent pas, lui avait maintes fois répété Marianne. Ce ne sont que des images de votre propre moi. Des marionnettes symboliques représentant chacune une pulsion, une tendance, un complexe, une facette de votre individualité. Ils n'ont pas d'épaisseur parce qu'ils ne vivent pas réellement. » Mais David n'avait jamais pu admettre ce raisonnement. Nadia vivait d'une vraie vie. Il était certain qu'à présent que le monde du rêve s'était remis en marche la peau de la jeune femme avait perdu son aspect caoutchouteux pour se changer en chair véritable, chaude. N'apercevait-il pas en ce moment même le tracé bleuâtre des veines sur la peau laiteuse de ses bras ?

« Ce sera un gros coup cette fois, annonça-t-il après s'être raclé la gorge. Pas une bijouterie. Un truc énorme. Une toile de maître mondialement connue. »

Les mots s'étaient formés indépendamment de sa volonté. Ils avaient quitté sa bouche à son insu pour voler à la rencontre de ses compagnons. D'où sortait-il ce projet dont il ignorait tout une seconde auparavant ? Nadia et Jorgo se tournèrent vers lui, les sourcils froncés. « Tu es sûr que c'est dans nos cordes ? s'inquiéta Nadia. Un musée c'est autre chose qu'une bijouterie.

— Tu n'as pas peur de voir trop grand ? renchérit Jorgo. On n'est que de petits casseurs après tout. Pourquoi vouloir jouer les ténors de la cambriole. Ce qu'on ramène ne te suffit plus ? Tu as déjà claqué tout ce qu'ont rapporté les diamants du dernier coup ? »

David haussa les épaules, il n'était jamais parvenu à leur faire comprendre que le butin des bijouteries, une fois passé dans le monde réel, ne conservait pas sa forme originelle. Malgré toutes ses explications ils s'obstinaient à croire que les diamants qu'on sortait des rêves devenaient aussitôt de vrais diamants. Lorsqu'il leur avait avoué que le produit des vols se matérialisait sous l'aspect de bibelots euphorisants qu'on vendait pour une bouchée de pain, ils avaient éclaté de rire, persuadés qu'il leur racontait des blagues. Il n'avait pas osé insister, de peur de se dévaluer à leurs yeux. Comment un chef de gang pouvait-il accepter de mener la vie d'un minable

fonctionnaire artistique dans le monde d'en haut alors qu'ils l'imaginaient coulant des jours dorés dans les palaces et les casinos ?

« Ma crédibilité est en cause, mentit-il. J'ai besoin d'un gros coup pour me remettre en selle. Les diamants que j'ai ramenés l'autre jour étaient faux. »

Nadia eut un hoquet qui fit osciller ses seins nus. David flaira avec bonheur son odeur de rousse. Si elle se mettait à transpirer c'est qu'elle avait achevé de se matérialiser. Elle n'était plus de caoutchouc et de nylon mais bel et bien de chair et de poil, et tant pis s'il ne savait rien d'elle. D'ailleurs sait-on vraiment quelque chose des gens qui vous entourent ? Dans la vie de tous les jours David avait le plus souvent l'impression de côtoyer des robots dépourvus de la moindre parcelle d'humanité.

« Un musée c'est grave, murmura Jorgo, et qu'est-ce que tu veux emballer ?

— Un tableau de deux mètres sur trois, s'entendit-il répondre. *La Bataille de Kanstädt*. » Et il poussa vers eux un catalogue de peinture qui était mystérieusement apparu dans ses mains. Ils se penchèrent au-dessus de l'établi pour examiner la reproduction, mêlant leurs cheveux. « Qu'est-ce qui m'arrive ? pensa David. Je suis en train de perdre la tête. C'est l'ivresse des profondeurs, à partir de 20 000 mètres on devient mégalomane. C'est comme Soler Mahus et ses bêtes blanches, ses animaux mythiques, ses licornes, ses yétis. »

Il avait peur. Au même moment le ciel émit une plainte de carrosserie trop fortement comprimée. La pression. La pression était là, pesant sur les nuages, sur le toit du hangar. Même la flamme du réchaud s'en trouvait bizarrement aplatie. À nouveau l'image du sous-marin broyé par les abîmes passa sous ses yeux. Il voyait le submersible se recroqueviller comme une boîte de bière, se chiffonner dans un horrible crissement de tôle. Et si l'océan se refermait sur eux, écrasant le monde du rêve ?

Le ciel n'était pas aussi bleu que d'ordinaire, l'on devinait derrière sa pellicule fragile l'énorme masse des eaux noires, de ces eaux qu'aucune lumière n'éclairait jamais et où même les poissons se révélaient aveugles. David ferma les yeux. Son sixième sens serait-il en mesure de détecter une fuite éventuelle



et de la colmater ? Nadia et Jorgo parlaient mais il ne les entendait pas. Leurs yeux brillaient d'une étrange avidité, leurs bouches également, comme s'ils s'alimentaient de la présence de David, comme s'ils se gavaient de son flux vital, lui volant des parcelles de chair pour augmenter leur propre densité. « Des vampires », songea le jeune homme, se raidissant contre une fugitive réaction de dégoût. Un jour, s'il commettait l'imprudence de s'attarder au fond du rêve, ses chers compagnons ne céderaient-ils pas à la tentation de le manger, pour exister à ses dépens ? Mais non, il perdait la tête, il n'avait rien à redouter de Nadia et de Jorgo.

*Et pourtant leurs yeux, comme des aiguilles à transfusion...*

Il s'ébroua, chassant les fantasmagories de l'ivresse des profondeurs. Pendant que Nadia passait en revue les différents problèmes posés par l'opération, l'esprit de David s'envola, quitta le hangar pour s'en aller inspecter la voûte céleste. Là, entre les nuages, était-ce un oiseau ou une fissure ? Il inspectait le monde à cheval sur le vent, comme un marin fait le tour des cales, la lanterne levée, pour s'assurer que la coque ne présente aucune voie d'eau. Il était assis à la table, dessinant des plans, établissant un chronométrage précis... et en même temps il parcourait l'univers d'en bas, tâtant la voûte céleste, goûtant l'eau des fontaines, pour vérifier que l'océan ne tentait pas de s'infiltrer à l'intérieur du rêve. Cela se passait souvent ainsi. Les choses devenaient doubles, le temps se contractait ou s'étirait. Des parenthèses s'ouvraient dans le tissu des événements. On sautait du matin au soir en l'espace d'un battement de paupière. Rien ici ne fonctionnait comme en haut.

« C'est vraiment un très gros coup, murmurait Nadia. Tu sais que tout le musée est placé sous la surveillance d'yeux électroniques chargés de déclencher l'alarme dès qu'ils identifient une silhouette en mouvement ? Ils balayent toutes les salles en permanence et sont capables de repérer une souris à trente mètres. »

David hocha la tête. Il reconnaissait la tirade, elle sortait tout droit d'un roman policier lu dans son enfance et dont il croyait avoir totalement oublié l'intrigue. Le nom du tableau, cette

*bataille de Kanstädt* qu'il avait évoquée tout à l'heure, provenait du même livre, il était prêt à le parier.

« Il faudra engager un spécialiste, dit gravement Nadia. Seul le Pr Zénios pourra neutraliser des yeux électroniques. C'est un hypnotiseur. Lorsqu'il se sera occupé d'elles, les cellules de détection ne verront plus que ce qu'il leur aura ordonné de voir. »

David n'avait jamais entendu parler de ce Zénios, il en fut heureux. N'était-ce pas une preuve supplémentaire de l'indépendance du monde d'en bas ? Ce n'était pas lui qui inventait les personnages. Ils existaient en dehors de lui, d'une vie propre qui ne lui devait rien, ou presque...

« Va pour Zénios », dit-il. Enfant il se délectait rituellement des chapitres relatant la préparation d'un hold-up. Il adorait les énumérations d'objets, les plans, les tenues spéciales, les outils fantaisistes qu'il conviendrait d'utiliser. Aujourd'hui il demeurait en retrait, décalé, frustré de son plaisir. Il regardait Nadia avec l'envie soudaine de saisir une épingle et de piquer l'un de ses seins, pour voir le sang couler... Plus exactement *pour s'assurer qu'elle pouvait saigner*. Le poison rationnel de Marianne était en lui, il avait eu beau se boucher les oreilles, quelque chose de ses foutus discours était passé. Un virus interprétatif qui risquait de le gêner au cours de l'opération, NON ! Nadia n'était pas un symbole, et Jorgo non plus. Pas des marionnettes, pas des silhouettes découpées dans du papier et qu'un simple coup de vent pouvait emporter, ILS EXISTAIENT. Nadia sentait le sommeil et la sueur, Jorgo la crasse et le cambouis.

Tout à coup la jeune femme lui saisit le poignet. Elle écarquilla les yeux en lisant les chiffres du profondimètre.

« Tu es fou, haleta-t-elle. Personne n'est jamais descendu aussi bas. Nous ne sommes pas équipés pour les missions au cœur des abîmes. Tu veux tous nous tuer ?

— Plus vite le coup sera fait, plus vite nous remonterons, murmura David. Je sais que je mets notre univers en danger, mais si je ne ramène rien on ne me laissera plus plonger, vous comprenez ? C'est ma dernière chance. Il faut que je leur prouve que je puis faire aussi bien que Soler Mahus. Si je fais surface les

mains vides, ils vous empoisonneront, le ciel pourrira, les maisons s'écrouleront, et vous ne serez bientôt plus qu'une tumeur de porcelaine au fond de ma tête. Une tumeur qui me rendra sourd, muet, idiot. »

Il se tut, à bout de souffle. La main de Nadia se posa sur la sienne. Elle était chaude et moite, comme une vraie main.

## ***Visages des antipodes***

Ils rencontrèrent Zénios le lendemain (?). C'était un petit bonhomme engoncé dans un manteau noir, coiffé d'un chapeau trop grand qui lui tombait au ras des sourcils. Une barbiche grise et des lunettes rondes cerclées de fer dissimulaient ce qui subsistait de son visage. Il parlait avec un fort accent russe et se prétendait capable d'hypnotiser tout ce qui comportait un écran, un objectif ou un œil électronique. Il en fit d'ailleurs la démonstration à l'aide d'un téléviseur portatif qu'il magnétisa au beau milieu d'un feuilleton larmoyant et qu'il « persuada », en quelques phrases bizarrement chuchotées, de diffuser les trois cents premières colonnes de l'annuaire du téléphone. Pendant que les noms et les chiffres sautillaient sur l'écran il déclara d'un ton magistral : « La durée de la transe dépend bien sûr de la qualité du matériel. Plus celui-ci est évolué, plus l'effet de la persuasion est limité dans le temps. Un poste de télévision est une victime facile, le système de détection d'un musée est beaucoup plus rétif. J'hypnotiserai les cellules, je leur affirmerai qu'elles n'ont sous les yeux qu'une enfilade de salles vides, mais cette suggestion ne durera pas plus d'une demi-heure. Peu à peu les circuits électroniques sortiront de l'engourdissement et prendront conscience de la réalité des choses. Si vous êtes encore dans les lieux à ce moment-là, elles donneront l'alarme, et je ne pourrai rien faire pour vous... »

Ils rencontrèrent Zénios le lendemain (ou quelques minutes plus tard). C'était un petit bonhomme engoncé dans un manteau noir, coiffé d'un... Ils rencontrèrent... David avait le plus grand mal à estimer le temps du rêve. De brusques absences le privaient du déroulement linéaire de l'action. Il sortait de sa somnolence au beau milieu d'une discussion, d'une rencontre, comme un somnambule qui vient de tomber par la fenêtre et se réveille entre deux étages.

« Tu es distrait, lui dit Nadia, parfois j'ai l'impression que tu vas devenir transparent, t'effacer. À quoi penses-tu ?

— À mon corps, avoua le jeune homme. Je l'ai laissé là-haut, sans surveillance. C'est la première fois, tu comprends ? Personne ne sait que je suis ici et je n'arrive pas à déterminer depuis combien de temps je suis parti. S'il lui arrivait quelque chose... »

Nadia fronça les sourcils. Personne en effet ne connaissait l'équivalence entre le temps d'en bas et le temps de la surface. L'écoulement des heures dans le monde du rêve semblait procéder par saccades. À certains moments les gestes s'étiraient interminablement comme dans un film au ralenti, à d'autres tout allait très vite, et les actions défilaient en accéléré tandis que les dialogues se changeaient en un pépiement incompréhensible. David se demandait si le flux temporel n'était pas régi par des critères purement subjectifs, l'esprit condensant les moments pénibles ou ennuyeux pour étirer au contraire les minutes agréables, les délayant jusqu'à faire d'eux une sorte de sirop où l'on finissait par s'engluer. Ce n'était qu'une théorie, mais il savait qu'une heure de rêve ne correspondait pas à une heure de réalité, le taux de change était beaucoup plus complexe. « Je suis inquiet parce qu'une heure ici vaut presque une journée là-haut, expliqua-t-il maladroitement à Nadia. À la surface on croit le contraire mais c'est une erreur.

— C'est normal, observa la jeune femme, ici tu vis pleinement alors que là-haut ton existence est vide, dévaluée. Il faut beaucoup de temps réel pour acheter une seule minute de rêve.

— Oui, admit David, mais en ce moment même mon corps est tout seul. Lorsque les flacons de glucose seront vides il commencera à mourir.

— Tu t'inquiètes trop pour lui, fit Nadia avec une pointe d'agressivité. Ce n'est qu'un véhicule. Ton esprit n'est pas là-haut, il est ici.

— Mais si mon enveloppe charnelle mourait, balbutia David, est-ce que nous continuerions à exister ? Je veux dire : et si

nous avons besoin d'elle comme une plante a besoin de la terre contenue dans son pot ?

— Non, siffla la jeune femme, ce n'est qu'une superstition. Nous existons de façon indépendante. Si ton corps mourait tu resterais là, à jamais, avec nous. Tu ne mènerais plus cette double vie de commis voyageur, tantôt ici, tantôt aux antipodes... »

Il y avait une nuance de reproche dans sa voix, comme si elle soupçonnait David de mener dans la réalité une existence cachée dont il tirait d'ineffables plaisirs. Comme si ce corps, dont il lui rebattait les oreilles, n'était qu'un prétexte à escapades. Une existence de commis voyageur ? L'accusation éveillait en lui l'écho de vagues souvenirs, des images imprécises où il était question d'antipodes... Il renonça à chercher. La métaphore de la plante l'obsédait. Son corps était la terre nourricière dont dépendait le monde du rêve, si cette terre se changeait en cendre stérile ils mourraient tous. Le dessèchement de la chair entraînerait sans aucun doute une nécrose de l'univers onirique, ils étaient liés, siamois, indissociables, incapables de vivre l'un sans l'autre. Qu'arriverait-il s'il ne remontait pas ? *S'il désertait ?* « D'abord le ciel se décolorera, pensa-t-il. Le soleil perdra peu à peu sa chaleur. Les objets deviendront transparents comme des méduses, nos mains passeront au travers lorsque nous essaierons de les saisir.

— Arrête de cultiver ton angoisse, s'emporta Nadia. Tu vas faire venir le cauchemar. C'est ça que tu veux ? Que tout foire ? » Il affirma que non et marcha jusqu'à la fenêtre pour s'assurer que le monde était toujours stable et qu'aucun symptôme ne trahissait la formation d'un embryon de cataclysme. À part le gauchissement des lignes résultant de la pression, il ne remarqua rien. Il demeura néanmoins nerveux. Il n'aimait pas se disputer avec Nadia à propos de sa double vie dans la réalité. Il avait essayé de lui expliquer à quel point cette existence était sans intérêt mais elle demeurait obsédée par les femmes qu'il y fréquentait : « Cette Marianne, chuintait-elle avec colère. Je suis sûre qu'elle est amoureuse de toi. Elle te

materne comme une nounou. Et puis cette Antonine avec qui tu couches...

— Mais ça ne compte pas, gémissait David. Là-haut je suis insignifiant, laid. Tu ne me reconnaîtrais pas. Mon corps, mon visage, sont très différents de ceux que j'utilise ici. Je ne suis qu'un petit bonhomme très quelconque, tu n'as aucune raison d'être jalouse. C'est quelqu'un d'autre qui vit tout cela. Un pauvre type.

— Je suis certaine que tu exagères, grommelait Nadia. Tu ne peux pas changer à ce point en faisant surface. Et puis il y a tout ces trésors que tu ramènes. Tu es riche, l'or attire les femmes. »

Plus il accumulait les détails matériels sur sa vie de tous les jours plus elle l'accusait d'invraisemblance. Allons ! Il en rajoutait, la vie là-haut ne pouvait pas être aussi fade, aussi dénuée d'attraits ! Ces discussions mettaient David mal à l'aise et il était souvent tenté de les vivre en « lecture accélérée », comme l'on fait des passages ennuyeux d'un film enregistré sur bande magnétique, mais chaque fois qu'il essayait d'intervenir dans ce sens, Marianne interrompait le processus pour rétablir un écoulement lent, propice au débat. La question fondamentale restait celle du temps écoulé depuis son départ. Combien de jours depuis qu'il avait perdu connaissance au milieu du lit, l'aiguille d'alimentation glucosique fichée au creux du bras ? « Tu cherches toujours des prétextes pour repartir, maugréait Nadia. Tu viens ici mais tu continues à penser à ce qui se passe là-haut, pendant ton absence. Si tu nous aimais vraiment tu te ficherais pas mal de ce qui arrive à ton corps. »

Elle avait peut-être raison mais il en était incapable et s'abrutissait en calculs approximatifs pour déterminer le taux de change temporel entre la réalité et le rêve. Il aboutissait toujours au même résultat : la monnaie du réel ne valait pas grand-chose ici-bas, elle avait même fâcheusement l'allure de ces billets de banque violemment colorés des républiques bananières, majestueux au toucher mais suffisant à peine à payer une pochette d'allumettes.

« Déserte ! lui souffla Nadia, le soir même (?) au fond du sac de couchage. Ils ne peuvent pas venir te chercher ici. Nos frontières leur sont impénétrables, ils ne disposent d'aucun

moyen pour te forcer à rentrer ! » David la fit taire d'un baiser. Elle avait la bouche chaude. Plus chaude que celle d'une vraie femme. Et il s'étendit sur elle pour lui faire l'amour.



## ***La bataille de Kanstädt***

Lorsqu'il voulut s'étendre sur la jeune femme pour lui faire l'amour, il réalisa qu'ils n'étaient plus à l'intérieur du sac de couchage mais bel et bien dans une voiture garée devant l'esplanade du musée. Ces raccourcis étaient chose courante dans le rêve. David, chaque fois qu'il s'y trouvait confronté, éprouvait néanmoins durant un court instant la sensation d'être prisonnier d'un ascenseur en chute libre et son estomac se retournait. D'une main discrète il vérifia la bonne ordonnance de ses vêtements. Nadia conduisait, elle ne paraissait pas s'être aperçue de la contraction temporelle. David jeta un coup d'œil au rétroviseur. Zénios et Jorgo se tenaient à l'arrière, silencieux, les yeux fixes. Leurs traits avaient quelque chose d'indécis, d'imparfaitement modelé, comme c'était souvent le cas avec les personnages secondaires. Si l'on n'y prenait pas garde leurs visages finissaient par s'effacer complètement, se contentant d'afficher les trous et fentes réglementaires sans autre marque de personnalité. David plissa les yeux pour augmenter la définition. De toute manière il n'avait jamais vraiment prêté attention à Jorgo et le considérait plutôt comme une sorte de crétin sympathique. « As-tu pris tes cachets ? » interrogea Nadia d'une voix tendue. David ouvrit instinctivement la mallette d'acier posée sur ses genoux et déboucha les tubes de pilules. « Soigne la cohérence, dit encore Nadia. Surtout reste froid. Tu sais comment se présente un tableau dans notre monde, ça n'a pas grand-chose à voir avec la conception que vous en avez là-haut. Alors surtout reste calme, froid, en retrait. »

David fit tomber un peu de poudre de distanciation sur le dos de sa main. Le tout était de bien doser le produit. « Moi j'ai mis un suppositoire aux radiations nucléaires ! claironna Jorgo, je suis dans une forme extraordinaire !

— Quelle profondeur ? » interrogea Nadia sans tenir compte de l'interruption.

« Toujours 20 000, murmura David. Ça reste stable. »

Il se rappela que la dernière fois il s'était laissé déborder par ses fantasmes et avait failli métamorphoser la voiture en requin. Ça n'arriverait pas ce soir. Cette fois il était bien. La poudre lui insensibilisait les narines, tatouant une tache froide entre ses sourcils. « Professeur, c'est à vous de jouer », dit Nadia en ouvrant la portière. Ils descendirent et s'engagèrent sur l'esplanade blanche en file indienne. La nuit était d'un noir oppressant sans étoiles. Aucun poisson phosphorescent ne la traversait. David se sentit rassuré par le degré de réalité des choses. Il avait la situation bien en main. « N'en fais pas trop, lui chuchota Nadia. Si tu rationalises à l'excès, Zénios perdra ses pouvoirs. Un personnage comme lui ne peut exister que dans un certain contexte onirique. »

Elle avait raison, comme toujours, et David relâcha quelque peu son attention. Devant eux le musée dressait sa falaise de marbre blanc, les encerclant de ses statues figées, pompeuses. Ils grimpèrent les hautes marches de l'escalier menant à la porte d'entrée. Les lions de pierre soutenant la rampe demeurèrent inertes, comme ils l'auraient fait dans la réalité. David se sentait curieusement détaché, à peine concerné par tout cela. La poudre courait au long de ses nerfs, anesthésiant l'angoisse qu'il aurait dû normalement éprouver.

« Voilà le premier œil électronique, chuchota Zénios en désignant une sorte d'objectif qui sortait du mur. Son champ de vision englobe tout le seuil. Rien ne peut franchir la porte sans qu'il l'aperçoive immédiatement et donne l'alerte. Je vais l'endormir. Bouchez-vous les oreilles pour ne pas entendre mes paroles. » Nadia tira de sa poche une boîte contenant des boules de cire qu'elle distribua. Zénios s'était approché de la cellule de détection en prenant soin de rester hors du champ. À sa bouche qui remuait on devinait qu'il avait commencé à égrener ses suggestions hypnotiques. Cela dura un long moment, puis l'œil se mit à clignoter, à pleurer, et sa paupière métallique de protection s'abaissa en crissant. Au même instant la grille s'ouvrit. David ôta les bouchons de cire qui obturaient ses

oreilles. « Ça y est, souffla Zénios. Il dort, il rêve qu'il surveille toujours le seuil et que tout va bien. Je vous rappelle que la transe hypnotique ne durera pas plus de trente minutes. Si vous êtes sortis avant qu'il se réveille, il ne se souviendra de rien et sera donc dans l'impossibilité de témoigner contre vous. » David hocha la tête et poussa la grille. Ses pas résonnèrent dans le grand hall vitré. Les salles, violemment illuminées et pourtant désertes avaient quelque chose d'impressionnant. « Ne traînons pas, dit Nadia en déclenchant son chronomètre. Professeur, vous hypnotisez les trois derniers yeux de la galerie principale et vous partez sans nous attendre, comme convenu, c'est d'accord ? » Le vieil homme acquiesça et se dirigea sans hésiter vers le long tunnel d'exposition du rez-de-chaussée. Jorgo piaffait d'impatience, sa musette d'outillage en bandoulière. Nadia posa la main sur le bras de David, lui serra le biceps. « Rappelle-toi bien, insista-t-elle. Un tableau chez nous, ça ne se résume pas à de la couleur étalée sur une toile. Essaie de ne pas être trop surpris par ce que tu vas découvrir. Si tu paniques tu déstabiliseras le monde, et le cauchemar nous tombera dessus. » À l'autre bout du hall Zénios agita le bras pour leur commander d'avancer. Le second œil dormait, sa paupière métallique abaissée. David tenta de situer remplacement du tableau à l'intérieur du musée. C'était, croyait-il, tout au bout d'un interminable corridor de planches cirées, dans le cul-de-sac d'une salle sans aucune ouverture sur l'extérieur. Mais ses données restaient floues. « Et pourtant c'est moi qui ai organisé ce coup ! » s'étonna-t-il. Nadia avait pris la tête du groupe. Vêtue de cuir noir elle avançait d'un pas ferme, le visage impassible, économisant ses gestes comme ses mimiques. « C'est fini, annonça Zénios en revenant vers eux, ils dorment tous. Gardez bien l'œil sur le cadran de votre chrono. Je vous attends dans la voiture. » Il marchait sur la pointe des pieds, comme si le plancher lui brûlait les semelles. On sentait qu'il n'avait qu'une hâte : sortir au plus vite de la souricière. Nadia se désintéressa de lui et s'orienta grâce au plan qu'elle avait tiré de sa poche. « Cent cinquante mètres de galerie, dit-elle froidement. *La Bataille de Kanstädt* est tout au fond. Il faut traverser le musée dans toute sa longueur. » Ils se mirent en

marche, s'efforçant de ne pas courir et s'immobilisant dès qu'une voiture longeait l'esplanade. Le parquet craquait affreusement sous leurs talons et David se demanda si ce vacarme n'allait pas finir par réveiller les cellules de surveillance optique. « Un tableau de maître, lui soufflait une voix intérieure. Un tableau d'une valeur inestimable, une pièce unique au monde. Jamais tu n'as volé quelque chose d'approchant. *La Bataille de Kanstädt*, c'est l'équivalent dans ton univers des bêtes blanches de Soler Mahus. Le symbole d'une œuvre énorme... aussi importante que le grand rêve exposé place de la Béatitude, celui qui a arrêté la guerre. Si tu parviens à le ramener à la surface, tu deviendras célèbre du jour au lendemain. » Il se passa la main sur le visage pour vérifier qu'il ne transpirait pas. Sa peau était sèche. Grâce à la poudre de distanciation, la peur se muait en un sentiment de curiosité et d'impatience plutôt agréable.

Ils atteignirent enfin le bout de la galerie. Le tableau dans son lourd cadre doré leur parut tout à coup aussi vaste et aussi inamovible que la façade d'un petit immeuble. C'était une œuvre gigantesque exécutée dans un style très XVIII<sup>e</sup>, et où s'entassaient en un incroyable pêle-mêle hommes, canons, chevaux, fantassins et cavaliers. La fumée des salves faisait planer son brouillard âcre sur le paysage, et des bataillons entiers manœuvraient à l'abri de cet écran. Des milliers de bonshommes minuscules couraient, galopaient, mouraient d'un bout à l'autre du cadre, et chacun d'eux avait été peint avec un souci du détail qui frisait l'hallucination. Rien n'avait été oublié : ni les bicornes, ni les boutons des redingotes, ni les insignes sur les uniformes. Chaque soldat avait un visage distinct de celui de ses compagnons, bien à lui. Et chaque visage reflétait une expression particulière : la peur, la colère, l'emportement, la couardise, le désespoir, l'épuisement. C'était là un travail fabuleux d'une maîtrise véritablement effrayante. Les gardes noirs s'affrontaient aux gardes rouges en un combat tumultueux et sans pitié au milieu d'une plaine boueuse que les pilonnements d'artillerie avaient transformée en paysage lunaire. Tous ces sabres, toutes ces piques, luisaient d'un éclat qui faisait mal. Une charge de cavalerie dévalait un coteau en

faisant voler la tourbe, des boulets fendaient l'air, filant à la rencontre des montures, fracassant les cuirasses des cavaliers, emportant têtes et membres. David cligna des paupières, abasourdi par tant de tumulte.

Ils avaient tous les trois le souffle court. Le tableau était une fenêtre ouverte sur un autre monde, un puits d'où montait un formidable appel d'air qui risquait à tout moment de leur faire perdre l'équilibre. Le cadre avait quelque chose d'une margelle sur laquelle on n'ose s'appuyer de peur d'un brusque éboulement. David s'agenouilla doucement en priant pour que le parquet ne se mette pas à craquer au moment précis où ses genoux toucheraient les lattes. Jorgo avait ouvert sa musette, en tirant une grosse trousse médicale dont il étalait à présent sur le sol les flacons, les ampoules et les seringues. Combien de personnages ? pensait fiévreusement David. Combien d'animaux ? Des centaines... *Des milliers* ? Il réalisait tout à coup qu'il avait vu effectivement trop grand. Même en s'y mettant tous les trois ils auraient du mal à venir à bout de la tâche en vingt minutes. Nadia avait déjà saisi une seringue, piqué un flacon. Jorgo empoigna un gros vaporisateur rempli d'une solution anesthésique cutanée et entreprit d'asperger la toile afin d'en insensibiliser superficiellement l'épiderme. Cependant le brouillard qui flottait au-dessus du champ de bataille avait tendance à retenir les fines gouttelettes de produit. « Tu es sûr que tu veux continuer ? demanda Nadia en s'approchant de l'œuvre, la seringue brandie. David ? On peut encore filer, oublier tout ça... C'est trop gros pour nous, ça va mal finir. » David pensait exactement la même chose, toutefois, se raidissant contre la peur, il emplit à son tour une seringue et s'avança vers le coin inférieur droit du tableau. Il y avait là un cheval frappé par la mitraille dont le cavalier basculait en arrière, le sabre inutilement brandi. Un beau morceau de peinture où les sabots de la bête massacrée battaient la fumée dans une sorte de tourbillon où se dessinaient des figures fantomatiques. Les trous noirs dans la cuirasse de l'homme indiquaient clairement que les éclats de la décharge venaient de pénétrer dans sa poitrine et qu'il serait mort avant de toucher le sol. Autour du cheval couraient des fantassins, la baïonnette

basse. Ils avaient les yeux fermés. En fait tous les personnages du tableau avaient les paupières closes. La grande bataille qui bouillonnait dans le creuset de la plaine opposait des compagnies de somnambules dont les gestes meurtriers s'accomplissaient au cœur d'un profond sommeil. David se pencha. Il cherchait les généraux, au sommet du traditionnel monticule dominant le carnage. Ils dormaient eux aussi, les pieds dans les étriers, faisant semblant de regarder l'affrontement, et leurs montures dormaient également, les rotules verrouillées, à la manière des chevaux... On eût dit qu'un enchantement les avait frappés en pleine action, suspendant le cours du temps, les figeant dans l'inconscience comme le petit peuple du château de la Belle au bois dormant. Nadia paraissait n'éprouver aucune surprise devant ce spectacle. Prenant appui sur le bord du cadre lourdement ornementé, elle avait déjà piqué un cheval à la cuisse, injectant dans l'épaisseur de la toile quelques gouttes de sédatif. « Essaie d'avoir la main légère, chuchota-t-elle, il ne faut surtout pas les réveiller. Fais attention, le brouillard interdit à l'anesthésique local de se déposer correctement.

— Mais..., bégaya David, ils dorment tous... Tu as vu ? C'est incroyable, une bataille dont tous les combattants ont les yeux fermés. Ça ne se voit que lorsqu'on met le nez sur la toile. C'est sûrement une allégorie, non ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'impacienta Nadia. Ils ont les yeux fermés parce que c'est la nuit, parce que c'est l'heure de dormir. C'est tout. Chez nous les tableaux ont besoin de sommeil, comme les humains. Si nous étions venus dans la journée tu les aurais vus les yeux ouverts... et eux t'auraient vu également. Arrête de bavarder et drogue-les... Si nous ne les anesthésions pas tous, ils se réveilleront en sursaut dès que nous bougerons la toile. »

Elle parlait sans cesser de piquer. L'aiguille de sa seringue allait et venait comme le dard d'un insecte insatiable. Elle piquait la croupe des chevaux, l'épaule des hommes, ne consacrant à chacun d'eux qu'une ou deux secondes. Jorgo faisait de même. Il s'était attaqué à l'autre moitié de l'œuvre et travaillait sur l'armée ennemie, anesthésiant les escadrons en

marche, les chevaux lancés à la charge. Quand sa seringue était vide, il la plantait dans le bouchon caoutchouté d'un flacon et refaisait le plein.

« Ils ont le sommeil léger, chuchota Nadia dont le front luisait d'une fine sueur. C'est un très vieux tableau, cela implique qu'il dort assez peu. De plus le cadre d'époque est perclus de rhumatismes dont les douleurs se communiquent au châssis, cela veut dire que l'œuvre peut sortir de l'inconscience à tout moment, et se réveiller de méchante humeur. Tu imagines sans mal le problème que cela poserait... »

David n'imaginait rien. Il se découvrait soudain paralysé de terreur et la seringue commençait à trembler entre ses doigts. Il se décida enfin à piquer le grand cheval cabré en se répétant « c'est de la folie, de la folie pure ! » Quand l'aiguille pénétra dans une masse fibreuse et molle qui évoquait le muscle strié, il faillit pousser un cri d'épouvante. C'était comme s'il venait de piquer un vrai cheval. Un vrai (?) cheval en deux dimensions, et dont la hauteur ne dépassait pas dix centimètres. « Plus vite ! haletait Nadia, plus vite ! » Elle avait raison. Pourquoi perdait-il du temps à s'étonner, il était dans le monde du rêve, et tout était possible. Tout !

« N'injecte pas trop de liquide, c'est un somnifère très puissant, répéta la jeune femme. Deux gouttes pour les chevaux, une pour les hommes, c'est suffisant. Ne te trompe pas, tu les empoisonnerais. S'ils meurent ils pourriront, une tache noire se formera à la surface du tableau et l'oxydation provenant de la décomposition fera un trou dans la toile. Si cela se produit l'œuvre perdra toute valeur. »

David sentit les battements de son cœur gonfler les veines de ses tempes. Il essaya furtivement de se représenter la mort d'une figure peinte : d'abord les couleurs qui pâlissent, puis les cloques hérissant une pâte qui fermente, les champignons se formant sur le glacis. Une vilaine petite pourriture qui prolifère comme au pied d'un arbre malade et finit par découper un trou en forme de silhouette...

Il piquait, piquait, essayant d'être aussi rapide, aussi efficace que ses compagnons. Il avait brusquement honte de les avoir entraînés dans une telle folie, honte d'avoir abusé de l'ascendant

qu'il avait sur eux. Ils lui avaient obéi sans protester, comme des esclaves dociles, résignés, à la manière de ces soldats qui se font une règle d'honneur de ne jamais contester les ordres. Perdu dans ses pensées il piqua trop fort un cheval dont l'œil s'ouvrit durant une fraction de seconde. Cet éclat blanc à la surface du tableau fit reculer David dont les poils se hérissèrent, mais déjà la paupière était retombée.

« Dix minutes », annonça Nadia d'une voix blanche. Les flacons vides d'anesthésique s'entassaient au pied du tableau. Jorgo jura. Il venait de casser son aiguille sur la cuirasse d'un cavalier. David ne voyait plus ce qu'il faisait. Il piquait, piquait, lardant la toile en essayant de contrôler la pression du piston. Deux gouttes pour les animaux, une pour les hommes... Mais il y avait tant d'hommes et tant de chevaux. Fallait-il droguer les morts ? Ceux qu'on apercevait allongés dans la boue, un sabre brisé entre les mains ? Et les bêtes éventrées par les boulets ? N'osant interrompre Nadia par des questions stupides, il piquait à tout hasard, endormant les morts comme les vivants. Le dessin se brouillait sous ses yeux. Tous ces petits corps en uniforme, serrés les uns contre les autres, ces somnambules arrêtés au beau milieu d'un geste meurtrier, la baïonnette brandie, le sabre levé, et qui ne s'asseyaient pas même la nuit pour reposer leurs vieux corps. De la même voix détimbrée Nadia continuait à énoncer les curieuses règles régissant la vie des tableaux. « Si tu vois un cheval ou un homme s'allonger, c'est que la dose injectée était trop forte. Il n'en mourra pas forcément mais s'il en réchappe rien ne nous assure qu'il sera capable de reprendre exactement la position qui était la sienne avant son malaise. Tu comprends ce que cela veut dire : qu'un personnage, *qu'un seul personnage* change de position, et nous n'avons plus le même tableau. Nous nous retrouvons avec un faux, une imitation. Qu'un seul de ces soldats quitte sa place pour s'installer au creux d'un fossé afin de dormir plus à son aise et *La Bataille de Kanstädt* ne correspond plus à l'image qui en est consignée dans les livres d'art, dans les catalogues des experts. Tu vois où je veux en venir ? Assure-toi bien qu'aucun des soldats ne s'affaisse au moment où tu retires l'aiguille. Et si cela se produit, essaye de le forcer à se remettre debout en



massant la toile de bas en haut du bout de l'index. Généralement cela suffit, l'automatisme joue et ils reprennent instinctivement la pose. » La tête de David bourdonnait. À la sueur d'angoisse qui mouillait ses paumes, il savait que la poudre de distanciation ne faisait plus effet. Il aurait fallu qu'il s'interrompe pour avaler un nouveau cachet, mais il n'osait briser le rythme. Pourtant il redoutait la formation d'un cauchemar qui ferait capoter l'opération. Il ne pouvait pas se permettre ce luxe. C'était la première fois qu'il accomplissait un vol de cette importance, jusque-là il n'avait été qu'un simple voyou dévalisant les étalages, les bijouteries de quartier. Le tableau c'était autre chose, l'assurance d'un objet magnifique, d'une œuvre aussi puissante que celle de Soler Mahus. Cette fois il ne remonterait pas porteur d'un simple bibelot condamné à mourir en quarantaine. Aucun conteneur ne serait assez grand pour accueillir le produit de son rêve. Le musée devrait prendre des mesures exceptionnelles, dépêcher sur place tous ses spécialistes... Marianne pourrait remballer ses conseils, ses sermons, et s'en aller retourner dormir au fond de sa valise de sage pensionnaire. Cette fois personne ne pourrait plus mettre son talent en doute, le grand rêve de la place de la Béatitude ne serait qu'un bouquet de marguerites fanées à côté de ce qu'il allait arracher aux profondeurs.

« Aïe ! » L'aiguille avait dérapé sur la lame d'un sabre et s'était enfoncée trop profondément dans le torse d'un porte-drapeau au visage noirci de poudre. Une fraction de seconde avant d'appuyer sur le piston, David vit distinctement les yeux du minuscule personnage s'ouvrir, flambant de colère. « Cinq minutes », annonça Nadia. Une rigole sombre tachait son tee-shirt entre ses seins. Le visage de Jorgo luisait comme si on l'avait frictionné avec de l'huile. « Il faut détacher la toile, vite, ordonna la jeune femme. Nous aurons tout juste le temps de sortir avant que les yeux électroniques ne sortent de leur transe. »

Jorgo avait sorti une lame de rasoir et entamait la toile au ras du cadre. Nadia l'imita. La peinture recouverte de vernis résistait aux tranchoirs. « David ! haleta la jeune femme. Dans

ce placard, il y a une échelle, nous en aurons besoin pour découper le haut du tableau. »

David s'ébroua, lâcha la seringue et se retourna vers le placard, mais celui-ci parut faire un bond en arrière comme une bête rétive qui n'entend pas se laisser approcher. C'était mauvais signe. De telles déformations de perspective annonçaient la formation embryonnaire d'un cauchemar. D'une main fébrile il chercha ses drogues. Ses nerfs crépitaient comme des lignes à haute tension saturées de courts-circuits. Il pris rapidement sur le dos de la main un peu de poudre de distanciation. La brûlure glacée lui ravagea les fosses nasales et explosa dans son cerveau, se fichant tel un harpon au centre de sa tête. La porte du placard se rapprocha docilement. Il l'ouvrit, en tira un escabeau de laveur de vitres. Il eut un moment d'absence. Quand il rouvrit les yeux, Nadia et Jorgo étaient en train d'étaler la grande toile peinte sur le sol. « Il faut le rouler, expliquait la jeune femme, le rouler comme un tapis. » David éclata de rire tant cette idée lui paraissait incongrue.

« Tu es en train de décoller, lui jeta Nadia d'un ton agressif. Essaie de contrôler le rêve au lieu de te laisser porter ! »

Elle avait parfaitement raison. D'ailleurs il se sentait déjà plus calme, plus froid. Le tableau lui semblait tout à coup presque laid, dépourvu d'intérêt, était-ce bien la peine de l'emporter ?

Nadia et Jorgo se chargèrent d'un rouleau, chacun en posant l'une des extrémités sur son épaule. D'un pas décidé, ils remontèrent la longue galerie menant à la sortie. « Deux minutes », souffla la jeune femme d'une voix éteinte. David ne comprenait pas pourquoi elle s'affolait à ce point. On pouvait en faire des choses en deux minutes, par exemple... Ils couraient maintenant, faisant trembler le parquet, emplissant la bâtisse d'un roulement de cavalcade. Nadia fixait l'œil électronique contrôlant le seuil. La paupière de métal commençait à se relever très lentement dans un interminable crissement. Dans un élan désespéré ils se ruèrent vers la sortie, trébuchèrent sur le seuil et dévalèrent l'escalier d'accès cul par-dessus tête. Au moment où ils s'étaient sur les dalles de l'esplanade, le système optique souleva son volet de protection avec un

claquement sec, sortant de l'engourdissement pour reprendre sa surveillance. « Ça a marché ! » exulta Jorgo. Nadia le fit taire d'un signe de la main. La toile s'était déroulée en descendant l'escalier, elle s'étalait à présent au beau milieu du parvis, grand tapis luisant aux bords effrangés. L'eau des flaques laissées par la dernière averse (quand avait-il plu ? David n'en conservait aucun souvenir) coulait à sa surface en rigoles irisées. Le jeune homme aurait voulu savoir si ce contact liquide ne risquait pas de détériorer le tableau, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Le vent froid de la nuit le faisait claquer des dents, l'amenant tout à coup à prendre conscience que ses vêtements gorgés de transpiration étaient à tordre. L'humidité agressait ses nerfs, détruisant l'effet de la poudre ; il retombait lourdement sur ses pieds, des élancements migraineux plein le crâne. Il tituba, luttant pour conserver son équilibre pendant que Nadia et Jorgo se battaient avec la toile trempée. Nadia perdait son sang-froid, elle insultait Jorgo à voix basse parce qu'il tardait à ôter le tableau de la flaque où il baignait. « Du calme ! lança David. Le vernis protège les couleurs, elles ne vont pas déteindre pour si peu !

— Tu ne comprends pas ! siffla la jeune femme. L'eau froide va réveiller les soldats ! Bon sang ! C'est comme si on leur jetait un seau de flotte à la figure. »

David se précipita, pas très sûr d'avoir bien saisi ce nouveau théorème. Attrapant la toile par l'un de ses côtés, il tenta de l'arracher du sol. Mais elle était anormalement lourde, et l'on devinait des mouvements confus à sa surface... Des taches blanches, des myriades de minuscules taches blanches. Des yeux. Des milliers d'yeux qui s'ouvraient les uns après les autres. Les yeux des chevaux, les yeux des soldats. Subitement on ne voyait plus que ces regards trouant l'obscurité du vernis encrassé.

« C'est l'eau froide, haleta Nadia. Merde ! Merde ! Merde ! Elle a annulé l'effet du soporifique, maintenant ils vont se mettre en colère. Jamais on ne pourra tirer le tableau jusqu'à la voiture. »

David sentit les griffes du cauchemar se ficher dans la chair de ses épaules. Tout allait déraiper, il en avait le pressentiment.

Si près du but... alors que cinquante mètres à peine les séparaient de l'automobile. Il voulut planter ses ongles dans la toile mais ce fut comme s'il saisissait à pleines mains une pelote d'épingles. Les baïonnettes des fantassins massés en bordure de l'œuvre venaient de lui transpercer les doigts. Une rumeur confuse montait de l'image dont la surface se plissait, se ridait, comme une chair vivante parcourue de frissons. « Écarte-toi ! lui cria Nadia en le tirant en arrière, c'est dangereux. Maintenant ils vont se défendre ! » Mais David se cramponnait à son larcin, bien décidé à ne pas s'en laisser déposséder. Il ne comprit l'avertissement de la jeune femme que lorsque le minuscule boulet déchiqueta sa veste et siffla tout contre son oreille. Un boulet, tiré par l'un des mille canons peints à la surface du tableau. Un boulet qui avait la taille d'une balle de pistolet et – à quelques centimètres près – aurait pu lui faire éclater le crâne. « Viens, supplia Nadia en le tirant par la manche, c'est fichu maintenant. On ne pourra plus l'approcher. C'est à cause du traitement antivandalisme qu'on fait subir aux œuvres célèbres, cela leur donne la faculté de se défendre en cas de vol ou d'agression... parfois même en cas de mauvaises critiques. Il va tirer sur tout ce qui bouge et les détonations vont alerter les flics. Viens, c'est raté, il faut filer. »

David resta figé, la tête rentrée dans les épaules. À présent les salves roulaient sur l'esplanade, s'amplifiant au fil des échos. On eût dit qu'un peloton d'exécution avait choisi la façade du musée comme lieu de travail, fusillant les statues et les colonnes du péristyle. Les boulets ricochaient en miaulant tandis qu'une odeur de poudre brûlée montait de la toile. Comme ses compagnons il s'était couché sur les dalles, n'osant plus relever la tête. « C'est le cauchemar, songeait-il, il a fini par venir, alors que tout semblait aller pour le mieux. » Et pourquoi ces flaques d'eau glacée sur l'esplanade ? Avait-il plu sans qu'il en ait conscience... ou bien la voûte céleste commençait-elle à céder sous la pression, laissant la mer s'infiltrer dans le monde du rêve ?

Jorgo avait entrepris de ramper en direction de la voiture à l'intérieur de laquelle le Pr Zénios leur faisait des gestes désespérés. Le hurlement d'une sirène de police éclata en bas de

l'avenue. Dans quelques secondes on apercevait l'éclat du gyrophare... David se redressa, les dents serrées, et tenta un dernier mouvement vers le tableau. Cette fois un boulet lui déchira l'arcade sourcilière et le sang lui inonda le visage. « On recommencera ! sanglotait Nadia contre sa tempe, on recommencera une autre fois, viens ! Viens ! » Il consentit enfin à battre en retraite. Alors qu'ils quittaient l'esplanade, Jorgo s'affaissa, un trou noir entre les omoplates. L'air vibrait sous l'entrecroisement des projectiles. C'était comme un millier d'abeilles de fer en folie cherchant une proie. Le gamin tomba, la bouche ouverte, sans même chercher à amortir sa chute, et demeura inerte. « Jorgo ! hurlait Nadia sur un ton hystérique, Jorgo ! » David ne savait plus que faire. Le bourdonnement des abeilles le rendait fou. Il voyait les mille petites bouches à feu des canons cracher dans leur direction. Les projectiles s'écrasaient sur la carrosserie de la voiture, étoilant le pare-brise. Il revint machinalement en arrière pour soulever le gamin et le jeter en travers de ses épaules. Jorgo ne pesait presque rien et les contours de son corps s'effaçaient déjà comme si les lois du rêve étaient en train de le rayer de la liste des personnages. Nadia eut un haut-le-corps au moment où elle ouvrait la portière. David vit ses sourcils s'arquer dans une grimace d'incrédulité, puis la jeune femme s'adossa à la voiture et écarta son blouson. Elle saignait. Une tache noire à la hauteur du ventre qui s'élargissait très vite. « Non ! rugit David. Pas de ça ! C'est mon rêve ! Je suis maître chez moi ! Pas de ça ! » et il fit un effort désespéré pour reprendre le contrôle de la machine onirique qui lui échappait. C'était comme de saisir un cheval emballé par la crinière et d'essayer de briser sa course folle. La bête continuait, insensible à la douleur, filant vers le précipice dans un galop qui arrachait des étincelles aux pierres.

« NNNNNNOOOOOOOOONNNNNNNNNNN ! » hurla-t-il, et son cri s'inscrivit dans la nuit en lettres rouges. Le cauchemar battit une seconde en retraite, comme ces molosses qu'on désarçonne un bref instant en criant plus fort qu'eux. Aussitôt la tache s'effaça sur le ventre de Nadia. David poussa la jeune femme à l'intérieur de la voiture tandis que Zénios lançait le moteur. Le véhicule s'arracha du trottoir, portière ouverte, les jambes de

Jorgo traînant encore sur le pavé. David banda ses muscles pour hisser le corps du gamin sur le siège. Le petit motocycliste était gluant de sang. Le gyrophare du car de police éclairait toute la perspective de la rue. Les flics avaient baissé leurs vitres et tiraient sur les fuyards. Zénios se cramponnait au volant, entre chacun des impacts crevant la carrosserie on entendait claquer ses dents. David tâta ses poches à la recherche des drogues de contrôle, mais il ne trouvait plus rien. Le cauchemar collait à ses basques, il ne se laisserait pas effrayer une seconde fois. Il l'entendait courir parallèlement à la voiture, à lourdes foulées, donnant des coups de tête dans les portières pour faire sortir le véhicule de la route. « Je ne suis plus maître de rien », constata David avec un frisson de terreur. Jorgo pesait en travers de ses genoux, mort, se vidant sur la banquette que son sang teintait de rouge. Nadia s'était affaissée, le visage cireux, sans qu'on puisse déterminer si elle était à nouveau blessée. David jeta un coup d'œil à son poignet, essayant de distinguer le cadran du profondimètre barbouillé de sang. Dieu ! s'il arrachait en catastrophe à cette profondeur il allait se disloquer avant d'avoir atteint la surface. La pression le broierait comme un marteau-pilon. Il ne devait pas céder au cauchemar, il ne devait pas se réveiller avant d'avoir pu ramener le monde du rêve à une profondeur normale. Mais le profondimètre était toujours bloqué à 20 000 mètres, comme si le submersible onirique gisait échoué dans la vase d'une fosse marine.

Alors que la voiture sortait de la ville il sentit ses muscles fondre sous ses vêtements, les traits de son visage se modifier, son menton volontaire s'effacer. « Je... je m'arrache », murmura-t-il en espérant que Nadia pourrait l'entendre. Il se cramponnait de tous ses ongles à la banquette pour tenter d'échapper à la formidable aspiration qui le tirait vers la surface. « Nadia ! gémit-il en s'agitant dans ses habits trop grands, je remonte !

— Non ! hurla la jeune femme. Tu ne vas pas nous laisser comme ça ! Salaud ! Et moi ! Et Jorgo ! Non ! Tu dois réparer ! »

... « réparer », ce fut le dernier mot qu'il entendit. Puis son corps creva le toit de la voiture, filant comme une flèche vers la voûte céleste. Et tout de suite la douleur fut atroce. Une

sensation d'écrasement, de dislocation. Il crut un instant qu'il avait été coupé en deux par un requin dérivant au sein des eaux noires, et que seule la moitié supérieure de son corps s'obstinait encore à rejoindre l'air libre. « Je n'y arriverai jamais », pensa-t-il, puis une main creva l'eau au-dessus de sa tête pour le saisir par les cheveux. C'était celle de Marianne.

## ***Le radeau et la méduse***

Il était échoué au milieu du lit comme un naufragé rejeté sur une plage par les dernières vagues d'une tempête. Il ne souffrait pas mais son corps lui semblait bouleversé, brisé. S'il avait pu, il aurait exploré ses côtes du bout des doigts pour s'assurer qu'elles n'avaient pas été broyées par les récifs du littoral. Il ne sentait plus rien, qu'une grande absence peuplée d'élancements diffus, éphémères. La pression l'avait laminé, écrasé. Sans doute n'avait-il plus un seul os intact. Sans doute son squelette se réduisait-il à présent à un monceau d'esquilles que rien ne pourrait jamais recoller. Il gisait mou, demi-cadavre de chair flasque au centre de ce lit bouleversé par les convulsions du rêve. Grande poupée, pantin de toile bourré de son dont seul le cerveau fonctionnait encore.

Il ne conservait de la remontée qu'une sensation d'arrachement. La certitude d'avoir été écorché vif, raclé jusqu'à l'os. Il n'avait grimpé vers la surface qu'en se dépouillant de sa chair, qu'en jetant du lest, en abandonnant un à un ses organes pour monter plus vite. Il avait tout balancé par-dessus bord, toute la tripaille si affreusement nécessaire à la conduite d'une vie normale, se vidant au fur et à mesure que se rapprochait la voûte étincelante de la surface, cette tache de mercure, ce miroir derrière lequel brillait le soleil. À présent il gisait, paralysé, invertébré, forme de vie minimale réduite à l'existence végétative des amibes.

Le visage de Marianne entra à nouveau dans son champ de vision. Il avait du mal à faire le point et il avait l'illusion que les traits de l'infirmière se déformaient comme ceux d'une méduse évoluant entre deux eaux. Elle parlait, et sa petite bouche aux lèvres sèches s'agitait avec véhémence. Les mots mettaient longtemps pour ramper jusqu'à l'entendement de David. Parfois



ils se perdaient en route, ne lui livrant que des phrases incomplètes.

« Vous vous êtes conduit comme un imbécile, sifflait la jeune femme. Si je n'étais pas passée vous seriez mort à l'heure qu'il est ! Le distributeur était à sec, vous n'aviez plus aucune alimentation hydrique ou glucosée depuis près de trois jours. Vous étiez dans le coma, vos fonctions vitales s'éteignaient doucement. C'est moi qui vous ai ramené à la conscience en vous faisant une injection d'adrénaline directement dans le cœur... »

Une injection d'adrénaline ? Quelle petite conne ! Voilà pourquoi la poudre de distanciation avait brusquement cessé de faire effet, voilà pourquoi le rêve avait tout à coup dévié vers le cauchemar. *C'était elle !* C'était elle qui avait tout fait dérailler avec ses foutus médicaments ! Il aurait voulu l'insulter, lui crier des mots ignobles, mais sa bouche demeurait scellée. La colère crépitait dans son crâne sans trouver de porte de sortie.

« Je vous ai sauvé la vie, insistait-elle. Sans moi vous seriez mort. Vous vous enfoncez dans le coma, est-ce que vous comprenez seulement ce que je suis en train de vous dire ? »

Elle criait, elle semblait prête à le saisir aux épaules pour le secouer de toutes ses forces. Ses yeux brillaient, de colère ou de... ? N'était-elle pas en train de pleurer cette idiote ? Ah ! comme il aurait voulu avoir encore des bras pour la gifler jusqu'à lui arracher la tête ! Elle continuait à parler, de plus en plus vite. « Il faudrait vous hospitaliser pour faire un *scanner*, disait-elle. Un vaisseau a probablement éclaté quelque part dans votre cerveau, paralysant vos centres moteurs. J'ai remarqué que vous n'aviez plus aucune sensation tactile. Ou alors il s'agit d'une dégénérescence nerveuse... Je ne peux rien faire ici, et si je vous emmène à la clinique on m'accablera de questions. Je suis votre responsable de programme et ce « voyage » n'était pas prévu, vous n'aviez pas déposé de plan de vol. Vous avez plongé seul, illégalement, sans aucune assistance, en vous branchant sur du matériel de contrebande qui ne correspond même pas aux normes de sécurité ! Si cela se savait vous pourriez être arrêté pour pratique illégale de la rêverie... Nous

serions tous les deux dans de beaux draps ! Oh ! Je ne sais pas ce qui me retient... »

Elle arpentait la chambre avec fureur, essuyant de temps à autre ses yeux humides avec la manche de sa blouse blanche.

« Qu'est-ce que vous vouliez prouver ? bégaya-t-elle, que vous êtes capable de descendre plus loin que tout le monde ? Que vous pouvez ramener d'en bas des trésors que personne n'a jamais contemplés à ce jour ? Vous êtes stupide ! Mettre sa santé en danger pour de telles futilités ! »

Elle s'approcha du lit, se pencha au-dessus de David pour lui parler les yeux dans les yeux. Leurs visages se touchaient presque quand elle murmura : « Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire de vous ? Vous êtes un malade clandestin... Si je vous fais hospitaliser on vous internera dans une clinique pénitentiaire. Vous me mettez dans une situation impossible. Oh ! J'aurais dû vous laisser couler, quand je pense que je vous ai sauvé la vie et que vous ne m'en êtes probablement même pas reconnaissant... »

David ferma les yeux. Il pouvait au moins faire ça. Marianne le fatiguait. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Qu'il allait pleurer des larmes de veau attendri pour la remercier de son intervention ? Elle avait tout gâché, oui ! À dix minutes de la fin de l'opération il avait fallu qu'elle se pointe avec son injection d'adrénaline, aiguillant le rêve droit sur la voie des cauchemars, et tout avait dérapé. Il avait été éjecté en pleine action, abandonnant Nadia, Zénios et Jorgo en mauvaise posture. Il avait déserté le navire sans plus s'occuper de ses passagers. Il n'avait qu'à clore les paupières pour voir le visage crispé de Nadia levé vers lui. Il y avait du désespoir et de la haine dans les traits de la voleuse, une sorte de terreur scandalisée. Qu'avait-elle dit ? *Tu ne vas pas nous lâcher tout de même ?* Oui, quelque chose comme ça. Puis elle l'avait insulté : *Salaud ! Salaud !* C'était la première fois qu'elle s'adressait à lui de cette manière. Peut-être avait-elle cru qu'il s'enfuyait sous l'effet de la peur, qu'il s'éjectait par lâcheté alors qu'il n'avait fait qu'obéir aux effets de l'adrénaline.

« Tu étais presque mort, haleta Marianne tout contre lui. Tu entends ? C'est moi qui t'ai ramené, moi seule. J'avais appelé plusieurs fois, ton téléphone ne répondait pas. J'ai eu comme un

pressentiment. Pour un autre je ne me serais pas dérangée, j'aurais prévenu le service de contrôle à domicile, mais il s'agissait de toi... Tu comprends ce que j'essaie de te dire ? »

Il garda les yeux fermés pour qu'elle ne voie pas briller la haine au fond de ses pupilles, il voulait au moins lui épargner ça. Elle finit par se relever. « Je ne dirai rien, murmura-t-elle. Pas dans l'immédiat du moins. On verra comment la situation évolue. Je volerai des médicaments. Je te soignerai de mon mieux. Tu verras, tu verras. »

Il sombra dans l'inconscience au moment où elle sortait de la pièce. Il dormit longtemps, mais d'un sommeil imbécile qui lui donnait l'impression de traverser un long tunnel obscur, sans rêves. Chaque fois qu'il émergeait il découvrait Marianne à son chevet. D'abord elle le lava comme un bébé, et il fut heureux de ne pas sentir les mains maigres de la fille sur son corps nu, il aurait eu l'impression que des pattes de poulet se promenaient sur son ventre. Ensuite elle arrangea le lit, le borda, faisant de lui un malade convenable. Elle accompagnait toutes ces occupations de monologues répétitifs où revenait toujours la formidable intuition qui l'avait poussée à s'introduire chez David au moyen de son passe-partout d'assistante onirique. Elle s'étendait en détail sur le tableau qu'il lui avait alors offert : pâle, cireux, amaigri par la diète, la respiration réduite à un souffle rocailleux, le cœur ne battant plus que de manière irrégulière... Oui, elle l'avait cru mort et elle avait été à deux doigts de s'enfuir, puis elle avait retrouvé son sang-froid et empoigné sa trousse. Une piqûre d'abord, une piqûre en plein cœur pour faire redémarrer le muscle affaibli. La machine s'était remise en marche, lentement, puis les palpitations s'étaient précipitées. « Et tu es revenu, concluait-elle, doucement. Je t'ai parlé, je t'ai encouragé, et tu as ouvert les yeux. J'en ai pleuré de bonheur. »

Quelle imbécile, pensait David que l'infirmité dispensait de l'hypocrisie. Entre deux monologues Marianne disparaissait dans la cuisine pour confectionner des potages qu'elle essayait ensuite de faire ingurgiter à son malade au moyen d'une paille. Quand il bavait, elle lui essuyait le menton en le grondant gentiment.

Ce calvaire dura près de trois jours, puis elle dut s'absenter pour aller assister un rêveur en plongée profonde, quelqu'un de connu dont les œuvres se vendaient bien... et cher. Là encore elle trouva le moyen de s'échapper pour rendre visite à David et s'assurer que tout allait bien. « Tu te rends compte de ce que tu me fais faire ? disait-elle avec un sourire triste. Je nage dans la complète illégalité. S'il arrivait le moindre pépin au type que je suis censée assister, on me ficherait en prison pour le restant de mes jours, et qu'est-ce que tu deviendrais, toi... hein, mon pauvre petit ? »

Il lui arrivait de plus en plus fréquemment de broder sur ce thème. Elle évoquait alors l'hospice artistique de l'ancien dépôt des marbres où l'on avait transféré Soler Mahus dès qu'il avait cessé de produire des œuvres négociables. Elle parlait de la salle commune et des lits de sangles que David connaissait bien, des infirmières peu charitables qui laissaient souvent les malades stagner dans leur pissat. N'était-il pas un privilégié, lui, qu'on bichonnait à domicile, dont on retapait les oreillers tous les jours, qu'on rasait, qu'on parfumait ? « Allez, disait-elle en déposant un baiser rapide sur le front du jeune homme, tu sais bien que tu n'as pas à t'inquiéter. Marianne veille sur toi, même si cela doit lui valoir des ennuis. » Et elle prenait la fuite, sautant dans un taxi pour rejoindre le plongeur abandonné en pleine transe. C'est vrai qu'elle risquait gros si son petit manège finissait par être découvert, mais David s'en fichait... Du moins se le répétait-il.

Lorsqu'elle était en congé, elle prenait carrément possession de l'appartement, lavant son petit linge dans la salle de bains, se déplaçant d'une pièce à l'autre en chemise de nuit ou en combinaison rose. Elle chantonnait, bâillait, étirait ses bras maigres. Elle avait pris la détestable habitude de monologuer à haute voix, impliquant David dans des discussions imbéciles où elle finissait par répondre à sa place sous prétexte qu'elle savait parfaitement ce qu'il pensait. C'était d'ailleurs devenu l'une de ses scies : « Oh ! je sais bien ce que tu penses, tu te dis que... »

L'après-midi, ses menus travaux expédiés, elle s'installait à côté du jeune homme pour lui faire la lecture. D'abord elle s'était assise sagement à son chevet, sur une chaise de paille,

puis elle avait posé les fesses sur le bord du matelas. À présent elle s'allongeait carrément sur le lit, à trente centimètres de lui, et il voyait venir avec horreur le moment où elle allait se décider à soulever les couvertures pour se glisser contre son flanc. Dans ces moments d'extrême dégoût il bénissait l'infirmité qui le privait de toute sensation tactile. Il devinait que d'ici une semaine ou deux elle cesserait d'utiliser la chambre d'ami pour venir dormir avec lui, comme une maîtresse... ou une épouse. C'était inéluctable.

Elle s'installait donc après avoir prélevé sur les rayons de la bibliothèque un petit roman d'espionnage recouvert de papier cristal. Elle commençait à lire, pouffant par endroits, interrompant sa lecture pour s'étonner de la bêtise de l'intrigue. Comment pouvait-on prendre plaisir à ce genre de choses ? Ne préférait-il pas un bon roman historique ? Une de ces histoires bien françaises qui vous font apprendre les mœurs du passé et vous cultivent en vous distrayant ? David aurait aimé être sourd pour que lui soit épargné ce bavardage insupportable. D'ailleurs elle ne savait pas lire. Elle débitait ses phrases comme on coupe du petit bois, avec un souffle haché qui finissait par vous opprimer.

Par bonheur David dormait beaucoup, et cette anesthésie de la conscience le dispensait de la torture que représentait pour lui la cohabitation avec Marianne. Hélas il ne rêvait plus. Son temps de sommeil se réduisait à une suspension d'existence proche du néant. Des trous dans lesquels il tombait à pic, tel un cadavre qu'on jette du haut d'une falaise, cousu dans un sac.

Cette existence de petit ménage le rendait fou. Il en arrivait à soupçonner Marianne de cultiver sa maladie pour le conserver à sa merci, comme un animal domestique entièrement soumis à son maître. Il grinçait des dents quand elle l'appelait « mon malade clandestin » ou lorsqu'elle arrivait, portant triomphalement la cuvette d'eau chaude et l'éponge rose destinées à la toilette de l'invalides. Pris au piège, il était pris au piège. Le lit s'était changé en un radeau autour duquel une énorme méduse vénéneuse décrivait des cercles de plus en plus rapprochés. Il devait se contenter de dériver et d'attendre en essayant de ne pas trop réfléchir à ce qui se passerait ensuite,

s'il ne retrouvait jamais l'usage de son corps, si Marianne se lassait un jour de jouer à l'infirmière, si... Il s'adressait mille reproches, se maudissait, s'accusait de n'avoir pas su mener sa barque. Pourquoi au lieu de s'obstiner à ramener des objets n'avait-il pas une fois, UNE SEULE, tenté d'agripper Nadia à bras-le-corps pour l'emporter avec lui de l'autre côté du miroir ? Oui, s'il l'avait serrée contre lui au lieu d'empoigner de stupides sacs d'or, ne l'aurait-il pas ramenée à la surface ? Il s'hypnotisait des heures entières sur cette hypothèse farfelue. Il imaginait Nadia surgissant des abîmes, basculant dans la réalité sous la forme d'un ectoplasme anthropomorphe. Oui, il se serait soudain réveillé à côté d'une statue extrêmement fragile. Une statue de femme à la peau d'une extraordinaire douceur, un fantôme si lisse, si transparent, qu'il n'aurait pas osé y porter les doigts. Il l'aurait laissée là, comme sur un piédestal, blanche, lumineuse comme une hostie traversée par la lumière. Il l'aurait regardée, du matin au soir, sans jamais la toucher pour éviter d'accélérer son flétrissement. Il ne l'aurait pas vendue, il l'aurait gardée pour lui, égoïstement, pour se repaître de sa vue. Il aurait été le premier rêveur à produire une sculpture réaliste, une œuvre représentant quelque chose. Un corps... Le corps de Nadia. Un corps taillé dans un gigantesque pétale et n'abritant aucun organe. Une chair immatérielle que rien n'alourdissait. Oui, il l'aurait conservée dans le noir, elle aurait été sa dormeuse aux yeux éternellement clos. Elle aurait mis longtemps à se faner... très longtemps.

Mais non ! C'était stupide, les rêves ne produisaient jamais d'objets figuratifs, seulement des éclosions abstraites... des *œufs brouillés*, comme disait si poétiquement le gros gardien du musée. Et puis pourquoi ramener Nadia ? Pourquoi lui infliger le flétrissement de la réalité ? Fanée, il aurait dû l'abandonner aux éboueurs, accepter de la savoir ensevelie au fond d'un congélateur. Non, elle était mieux là où elle se trouvait en ce moment même, au fond du rêve, vivante... *levant la tête vers lui et l'insultant : « Salaud ! Tu ne vas pas nous lâcher... »*

L'immobilité lui pesait. Il aurait soudain voulu marcher, courir, lui qui jadis passait sa vie ratatiné au fond d'un fauteuil. Peut-être était-ce Marianne qui induisait en lui ces désirs de

fuite ? Marianne qui venait maintenant partager ses nuits, vêtue d'une sage chemise de pilou. Elle arrivait en souriant, une pomme et un livre entre les mains. « Je suis mieux ici pour te surveiller, expliquait-elle. La chambre d'amis est trop loin, il pourrait se passer n'importe quoi. Je suis plus rassurée quand je suis là... et toi aussi, n'est-ce pas ? Allez, il n'y a pas de honte à l'avouer. »

Elle soulevait les couvertures et se glissait entre les draps en prenant garde à ce que sa chemise ne se retrousse pas sur ses cuisses, avec une timidité qui aurait pu avoir quelque chose de touchant si sa présence n'avait pas été aussi insupportable. Depuis quelques soirs elle avait entrepris de faire l'éducation de David et de l'initier au plaisir des « bonnes lectures ». D'une voix d'institutrice elle lui lisait les pages d'un énorme roman historique retraçant les aventures de la Pucelle d'Orléans. De temps à autre elle s'arrêtait, relevait la tête et souriait naïvement pour dire : « C'est bien, hein ? » S'il avait pu, il lui aurait craché au visage.

Il avait horreur de la découvrir là, à côté de lui sur l'oreiller quand il ouvrait les yeux. Au cours de la nuit elle s'étalait, se lançait à l'assaut du matelas. Il n'était pas rare qu'elle pose un bras et une cuisse en travers du corps de David, comme pour se l'approprier. De plus en plus souvent il se sentait gagné par l'illusion qu'elle était là depuis des années... et qu'elle ne s'en irait jamais. Il en venait à envier la solitude de l'hospice, là-bas, au dépôt des marbres. Il songeait alors aux minuscules enclaves délimitées par leurs draps rêches, aux pauvres lits de sangles, aux malades abandonnés, à Soler Mahus qui achevait là dans l'indifférence générale une vie entièrement consacrée à l'art onirique. Quand irait-il le rejoindre ? Le jour où Marianne se ferait prendre en flagrant délit d'absentéisme sans doute, car elle négligeait de plus en plus les autres plongeurs pour s'occuper uniquement de son malade. « Pouf ! déclarait-elle en débarquant hors d'haleine, il est endormi pour une bonne semaine, ce gros bœuf, on va avoir un peu de temps à nous. » Elle qui jadis parlait si peu ne s'arrêtait plus désormais de monologuer.

Mais le plus dur restait ce « On est bien ensemble, hein ? » dont elle ponctuait rituellement ses soliloques. Pour échapper à cette logorrhée, David essayait de s'abstraire, mais son cerveau répondait mal aux sollicitations, à chaque nouvelle tentative il avait l'illusion de piloter un bombardier amoché par la D.C.A. Un bombardier en perte d'altitude, et dont le cockpit s'emplissait de fumée... Avait-il contracté la fameuse maladie de la porcelaine dont lui avait parlé Soler Mahus ? Le monde d'en bas était-il en train de se fossiliser à l'intérieur de ses hémisphères cérébraux ? C'était la crainte principale des plongeurs. On savait qu'une remontée trop rapide provoquait une sorte de hernie cérébrale dont les personnages du rêve se retrouvaient tout à coup prisonniers. On prétendait que lorsqu'on disséquait ces curieuses tumeurs de porcelaine, on y découvrait de minuscules figurines harmonieusement ciselées, tout un petit monde microscopique qu'on pouvait stocker à l'intérieur d'une boîte d'allumettes. Les chirurgiens préposés aux autopsies faisaient collection de ces excroissances malignes qui, telles des pochettes-surprise, renfermaient tous les personnages imaginés par le rêveur. Un trafic avait du reste fini par s'organiser, ainsi qu'une bourse d'échanges. Nadia allait-elle finir ainsi, sur une étagère dans la bibliothèque d'un chirurgien, réduite à l'état de curiosité amusante qu'on exhiberait les soirs de grand dîner ? « Regardez la petite bonne femme cachée derrière la voiture, oui... celle qui brandit ce minuscule revolver ! N'est-ce pas fabuleux ? » Les invités se repasseraient la loupe pour détailler la miniature. Mon Dieu, oui, c'était extravagant ce luxe de détails. Et le petit univers fossilisé ferait ainsi les délices des collègues du service médico-légal, provoquant les cris aigus des femmes et les jurons extatiques des hommes.

S'il avait pu jouir du contrôle de ses mains, David aurait longuement palpé son crâne afin d'y déceler une éventuelle hernie de porcelaine. Il savait qu'il était remonté beaucoup trop vite, tout cela parce que Marianne avait jugé utile de le ramener d'entre les morts. Tout cela parce que cette idiote...

Il ne servait plus à grand-chose de s'énervier maintenant. Peut-être même qu'en restant calme, très calme, il parviendrait



à accélérer le processus de guérison ? Il n'y croyait pas trop cependant. Il est vrai que Marianne ne lui avait guère laissé d'espoir. Récemment elle s'était procuré un scanner portatif à l'aide duquel elle avait obtenu des radiographies sommaires de son cerveau. « Ce n'est pas très beau mon chéri, avait-elle conclu. Il y a un épanchement de sang qui a vilaine allure. » David n'avait pu retenir un frémissement. N'allait-elle pas le laisser mourir pour le simple plaisir de veiller sur lui jusqu'à son dernier soupir ? Elle en était bien capable, la folle ! Il aurait voulu crier au secours, mais qui l'aurait entendu ? Nadia, perdue au fond du rêve ne pouvait rien pour lui ; quant à Antonine, la grosse boulangère, Marianne s'en était habilement débarrassée un jour de la semaine précédente en annonçant d'un air pincé que « Monsieur David était en transe profonde et qu'il n'était pas question de le déranger pour des broutilles ».

Non, il était bel et bien seul sur son radeau, prisonnier d'une méduse aussi vigilante que vénéneuse, et il n'entrevoyait aucun plan d'évasion.

## ***L'évasion***

Le phénomène se produisit pendant une absence de Marianne. Il était étendu sur le lit, plus raide que jamais, quand il eut l'impression qu'on frappait à la porte... Pas celle de la chambre ni même celle de l'appartement, non, une porte située quelque part à l'arrière de son crâne, approximativement à la hauteur de sa nuque. « La porte de derrière », pensa-t-il machinalement.

C'était une sensation étrange, inexplicable. Trois petits chocs secs, légers, suivis de trois autres plus forts... puis encore trois chocs brefs, à peine appuyés. Le martèlement courait sur les os de sa voûte crânienne, tels des coups de pistolet curieusement rythmés. Tout de suite il fut assailli par cette image : une porte perdue au bout d'un couloir ténébreux, une porte derrière laquelle brillait une lumière éblouissante. Quelqu'un se tenait de l'autre côté du battant, on pouvait voir la double tache de ses pieds dans le rai de lumière filtrant au ras du sol. Quelqu'un qui frappait mécaniquement, sans se lasser. Trois coups légers, trois coups puissants, trois légers... *Un S.O.S. !*

Cela venait de très loin, et David devinait sans mal qu'un abîme se cachait derrière cette porte. Quelqu'un essayait de l'appeler, d'établir une communication, quelqu'un du monde d'en bas. Mais c'était impossible, cela ne s'était jamais produit par le passé. Son infirmité se trouvait-elle compensée par de nouveaux pouvoirs ? Il se cramponna à cette idée tandis que la sueur se mettait à luire sur ses joues. Il devait marcher vers cette porte interne, se cramponner à sa poignée et tenter de l'ouvrir. Mais il était épuisé, et il s'endormit avant d'avoir atteint la moitié du couloir. Le lendemain il resta aux aguets toute la journée, hélas aucune lumière ne s'alluma au fond de sa tête. Aveuglé par tant de ténèbres, il ne put localiser la porte et se garda de bouger, terrifié à l'idée de se perdre dans le labyrinthe

de ses circonvolutions cervicales. Maintenant il gardait les yeux fermés en permanence pour s'isoler du monde extérieur, scrutant sa nuit intime dans l'attente d'y voir briller le point scintillant d'un trou de serrure. À deux ou trois reprises il entendit le S.O.S., mais sans pouvoir le situer. Quand Marianne revint, il refusa d'absorber les médicaments qu'elle s'obstinait à poser sur sa langue. Elle le gronda comme un enfant mais il ne lui accorda pas une seconde d'attention. Il avait peur que les drogues n'affaiblissent ses capacités de rêveur. La porte n'était-elle pas le signal d'une nouvelle transe ? Il ne voulait pour rien au monde que Marianne se doute de quelque chose. Il allait s'évader, oui ! Quelqu'un était en train de creuser un tunnel pour lui permettre de fuir la cellule de ce corps meurtri. Cette éventualité emballa son rythme cardiaque, le menant au bord de l'épuisement, et Marianne passa une nuit blanche à le veiller, persuadée qu'il allait faire un infarctus.

Pendant trois jours et trois nuits il demeura à l'affût, espérant que l'insomnie et la fatigue aiguïseraient ses perceptions et faciliteraient le passage. Il avait souvent remarqué que les états d'extrême tension rendaient le mur séparant le rêve de la réalité étrangement perméable. Si l'on savait choisir son moment on pouvait alors se glisser entre les pierres de la muraille et vaincre l'obstacle. Parfois il entendait frapper à la porte, à d'autres moments il détectait des bruits de pioche, comme si quelqu'un creusait un interminable tunnel à l'arrière de sa tête. Il alternait les phases d'excitation et d'accablement. Il se sentait dans son corps comme un enterré vivant dans son cercueil. La réalité pesait sur sa poitrine, sur son ventre comme la couche de terre qui sépare l'enseveli de sa pierre tombale. Il n'y avait pas d'issue de ce côté, le salut ne pouvait venir que d'en bas. Quelqu'un allait bien finir par le rejoindre, décloquer le fond de son cercueil et lui permettre de fuir par là. Oh ! comme il aurait voulu posséder encore assez de sensibilité épidermique pour détecter les grattements des outils sous ses omoplates. Il devait garder espoir : la trappe allait s'ouvrir d'un moment à l'autre et il disparaîtrait comme un lapin dans le double fond d'un chapeau d'illusionniste.

Marianne, elle, tournait autour du lit, les sourcils froncés, soupçonnant quelque chose d'anormal. Il s'efforçait de donner le change en prenant une expression lasse, mais elle ne paraissait pas dupe. Il conservait les yeux fermés presque en permanence pour s'habituer aux ténèbres intérieures et demeurait assis dans un recoin de son crâne des journées entières, attendant qu'apparaisse enfin le rai de lumière dorée sous la porte mystérieuse. Le S.O.S. ébranlait le battant avec une véhémence inquiétante, et il se demandait si Marianne ne risquait pas de l'entendre. Il vivait dans la terreur qu'elle se mette à soupçonner soudain sa tentative d'évasion, il la savait capable d'avoir recours aux moyens les plus extrêmes pour le retenir. Hésiterait-elle à le trépaner de sa propre main ? Il n'en était pas sûr. La veille elle avait apporté une trousse d'instruments chirurgicaux qu'elle avait soigneusement alignés au fond d'un tiroir. Que préparait-elle ? Si elle localisait la porte intérieure ne serait-elle pas tentée de se forer un chemin au travers des os pour aller la suturer ? Il l'imaginait très bien, obturant le couloir à grandes aiguillées de catgut, ne lui laissant aucune chance d'évasion... Il devait s'enfuir avant qu'elle se décide à passer à l'action.

Par bonheur, à force de tâtonner dans l'obscurité, il réussit à localiser la porte et à marcher jusqu'à elle. Plus il avançait, plus il percevait la violence du S.O.S. Derrière le battant le poing s'impatiait. Les coups résonnaient dans les dédales de son cerveau à moitié hors d'usage comme le fracas d'un gong dans un hall de gare. Il marchait la main tendue, cherchant la poignée, mais le corridor était interminable et il lui fallut un siècle pour atteindre enfin le bouton de porcelaine. Quand son front buta durement sur le bois du battant, il s'immobilisa, le souffle court. « David, gémit une voix de l'autre côté, c'est toi ? Il faut que tu viennes... tout va mal. »

C'était Nadia. Il ne savait pas comment elle avait pu remonter jusque-là mais est-ce que cela avait la moindre importance ? Ce qui comptait, c'était qu'elle soit venue le chercher, qu'elle lui ait montré le chemin.

Sa main se referma sur le bouton de porcelaine. Il était lisse et glacé comme un œuf de pierre. Il le tourna. Le vide l'aspira

aussitôt et il se mit à tourbillonner au sein des profondeurs sans chercher à se retenir ou même à ralentir sa chute.

## ***L'émigré***

David s'avança sur le seuil du hangar pour contempler le paysage. Il se sentait épuisé et tout son corps lui faisait mal. Au cours des derniers jours il avait travaillé comme un forcené pour tenter de réparer les dégâts les plus importants, et sans la robuste constitution qu'il avait l'habitude d'endosser dans l'univers onirique il serait probablement mort à la tâche.

Lorsqu'il était arrivé, il avait pu constater que Nadia n'avait pas menti. Tout allait mal effectivement. Le monde du rêve était resté coincé à moins 20 000 mètres et il était évident que la pression commençait à se refermer sur lui comme un étau, broyant ses limites, ses frontières, et même son cosmos.

« Quand tu as été éjecté tout s'est bloqué, lui avait expliqué Nadia. Nous sommes restés prisonniers des grands fonds ; des voies d'eau ont commencé à s'ouvrir ici et là. C'est pour ça que je suis allée te chercher. C'est toi le propriétaire, il n'y a que toi qui puisses réparer. Ici les gens disent que tu as l'obligation de maintenir les lieux en état, que cela fait partie du bail. » Il avait suffi à David d'une brève promenade pour percevoir tout autour de lui les gémissements de tôle malmenée de la coque. La pression de l'océan sur la voûte du ciel avait déformé celle-ci, la bosselant comme une vieille carrosserie. Sous l'effet de l'humidité l'azur s'écaillait, les nuages rouillaient. Partout l'eau suintait entre les plaques de blindage et les boulons. Une eau salée qui corrodait tout ce qu'elle touchait. Le terrain vague s'était changé en un désert boueux où grouillaient des multitudes d'étoiles de mer. Ces fichues bestioles s'étaient lancées à l'assaut de la ville, escaladant les façades des immeubles, rentrant par les fenêtres, provoquant l'exaspération des habitants.

David avait fait le tour du propriétaire, tenant Nadia par la main. Mais la jeune femme restait distante, boudeuse. Il sentait

bien qu'elle lui en voulait encore pour sa fuite précipitée et la mort de Jorgo. Il avait eu beau lui expliquer qu'il n'y était pour rien, que c'était Marianne qui avait provoqué le surgissement du cauchemar avec sa fichue injection, elle était demeurée méfiante, froide.

Le ciel avait vraiment sale allure. L'aspect d'une vieille coque qui fait eau. Les nuages rouillés qui ne se déplaçaient plus qu'en grinçant et faisaient pleuvoir une poussière rousse sur votre tête étaient pires que tout. Pour finir il y avait dans l'air une odeur de vase qui prenait à la gorge. Les rues étaient vides, toute la population se terrait chez elle dans l'attente d'une amélioration des conditions de vie ; David et Nadia marchaient donc à travers les rues désertes de cette cité fantôme retranchée dans sa bouderie, enjambant les étoiles de mer qui rampaient sur les trottoirs.

« Elles se sont infiltrées par les fissures de la coque, murmura la jeune femme, elles colonisent les baignoires en remontant par le tuyau d'évacuation. »

Le plus inquiétant c'était l'humidité imprégnant les parois. Elle cloquait la peinture du ciel et éteignait lentement le soleil. Déjà la luminosité avait baissé, l'astre avait pris une vilaine teinte jaune et ne brillait plus qu'en fumant, répandant sur le monde une odeur de mauvaise chandelle. Il fallait intervenir au plus vite, aveugler les voies d'eau et calfater la voûte céleste avant qu'une tôle cède provoquant une inondation, un déluge.

David décréta la mobilisation générale et fit dresser les plus hautes échelles qu'on put trouver. Pendant une semaine (?) la population fit la chaîne pour acheminer les seaux de goudron et le matériel de soudure. On consolida la voûte céleste au moyen d'étais et de poutres qui n'avaient rien de très esthétique, mais qui soulagèrent les membrures de la coque de la terrible pression qu'elles subissaient. « Pourquoi ne pas nous ramener tout simplement à une profondeur moins dangereuse ? » suggéra Nadia. « Je ne peux plus, avoua David. Mon corps est en panne, là-haut. Je ne dispose plus des mêmes pouvoirs qu'avant... Quelque chose s'est cassé.

— Oh ! soupira la jeune femme avec impatience, tu as toujours aimé te faire prier. »

Mais il ne s'agissait pas de ça. David avait réellement la sensation d'être gagné par une sorte d'ankylose. Son corps onirique ne lui paraissait plus aussi souple, aussi fort que par le passé. C'était désormais un vêtement un peu malcommode qui le blessait aux coutures. Un manteau trop lourd à porter. Les choses elles-mêmes étaient gagnées par une certaine raideur, un manque subit d'élasticité. Elles ne se transformaient plus avec la joyeuse insouciance de jadis. Ainsi ces étoiles de mer dont il ne parvenait pas à enrayer la prolifération et qui pourrissaient en dégageant une odeur épouvantable, eh bien, elles semblaient exister *en dehors de lui*, contre sa volonté. Indépendamment de ses désirs. Mais cet affaiblissement de sa puissance ne constituait pas son seul souci. Il y avait également Nadia. Nadia qui se révélait subitement distante, comme gênée tout à coup de voir s'installer à demeure un invité encombrant. Et cette gêne était partagée par tous, amenant progressivement David à se sentir dans la peau d'un trouble-fête. « Tu ne remonteras jamais plus ? interrogeait Nadia, tu veux dire que tu vas rester ici tout le temps ?

— Bien sûr, répétait le jeune homme. Pourquoi réintégrer un corps inhabitable ? Tu sais ce qu'ils vont faire de moi là-haut ? Quand Marianne en aura assez de jouer les gardes-malades elle me fera interner à l'hospice des rêveurs, au dépôt des marbres. J'irai croupir à côté de Soler Mahus, sur un lit de camp... et cela jusqu'à ce que mon cerveau décide de s'éteindre tout à fait. Tu crois que je ne me sens pas mieux ici, parmi vous ? » Nadia souriait mollement et se blottissait contre lui, mais son corps avait à nouveau cette texture caoutchoutée des rêves mal engagés. « Tu ne feras plus jamais de cauchemars ? demandait-elle encore.

— Non, le cauchemar c'est à la surface qu'il me guette. Tout ce qui arrivera ici ne sera rien en comparaison de ce qui m'attend là-haut. Tu comprends ? Ici je marche, je parle, je peux faire l'amour. »

Elle hochait la tête, songeuse. « Ta peau, finissait par demander David, qu'est-ce qu'elle a ? On dirait du caoutchouc...

— Oh ! éludait-elle en haussant les épaules, nous sommes tous comme ça maintenant, c'est sûrement à cause de



l'humidité. Un moyen de rester imperméables... mais le rose est joli, non ? »

Ils se promenaient dans les rues. À présent qu'on avait aveuglé les voies d'eau, les étoiles de mer mouraient par milliers, noircissant les trottoirs de leur pourriture marine.

« Est-ce qu'on reprendra les vols, les cambriolages, tout ça ? » murmurait Nadia. Je veux dire : comme avant ? »

Mais David ne savait pas. Le vol lui semblait incompatible avec son nouveau statut de propriétaire. N'était-il pas là pour remettre de l'ordre dans un univers plutôt mal en point ? N'était-il pas une sorte d'architecte-médecin ? On attendait de lui des solutions efficaces, des projets, une gestion responsable. Diable, ça n'allait pas être facile d'assurer la sécurité de ce micro-monde échoué à une profondeur où il n'avait rien à faire. Un voleur ? Non, plutôt une sentinelle, un guetteur. « Tu ne crois pas qu'on va s'ennuyer ? » murmurait alors Nadia. C'est une vie de bourgeois, de cave, non ? Qu'est-ce qu'on va faire si on ne dévalise plus personne ? »

Elle ne semblait pas sensible au nouvel aspect des choses. Elle ne tirait aucune fierté des soudaines responsabilités de David. « Et puis à force d'arpenter les rues j'ai mal aux pieds », concluait-elle avec une grimace de bouderie.

Jorgo habitait au fond du hangar. Il était mort, c'était certain, pourtant son corps ne présentait aucune altération. Quand on s'approchait de lui ses yeux se mettaient à bouger mais aucun son ne franchissait ses lèvres. C'était comme une grande poupée un peu encombrante qu'on avait honte de laisser toute seule, mais dont la présence vous mettait mal à l'aise au bout de quelques minutes à peine. Peut-être un suppositoire aux radiations nucléaires aurait-il amélioré son état, mais où se procurer un tel médicament ici, et sans ordonnance ? Nadia parlait au défunt comme à un enfant et s'obstinait à lui faire sa toilette. David aurait aimé suggérer que ce genre d'attentions agaçait probablement le cadavre, mais il avait peur, par cette remarque, de mettre encore une fois la jeune femme de mauvaise humeur. Jorgo n'était-il pas mort par sa faute ?

Pendant qu'elle savonnait la dépouille au moyen d'une éponge rose, il sortait faire un tour. D'une manière assez

curieuse, depuis qu'il s'était installé dans le rêve en propriétaire retrouvant ses terres au terme d'une vie d'absence et de voyages, il éprouvait la sensation diffuse d'être entré en fraude... comme un émigrant. Et pourtant il était chez lui, non ? C'est lui qui avait créé cet univers, ces gens. Il était en quelque sorte leur dieu. Pourquoi alors le snobaient-ils ? Parce qu'il venait de la Réalité ? Parce qu'ils le jugeaient trop différent ?

Il marchait, faisant trois fois par jour le tour du monde, le nez levé pour surveiller les fissures du ciel. Les badauds ne le saluaient pas. Et même, ils s'écartaient à son passage, comme pour éviter de le frôler. « C'est le type de la Réalité ? » entendit-il une fois dans son dos. Sa peau a une drôle de couleur, non ? »

Il marchait, traînant son corps trop lourd, trop massif. Vieille armure oxydée aux jointures rétives. Espérant quoi ? Une fatigue qui le précipiterait dans le sommeil et lui ferait oublier ses soucis ? mais venir de si loin pour dormir, c'était idiot.

Dans les journaux on l'accusait d'avoir défiguré l'environnement avec les affreuses poutrelles qu'il avait fait dresser pour soutenir le ciel, on s'étonnait qu'un ancien voleur puisse prétendre dicter leur conduite aux honnêtes gens. Certaines feuilles à scandale insinuaient qu'il avait été chassé de la Réalité pour de louches raisons. On le présentait comme un affairiste travaillant pour les gens de la Surface. *Allons-nous nous laisser coloniser par un métèque ?* répétaient les gros titres.

David allait et venait, mal à l'aise. Même Nadia ne le satisfaisait plus. Depuis quelque temps il se posait des questions à son sujet. Était-elle vraiment mystérieuse ou complètement superficielle ? Son opacité ne cachait-elle pas un vide profond, irrémédiable ? Jusque-là il ne l'avait côtoyée que le temps d'un vol. Son mutisme, son refus de se livrer, lui étaient apparus comme des énigmes pleines de charme. Aujourd'hui qu'il vivait à ses côtés, cette opacité finissait par l'agacer. Le mystère devenait suspect. Et si Nadia n'était en réalité qu'une silhouette de roman-feuilleton ? Une de ces héroïnes dessinées à gros traits ? Une ombre chinoise découpée dans un papier trop mince... Il avait peur de s'ennuyer avec elle. Peur de l'entendre prononcer toujours les mêmes mots, esquisser les mêmes

gestes, les mêmes mimiques. C'était lui qui l'avait créée, bien sûr, mais uniquement dans le contexte d'un rêve à épisodes... Nadia ne pouvait exister hors de l'action. Il avait bien songé à l'épaissir, à la doter de souvenirs, d'un passé, d'amours enfouis, mais que deviendrait le charme de la découverte s'il savait tout d'elle... avant elle ? Ce dilemme le rendait fou. Parfois, lorsqu'il l'étreignait, il avait l'illusion de ne tenir dans ses bras qu'une image de papier, une silhouette découpée dans un magazine. Une femme si mince qu'elle aurait pu se glisser dans la fente d'une boîte aux lettres. Pouvait-il vraiment lui en vouloir ? Elle n'était qu'une de ses créatures, un croquis vite esquissé, un profil, une chevelure, une certaine qualité de silence et de brusquerie. En secret il lui fabriquait une enfance, une adolescence, un mariage précoce et raté avec une brute. Un boxeur déchu par exemple... Mais quel intérêt aurait-il à implanter ces données dans le crâne de la jeune femme puisque de toute manière son attitude ne changerait pas ?

D'ailleurs il n'était même plus certain d'être encore capable de réaliser ce tour de passe-passe. Depuis qu'il résidait à l'intérieur du rêve ses pouvoirs diminuaient. Il se fondait dans la foule. Devenait ordinaire.

« Et si on reprenait les cambriolages ? » gémissait Nadia lorsqu'ils se retrouvaient le soir au creux du sac de couchage. « Maintenant que tu ne peux plus faire de cauchemar on pourrait peut-être travailler sérieusement ? »

Elle s'accrochait à son rôle, devinant obscurément qu'en dehors de ses strictes attributions elle n'était plus rien.

## ***Le printemps des abîmes***

Les fleurs sortirent de terre un beau matin, sans prévenir. Sur la plaine du terrain vague l'herbe se mit à pousser, raide et serrée. À l'intérieur de la ville même, la moindre fissure de l'asphalte vit jaillir les tiges d'une broussaille encore poisseuse de sève. La végétation montait à l'assaut des immeubles, des statues. Des lianes recouvraient la façade du musée d'Art moderne, masquant les fenêtres de leurs cascades poilues. Il régnait dans la cité une atmosphère de jungle et de sauvagerie végétale. Des plantes s'étaient agrippées aux voûtes, festonnant le ciel et les nuages de leurs sinusoïdes velues.

« C'est toi qui as fabriqué ça ? demanda Nadia en bâillant. Tu as refait toute la décoration ? »

David secoua négativement la tête. Depuis un moment déjà il était incapable d'accomplir ce genre de prodiges. Il ne savait pas, lui non plus, d'où provenaient ces bouleversements.

Ils sortirent du hangar en oubliant de s'habiller et se risquèrent, nus, au milieu de la prairie toute neuve. C'était de la bonne herbe, grasse, bien nourrie, d'une santé presque insolente.

Les fleurs étaient belles, énormes, dodelinant de la corolle. Il en tombait de lourds parfums et des sucs collants. Leurs couleurs faisaient presque mal aux yeux.

« C'est beau ! s'extasia Nadia, il faut que Jorgo voie ça ! »

Et elle courut chercher le cadavre au fond de l'atelier pour l'installer sur une chaise devant la porte du hangar.

« C'est à cause des étoiles de mer, observa-t-elle. En pourrissant elles ont fertilisé la terre et...

— Non, objecta David. L'eau de mer a laissé trop de sel dans le sol. La plaine devrait normalement être stérile. C'est autre chose... »

Ils se promenèrent dans la ville sans prendre la peine de se vêtir. Personne ne s'étonna de leur nudité, on était bien trop occupé par le mystère de ce jardin jailli du néant en l'espace d'une nuit. Partout, on s'extasiait. Ces fleurs... ces couleurs... Toute cette herbe, si vivace.

« C'est le printemps ! cria quelqu'un, le printemps des profondeurs ! »

Le cri fut repris en chœur, et bientôt on se mit à acclamer David, le croyant responsable de ce nouvel aménagement. Ce dernier souriait modestement, n'osant protester de son innocence. C'était bien la première fois qu'on semblait content de sa présence. « Magnifique », disaient les dames. « Revigorant », décrétaient les hommes. Les enfants, eux, couraient en tous sens, escaladant les tiges, pariant qu'ils arriveraient à grimper le long du lierre géant jusqu'aux nuages. Les parents devaient les rattraper avant qu'ils ne s'élèvent au-dessus des immeubles.

« Ça sent bon, soupira Nadia en prenant David par le bras. C'est acide, c'est frais... »

Ce fut en arrivant sur l'esplanade du musée que le jeune homme comprit d'où venait le jardin.

« C'est mon corps, murmura-t-il en saisissant Nadia par les épaules. Le corps que j'ai laissé là-haut... *Il est mort.*

— Quoi ? gémit la jeune femme dont le sourire ne parvenait pas encore à s'effacer.

— Il est en train de pourrir, souffla David. C'est lui qui fertilise les plantes. Nous poussons sur son terreau. Je... suis mort.

— Mais... *nous* ? Je veux dire : ici ?

— Nous allons vivre en parasites... Nous allons nous alimenter de mon cadavre comme une fleur se nourrit d'une charogne. Nous commencerons à nous étioler quand il ne restera plus au fond du cercueil qu'un tas d'os desséchés. C'est ça, oui, c'est ça. J'aurais dû m'y attendre.

— Et... bégaya Nadia, ce sera long ? »

David haussa les épaules. Il n'avait jamais rien compris aux équivalences temporelles entre le rêve et le réel. Combien de semaines durerait le printemps des profondeurs ? Combien de

temps mettait un cadavre à se racornir entre les parois d'une boîte enfouie dans la terre ?

Nadia se blottit contre lui. Elle frissonnait. La peur avait rendu à sa peau caoutchouteuse un certain velouté humain. David y posa les doigts avec plaisir. Autour d'eux le printemps emmitouflait la cité dans un cocon fibreux et odorant.

« Tu es sûr que tu es mort ? interrogea la jeune femme. Il ne peut pas y avoir une autre explication ? »

David secoua négativement la tête. Il savait qu'il avait raison. Quelque part là-haut, à la surface, sa machine d'os, de muscles et d'entrailles avait fini par flancher. La décomposition organique avait agi sur le monde du rêve comme un engrais. L'univers enkysté dans la cervelle morte du scaphandrier s'était mis à pomper les sucs puissants de cette désagrégation comme une rose prospère sur la viande faisandée d'une taupe morte.

« C'est mieux comme ça, murmura David contre la tempe de Nadia. Au moins nous aurons un bel été.

— Mais après ? sanglota la jeune femme. Après ? »

David haussa les épaules. *Après*, qu'est-ce que ça voulait dire ? Il ne voulait même pas y penser. Un moment c'était mieux. De cette manière ils n'auraient pas le temps de s'ennuyer.

FIN

## ***L'auteur***

Écrivain prolifique, adepte de l'absurde et de la démesure, Serge Brussolo, né en 1951, a su s'imposer à partir des années 80 comme l'un des auteurs les plus originaux de la science-fiction et du roman policier français. La puissance débridée de son imaginaire, les visions hallucinées qu'il met en scène, lui ont acquis un large public et valu de figurer en tête de nombreux palmarès littéraires.

*Le syndrome du scaphandrier, La nuit du bombardier ou Ma vie chez les morts* témoignent de l'efficacité de son style et de sa propension à déformer la réalité pour en révéler les aberrations sous-jacentes.